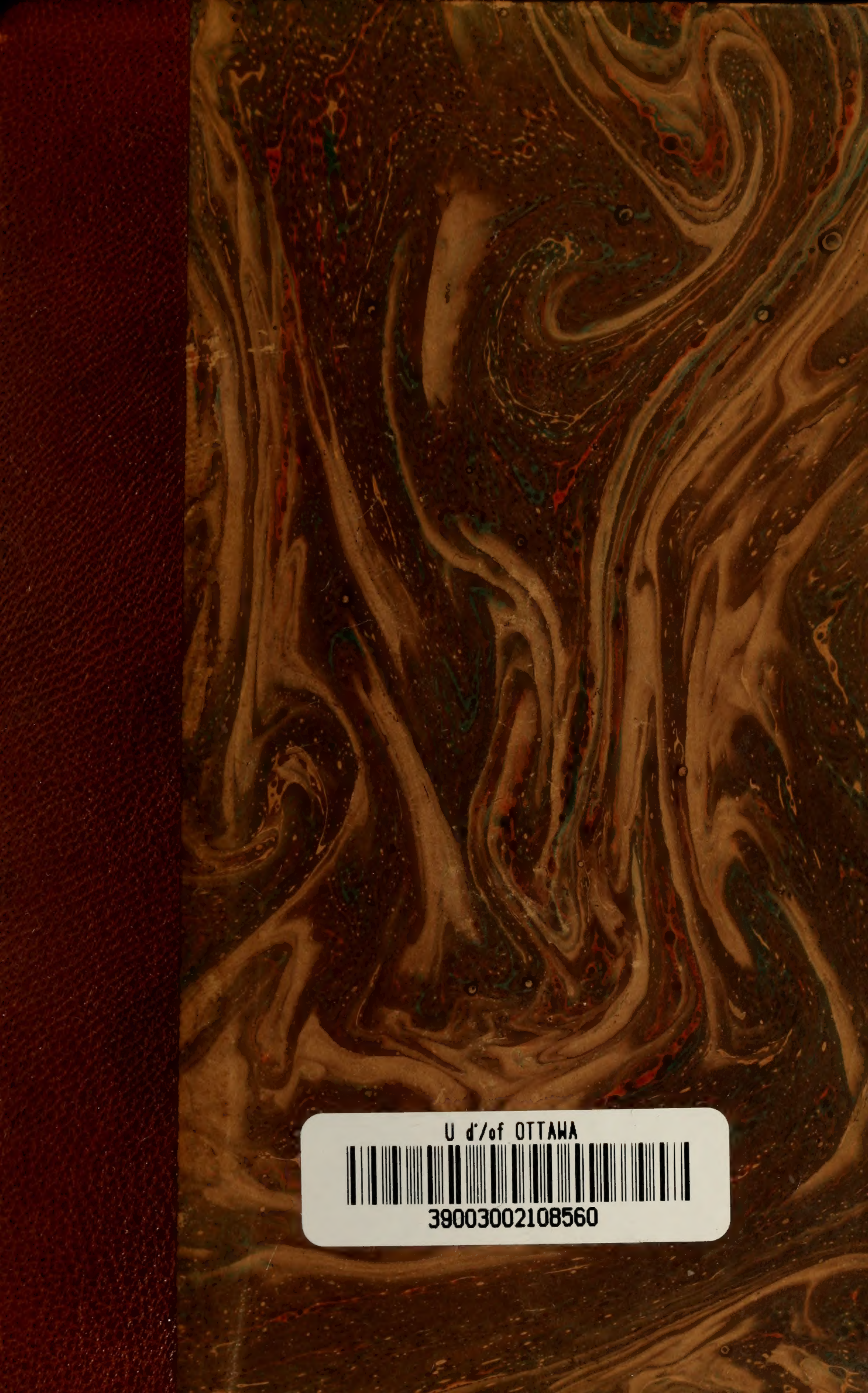
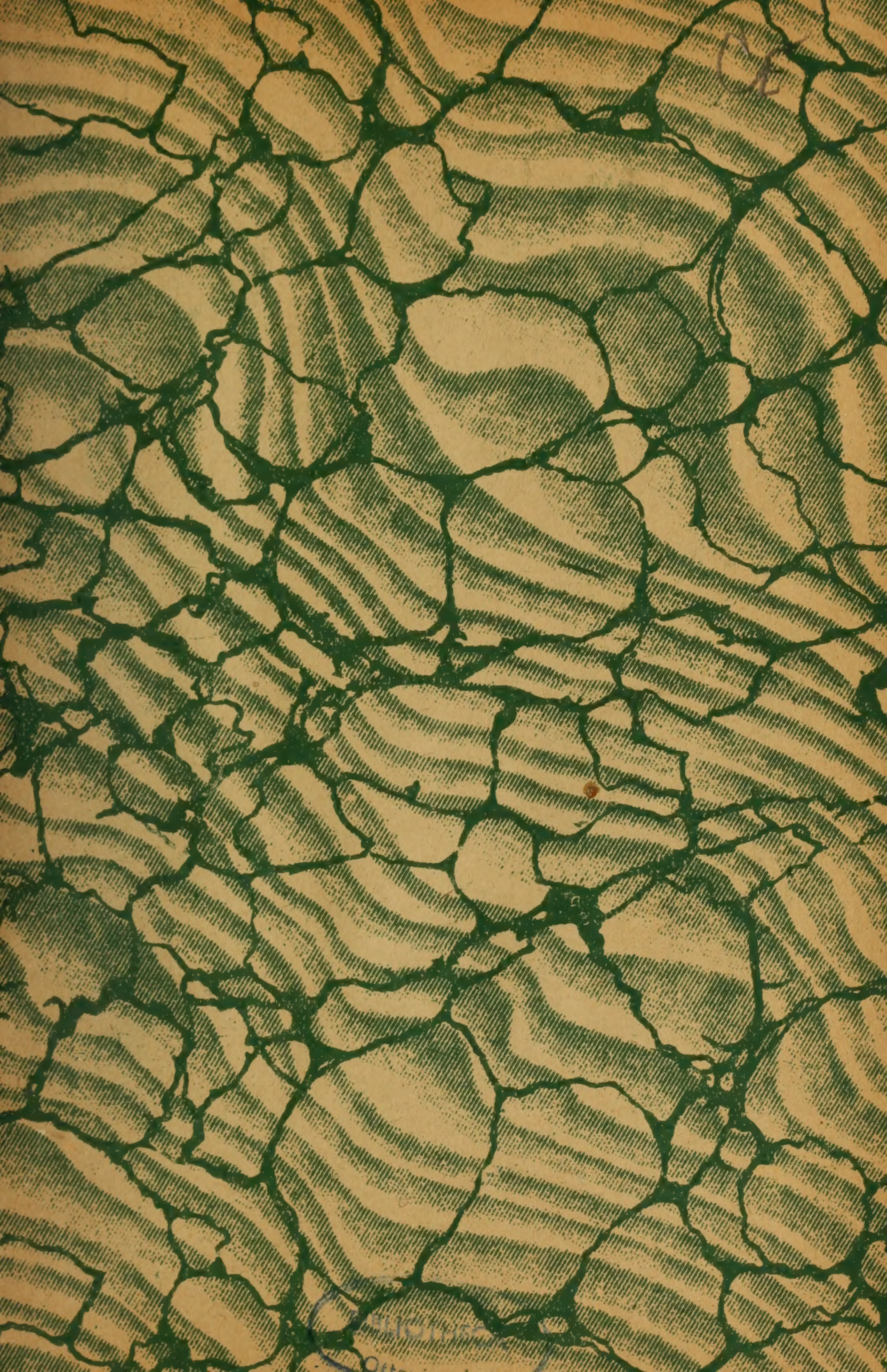
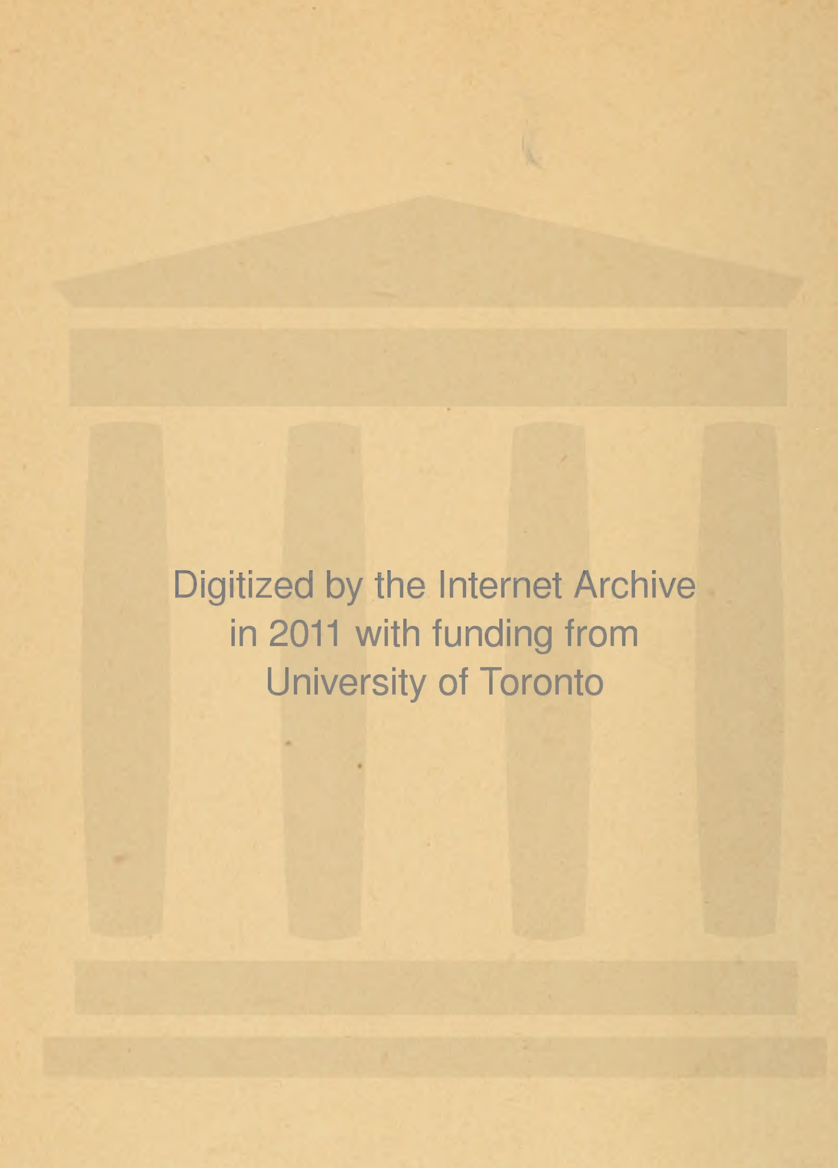


U d'/of OTTAWA
39003002108560







ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

III

CLARA D'ELLÉBEUSE — ALMAÏDE D'ETREMONT

POMME D'ANIS



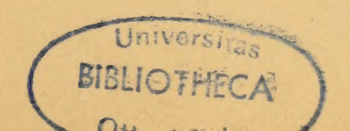
PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXIII



ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

III

ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

III

CLARA D'ELLÉBEUSE — ALMAÏDE D'ETREMONT
POMME D'ANIS



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

49 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 49.

330 exemplaires sur vergé
pur fil Lafuma numérotés de 50 à 379.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

993

CLARA D'ELLÉBEUSE

A CLARA D'ELLÉBEUSE

Au fond du vieux jardin plein de tulipes, ô mémoire pure qui consoles ma vie cruelle, repose.

Je ne t'ai jamais trahie et tu ne m'as jamais trompé. Tu es morte avant que je fusse né, parce qu'au ciel il y a d'admirables roses.

O mon enfant, ô mon amie, j'évoque en ce moment le jour où, par une blanche tombée d'automne, tu tiens un petit arrosoir sur des buis que tu arroses.

J'évoque aussi la cour des récréations taciturnes où tu sembles, en habit de communiée, je ne sais quel encensoir de corolle éclose.

Assiste-moi toujours. Lorsque je suis broyé, quand je traîne sous les ormeaux de la petite ville, aux heures bleues de l'angélus nocturne, mon doute et mon orgueil, pose ta main sur mon front qui bourdonne, ta blanche main.... pose...

Prends ce petit livre. Il est fait sans art. Mais je souris parce que je l'aime à cause de toi, et que tu n'as jamais su, ô cueilleuse de papillons, pas plus que moi, selon quelle formule il faut aimer en vers, il faut pleurer en prose.

Je te donne mon âme. Jette-la aux pieds de Dieu. Je ne sais pas ce qu'elle vaut. En te parlant, mon sourire sanglote. C'est toi qui es venue à moi sur les lilas de ma douleur. Dis à Dieu, ô mon aimée, que je ne veux plus me souvenir de la Terre morose.

I

Clara d'Ellébeuse s'éveille sous ses boucles et bâille contre son bras nu. Elle est blonde et ronde, et ses yeux ont la couleur du ciel quand il fait beau temps.

Le soleil de ces anciennes grandes vacances fait bouger, sur les rideaux transparents d'indienne à ramages, à la fenêtre de l'Est, l'ombre du tulipier.

Il est huit heures. La pure lumière se glisse dans la chambre, éclairant, contre la tapisserie bleue et gaie, le portrait de Joachim d'Ellébeuse, le grand-oncle de Clara.

Et la petite jeune fille bâille encore, s'étire et songe :

Comment était-il, l'oncle Joachim d'Ellébeuse? Est-ce que la maison de la Pointe-à-Pitre où il est

mort était belle?... La petite miniature que grand'mère m'a montrée, et qui est dans le tiroir d'en bas, est celle de sa fiancée. Elle se nommait Laure. Elle était bien jolie, avec des boucles de cheveux très noirs, un collier de corail et un corsage de mousseline blanche rayée de vert... Est-ce qu'elle est enterrée près de l'oncle?... Il avait eu un duel. C'est M. d'Astin qui l'a dit... Est-ce que Laure était plus jolie que maman?

Clara d'Ellébeuse s'habille, puis fait sa prière. La maison s'éveille. L'escalier grince. Le ramage des canaris monte du vestibule. Elle descend à la salle à manger et prend dans le compotier un raisin dont les grains luisent à ses doigts légers.

— Neuf heures déjà, se dit-elle. Maman se sera arrêtée en revenant de la messe...

Neuf heures sonnent au trumeau qui représente une église entourée d'ormeaux. Le timbre de la petite pendule encastrée dans le joli clocher peint à l'huile est rauque et doux. A midi et le soir, il imite l'angélus. Sous les arbres, il y a une bergère, un berger et des moutons.

Clara d'Ellébeuse considère la bergère et le berger.

— Ils causent, pense-t-elle, et se marieront dans la chapelle du tableau. Auront-ils du bonheur? Je souhaite que oui. Mais, puisque c'est dans un tableau, ils ne se marieront pas...

Elle met son grand chapeau de soleil orné de reines-marguerites et de narcisses, et va sur le perron. Sur la pelouse brillante, le paon ondule lentement.

— Le paon, songe-t-elle, est l'image de l'orgueil. Moi, je suis orgueilleuse. C'est monsieur l'aumônier qui me l'a dit. Mais tout le monde ne porte pas le nom d'Ellébeuse. Voici maman qui arrive.

— Mon enfant, dit Mme d'Ellébeuse à sa fille après l'avoir baisée au front, il vous faudra mettre aujourd'hui la robe que vous a donnée tante Aménaïde. M. d'Astin s'est fait annoncer. Il arrivera vers midi. Mais ce sera bien à temps de vous habiller vers onze heures.

Et Clara, tandis que Mme d'Ellébeuse entre dans la maison, se rend au verger. Elle longe les framboisiers obscurs et les pommiers coniques et

luisants. Sur des roses il y a des cétoines. L'azur tremble sur les buis. Mais voici qu'à la sérénité de tout à l'heure succède, dans l'âme de la jeune fille, une sorte de tristesse pareille à celle de ce beau jour doré.

Soudain, et sans que rien de subit semble les avoir appelés, des scrupules intenses taraudent l'adolescente. Mon Dieu, mon Dieu, se dit-elle, ayez pitié de moi. J'ai eu de mauvaises pensées. Où irais-je, maintenant, si je venais à mourir? Suis-je prête à paraître devant Dieu? J'ai eu des pensées impures au sujet du grand-oncle Joachim et de sa fiancée Laure. Je me suis demandé si elle s'asseyait sur ses genoux quand ils étaient fiancés...

Et cette peur du péché, torture que peut seule comprendre une âme catholique, bouleverse en ce moment l'âme douce de Clara. Elle arrive au bout du verger et, près de la tonnelle, elle ouvre la barrière verte et gagne la partie la plus ombreuse du parc. Là sont des vernis du Japon, des lauriers, de faux-pistachiers, des liquidambars et des érables. Sous la voûte de feuillages règne une espèce de nuit, même lorsque la canicule pose

une lumière de silence aux cimes luisantes des arbres.

Bientôt la jeune fille quitte le parc et franchit la grille où des initiales des d'Ellébeuse, dans une ferronnerie ovale, s'encadrent de fleurs de lys rouillées. Et, quittant le domaine, elle se trouve sur le chemin craquelé par la chaleur, entre les fougères des talus. Un bec choque une écorce, un lézard se glisse, une cigale se tait.

Ce chemin conduit à la chapelle ancienne et pauvre. Pour s'y rendre, Clara traverse le cimetière où sont des tertres ornés de yuccas, d'œillets, de buis, de violiers, de menthes poussiéreuses, et de ces plantes que l'on appelle cabarets-des-oiseaux à cause de leurs feuilles creuses où séjourne de l'eau.

Clara d'Ellébeuse entre dans la chapelle. Une impression glaciale la saisit. Il lui semble que des gouttes de pluie se glissent le long de son corps tiède, car sous son lierre et ses briques, sous l'azur torride, la chaumière de Dieu a fraîchi comme une cruche.

L'autel est pauvre et beau, à peine éclairé par deux fenêtres aux petits carreaux en losanges

d'où tombe un tulle campagnard soigneusement empesé. De chaque côté du tabernacle, sont trois grands chandeliers dorés. A gauche, il y a une vierge dans une niche du mur et, à droite, dans une niche pareille, un saint Joseph. A leurs pieds, de petits vases de loterie, si dorés et si verts qu'ils réjouissent le cœur, contiennent d'humbles fleurs artificielles. Au milieu de l'église, sur un fût brisé, une pierre creusée comme un calice renferme l'eau bénite pleine d'ombre. Sous la tribune, semblable aux crèches des étables, la grille du confessionnal est cachée par une lustrine verte, luisante et roide. Cet asile pacifique n'a point de nef, mais un plafond de bois que recouvre une chaux d'azur.

Clara d'Ellébeuse s'agenouille et prie.

Mon Dieu, murmure-t-elle, préservez-moi des mauvaises pensées. Je veux être une petite fille pure. Éloignez de moi la curiosité. Ne me donnez pas envie de lire dans le tiroir de bonne-maman les lettres de l'oncle Joachim. Je suis une âme tourmentée. Sainte Vierge, intercédez pour nous. Faites que je n'aille pas en enfer. Mon Dieu, que je suis malheureuse... J'ai peur d'être damnée.

Mon Dieu, ne me séparez pas de maman ni de petit-père. Faites que nous soyons ensemble dans le Ciel. Pardonnez-moi.

Elle fait une génuflexion devant l'autel, se signe, prend de l'eau bénite et sort.

Un moment, elle est éblouie par le jour. Au loin, par delà les coteaux d'ombre, les Pyrénées sont comme des cascades célestes.

Clara repasse par le cimetière. Là est le tombeau des d'Ellébeuse : *Bernard d'Ellébeuse,* 1690. *Jean d'Ellébeuse,* 1715. *Jean d'Ellébeuse,* 1780. *Élisabeth d'Ellébeuse,* 1781. *Tristan d'Ellébeuse,* 1804. *Amélina d'Ellébeuse,* 1820. Et d'autres d'Ellébeuse...

A côté se trouve une sépulture isolée près de laquelle a fleuri une touffe de ces fleurs de velours rose que l'on confond parfois avec la belladone officinale parce que leur nom est : *Amaryllis belladonnæ.* La pierre porte cette simple inscription :

LAURA LOPEZ
1805

Et Clara d'Ellébeuse n'a jamais bien su qui fut

cette personne. C'était une amie de la famille, lui a-t-on dit. Et elle aime cette tombe dont prend soin bonne-maman qui a planté là ces lys de feu, cette mémoire inconnue dont ne subsiste que le doux nom... Elle s'appelait Laura, c'est-à-dire presque Laure... comme la fiancée du grand-oncle Joachim.

Et l'enfant rêve encore :

Comment était-il, le cimetière de la Pointe-à-Pitre où reposent *l'autre Laure* et son fiancé l'oncle Joachim? Est-ce qu'il y a une église pareille à celle-ci? Moi, je me figure la Pointe-à-Pitre à cause d'une gravure du *Musée des familles*... Il y a des forêts parfumées où les nègres se promènent. Comment était Laure? Elle devait être grande et marcher lentement. Est-ce qu'ils s'embrassaient?...

Et Clara soudain rougit et chasse la pensée. Sa grâce penche un peu vers le sol, cette grâce charmante et maladroite d'une enfant de seize ans. Par le verger, elle repasse et, remontant le perron, sourit au jardinier qui porte des laitues.

Bonne-maman travaille à sa tapisserie, et petit-père, assis non loin d'elle, fume sa pipe. Et Robin-

son, le chien, dort sur la pierre en rond, le nez contre la queue.

— Bonjour, bonne-maman, bonjour petit-père.

Et l'on s'embrasse.

— Avez-vous été heureux à la chasse, petit-père?

— Oui, ma chérie. Va voir à l'office. Mais fais vite. Tu sais que M. d'Astin ne tardera pas à arriver.

Et Gertrude montre à Clara deux jolies perdrix aux pieds rouges, dont les plumes ardoisées, rousses et noires, sont douces comme de la soie.

Clara d'Ellébeuse va dans sa chambre s'habiller. Elle refait ses boucles lourdes et dorées, les enroule et les lisse au moule de buis. Elle enferme son corps frais dans la robe de mousseline blanche que lui a donnée sa tante Aménaïde. Une ceinture d'un bleu céleste pend de la taille haute. Et, jusqu'à terre, le corps n'est qu'une ligne simple, presque nue. Une chaîne d'argent semble couler vers la gorge creuse. Les bras nus ont chacun une fossette qui semble sourire. Et la bouche sourit aussi, la lèvre inférieure écarlate, à peine

un peu épaisse et fendue. Et le nez un peu large, très pur, à peine relevé. Et le front étroit et haut. Et les oreilles presque trop petites, perdues sous les *repentirs*.

Sur le palier :

— Vous êtes jolie, mon enfant, dit Mme d'Ellébeuse. Il était temps que vous fussiez habillée. La cloche sonne; c'est, je pense, M. d'Astin.

Elles sortent.

Il est midi. La canicule tombe des ormeaux bleus et noirs où éclate le cri d'une cigale. L'air tremble et sue. Un souffle chaud, empli d'âmes de fleurs lourdes, se traîne.

Clara d'Ellébeuse se tient droite sur le perron, une jambe un peu en avant; et cette grâce de couventine est si naturelle qu'elle en paraît puissante... On songe à quelque eau vive traversée de soleil, ou à une cerise mordue par un oiseau. Par l'allée d'anémones du Japon, la lente voiture de M. d'Astin s'engage, puis s'arrête au rond-point du tulipier qu'entourent les lianes des bignoniers d'où pendent ces longues corolles jaunes et rouges dont les enfants s'amusent.

M. le marquis d'Astin met pied à terre, péni-

blement, car il a une jambe de bois. Appuyé sur sa canne, il agite son chapeau. Il est très grand. Le flot dressé de ses cheveux ressemble à une tulipe blanche. Sa taille mince est serrée dans un habit qui, à la base, a la roideur d'une crinoline. Il gravit le perron au bras de M. d'Ellébeuse, salue ces dames qui l'attendent, et les suit au salon.

Sa voix est douce. Il dit en s'asseyant :

— Ma jambe de bois ne peut me laisser en paix. Elle a, depuis deux semaines, sa crise de goutte...

Et bonne-maman d'Étanges, avec un sourire enfantin :

— C'est comme moi, monsieur d'Astin... Voici dix jours que s'enfla ma main droite...

— Pour Dieu !... Encore votre main n'est-elle pas une bûche et pouvez-vous la tendre... Et que dit cette belle enfant?

Il considère Clara assise en face de lui, contre le paravent. Sur ce paravent il y a des arbres aux fruits jaunes sous lesquels sont étendus des bergers et des bergères. On y voit aussi une chasse au cerf. Le cerf traverse un ruisseau où sont des angéliques roses. Les chiens, langue pendante,

le serrent de près. Au loin, sur une pelouse, deux petits cavaliers en tricorne, la trompe en sautoir, s'efforcent à les rejoindre. Et les arbres aux beaux fruits sont sur un fond blanc, et la rivière et les arbres sont bleus. Ce doit représenter une tombée dorée de septembre. Il semble que les cimes des ormeaux y soient agitées par un vent de grandes vacances au déclin. Et, contre ce paravent, les boucles de Clara d'Ellébeuse se détachent des fruits peints, des fruits ronds et beaux comme des grenades qui seraient des pêches.

Elle ne dit rien et sourit, embarrassée et charmante. Tandis que sa mère répond pour elle, mille pensées vivent sous ce front lisse. Elle songe que M. d'Astin l'intimide, bien que, depuis longtemps, elle le connaisse et l'aime, depuis toute petite, depuis toujours. Cependant, il lui faisait peur jadis quand il racontait son voyage à la Chine, et les missionnaires torturés. C'est lui qui donna ces deux jolies gravures dont l'une représente *une femme Mongole de distinction en habit de cérémonie d'été*, l'autre *la fille aînée de l'empereur*... La Chine est un vilain pays qui donne envie de vomir et où l'on torture le Christ, un pays

qui a la même odeur vilaine et noire que le coffret qui est là, qui sent le camphre et le poivre. C'est le pays du démon. Ah ! combien Clara d'Ellébeuse préférerait visiter les îles de la Guadeloupe où les bonnes négresses se font catholiques, où sont morts l'oncle Joachim et sa fiancée Laure, qui s'aimaient dans des fleurs... Mais M. d'Astin est très bon pour sa petite amie, et tout récemment il lui a donné un bracelet à la mode, une petite chaîne de forçat en or terminée par un boulet... Il était, paraît-il, le meilleur ami du grand-oncle Joachim, mais il ne parle presque jamais de lui...

Tout justement, aujourd'hui, comme l'on vient de passer à la salle à manger, la conversation tombe sur l'oncle Joachim, au sujet de la jolie décoration de fleurs de capucines qui est au milieu de la table.

— Mon cher Henri, dit M. d'Astin, je me souviens que, lors du dîner d'adieux que donna le frère de votre père, à la veille de son départ pour l'Amérique, il y avait une garniture de nappe dans le même goût. Ce fut un repas empli de gaîté, à Bordeaux, au *Restaurant du Brésil.*

Nous bûmes à nos futures amours. Alors, certes,

je ne pensais point que les siennes finiraient si tragiquement, ni qu'à mon retour de la Chine je dusse ensevelir dans ce pays sa bien-aimée Laura.

M. d'Astin se tait. Il a oublié la présence de la jeune fille. Un sourire de Mme d'Ellébeuse la lui rappelle.

—Vous avez, fait-il, des melons magnifiques?

— Le terrain est très sableux, répond Mme d'Ellébeuse... Mais ne reconnaissez-vous point leur espèce? Elle est de ces fameuses graines que vous eûtes la gracieuseté de nous offrir, il y a six ans, et que vous disiez tenir de la fille d'un poète de la Chine...

— ...Ou de la fille d'un mandarin, c'est tout comme. Aujourd'hui le vieux garçon que je suis ne reconnaît plus les melons... Et les mandarines, je le crains...

Un pli s'est formé entre les sourcils de Clara d'Ellébeuse. Les mots qu'a prononcés le marquis au sujet de l'oncle Joachim la bouleversent. Elle se répète : Il a dit : à mon retour de la Chine... Il a dit: à mon retour de la Chine... J'ai enseveli dans ce pays sa bien-aimée Laura... On lui avait donc menti, à elle, à Clara? Elle est donc morte

ici Laura? Où? Dans la maison?... Mais elle ne s'appelait pas Laure, sa fiancée, puisqu'il l'appelait Laura, du même nom que la femme de la tombe? Comment?... Comment?... Pourquoi grand'mère lui avait-elle dit en lui montrant la miniature : C'est le portrait de M[lle] Laure, la fiancée de ton grand-oncle Joachim.

— Où sont-ils morts, grand'mère? avait-elle demandé. — Là-bas, à la Pointe-à-Pitre. — Alors ce n'était pas vrai qu'ils étaient là-bas?... Mais si, puisque sur les lettres du tiroir il y a écrit : *Guadeloupe*... Il a dit : je l'ai ensevelie dans ce pays.

— Vous n'avez point d'appétit, mon enfant? remarque M[me] d'Ellébeuse.

Elle répond :

— Je suis un peu fatiguée, petite-mère. Et boit un peu d'eau pour essayer de se donner faim.

Et, tandis que la conversation reprend autour d'elle, de nouveau elle se remémore : *il a enseveli*, dans ce pays, sa bien-aimée Laura.

Elle évoque le cimetière où sont les cabarets-des-oiseaux, les belladones chaudes et roses et les menthes poussiéreuses. Elle se souvient que,

dans un coin d'ombre, des tomates échappées de quelque misérable potager ont mûri. Sa pensée, à travers les ronces, lit encore cette inscription :

LAURA LOPEZ
1805



La nuit claire coule dans le ciel, une de ces nuits tièdes où les longs moustiques désertent la rivière pour la lueur de la lampe.

C'est après dîner. M. d'Astin, qui s'est résolu à rester, joue aux échecs avec M. d'Ellébeuse. Mme d'Étanges et sa fille travaillent à leurs tapisseries. Clara d'Ellébeuse, les bras derrière le dos, regarde, par la fenêtre qui donne sur le parc, l'ombre remuer dans les feuillages. Une vague inquiétude l'oppresse. Elle ne peut être absolument heureuse. Toujours, même aux soirs calmes comme celui-ci, son âme éprouve une angoisse qui semble nécessitée par le bonheur. Lorsque Clara d'Ellébeuse était petite enfant, et que le

don d'une poupée la comblait d'abord de joie, elle l'abandonnait tout à coup, sans que ses parents comprissent la cause de ce changement subit d'humeur. Elle devenait soudain morose, et, les sourcils froncés, jetait, pour n'y plus toucher, sa poupée dans un coin. « Cette enfant est inconstante », disait Mme d'Étanges. Mais non. C'était qu'au plus fort de la joie de posséder ce jouet, Clara d'Ellébeuse venait d'y découvrir l'insignifiante, mais inévitable tare dont rien, en ce monde, n'est exempt. Elle avait remarqué là, sur l'étoffe rose emplie de son qui simulait la chair, une petite tache qu'elle n'avait pu effacer :

Ma poupée est imparfaite, se disait-elle. Quel dommage que, dans le magasin, on n'en ait pas choisi une autre, n'importe laquelle...

Et maintenant, l'époque des jouets passée, dans les moments des plus grandes ivresses, c'est-à-dire au sortir du confessionnal, quand l'absolution et la bonne volonté règnent dans son cœur, surgit tout à coup *le péché oublié.* C'est le plus grand toujours. Mais l'a-t-elle seulement oublié? Ne l'a-t-elle pas caché exprès à son confesseur?

Ce doute la taraude. Est-ce qu'elle sait, elle? Peut-elle *affirmer* que non? Alors, elle est damnée? Cette crainte éloignée, une autre, quelconque, survient, la torture parfois jusque dans ses rêves, dont elle s'éveille en sursaut avec une sensation d'étouffement et de vertige. « Ce sont des vapeurs, mon enfant », lui dit Mme d'Ellébeuse. Et Gertrude prépare pour Clara quelque infusion de plantain.

— Échec et mat, dit M. d'Astin à M. d'Ellébeuse, qui sourit.

Clara s'est retournée, la tête haute, ses beaux bras nus toujours derrière le dos. Elle sourit dans ses boucles lisses et regarde le jeu. Elle aime, sans bien les connaître, ces pièces polies qui glissent sur l'échiquier dallé comme un palais. Elle s'assied, silencieuse, auprès de la lampe et ouvre un volume qu'elle a toujours vu là.

C'est *la Chine en miniature*, de M. Breton, cadeau fait à M. d'Ellébeuse par son vieil ami d'Astin. Clara d'Ellébeuse regarde la gravure qui orne le chapitre sur la récolte du thé. Des singes roses gravissent une montagne au bord d'un ruisseau. L'un d'eux, assis auprès d'un arbre à

thé, en embrasse le tronc qu'il secoue avec rage. Et, des rameaux, choient des feuilles et des fleurs que recueille un Chinois à large culotte oronge, aux pantoufles feutrées et courbes, à tunique bleue, au chapeau de paille en abat-jour. Non loin, un singe qui a des gants blancs suce un fruit.

Clara d'Ellébeuse referme le volume. Dix heures sonnent. Elle embrasse tout le monde, va demander son chandelier à Gertrude, et monte dans sa chambre.

A se sentir seule, Clara d'Ellébeuse éprouve un soulagement. Non point qu'elle n'aime la société de ses chers parents, mais la solitude et la méditation apaisent un peu cette âme fragile.

« Mon enfant, lui dit souvent l'aumônier des Ursulines, vos scrupules proviennent d'une délicatesse trop grande. Votre conscience est timorée, mais cela est chez vous la preuve d'une grande bonne volonté. »

Clara d'Ellébeuse fait sa prière, puis se déshabille lentement, mais avec une pudeur excessive, la crainte de fixer trop longtemps ce que cache la robe de tante Aménaïde. Elle se dit qu'il est per-

mis de regarder ses bras exposés à l'air tout le jour; mais qu'il ne faut pas toucher ou regarder à son corps inutilement, en dehors de sa toilette.

Elle se couche, pose l'éteignoir de cuivre sur la chandelle, mais ne s'endort point tout de suite. C'est le moment où son âme se recroqueville. Alors, elle revoit mieux les choses en pensée qu'elle ne les a vues directement. Elle songe à M. d'Astin, à ce qu'il a dit du grand-oncle Joachim, de la fiancée Laure, au mystère que l'on fait autour de leurs mémoires. Puis elle se revoit dans le parc. Sous ses cils clos elle perçoit nettement la pelouse qui dévale au bas du perron, puis une cime d'ormeau, une touffe de bambous, puis une urne de pierre grise dans la perspective de l'allée ombreuse... puis s'endort.

II

L'orage, pendant la nuit, a trempé le parc. Mais la pluie s'évapore et le soleil est si brillant sur les feuillages qu'ils fatiguent la vue. Clara d'Ellébeuse se promène dans l'*Allée aux noisettes*. Il y a des coques, à terre, vidées par les écureuils. C'est une de ces matinées fraîches et limpides qui annoncent la canicule.

Clara attend que le jardinier ait fini de bâter le petit âne. C'est fait. Elle cueille une gaule verte et, d'un banc de pierre, saute sur la bête qu'elle dirige vers la grille. Elle prend le sentier des bois de Noarrieu. Les gouttes glacées des néfliers pleuvent sur elle. L'âne trotte. Elle est toute secouée et, de temps en temps, retient son large chapeau de paille prêt à tomber. La voici sur la lisière moussue où veillent les colchiques.

Dans les haies brillent des toiles d'araignées. On entend le gloussement des ruisseaux encore gorgés de l'orage nocturne. Des pies jacassent, un geai crie.

Mais, au milieu des bois, c'est un silence que rien ne trouble, à peine le bruissement des hautes fougères froissées par les flancs du petit âne; c'est un recueillement de fraîcheur qui va durer là jusqu'au soir, même aux heures torrides où les maïs crépitent. Au pied d'un châtaignier, sur une éclaircie de lumière et d'émeraude, il y a des gentianes. Leurs cloches sombrement bleues tentent Clara d'Ellébeuse qui arrête sa monture, en descend, et les cueille pour les allier aux grandes-marguerites et aux narcisses de son chapeau des champs, orné de rubans blancs à filets paille.

Elle s'assied auprès de l'arbre et, tressant les fleurs, songe avec tristesse à la fin des vacances, à la *rentrée*, à la grande cour des récréations d'octobre où les feuilles dures des platanes sont agitées par le vent aigre et froid.

Jamais elle ne s'est bien résignée au pensionnat. Et c'est encore plus affreux les jours où sa mère lui rend visite au parloir. Elle préférerait,

tant son regret est amer aux heures de séparation, que Mme d'Ellébreuse ne lui donnât point ces joies trop brèves, empoisonnées toujours par l'attente du départ. Lorsque la cloche sonne et qu'il faut se quitter, après une demi-heure, c'est le cœur gonflé d'angoisse qu'elle emporte à son pupitre, près de la petite Vierge de métal dressée sur un autel de livres, les pâtisseries que lui envoie Mme d'Étanges. Elle n'y peut jamais goûter le soir même et, encore, le lendemain, lui laissent-elles dans la bouche un goût de larmes, une odeur morose qu'elle a définie intérieurement : *le parfum de la séparation.*

— Suis-je donc sotte, se dit-elle, de songer d'avance à tout cela...

Et elle considère un escarbot qui vient de s'abattre à ses pieds.

Il est temps qu'elle rentre, surtout si elle veut revenir par la route royale. Elle se lève et, remontée sur son âne reprend sa route à travers bois.

Le trot de l'âne rythme ses pensées qui, toutes en ce moment, se concentrent sur la mémoire de l'oncle Joachim et de sa fiancée. Clara d'Ellébeuse songe à cette mystérieuse Laure. Toc, tec,

tec — toc, tec, toc — tec, tec, toc — font les sabots du petit âne... Oh ! que je voudrais voir les colonies de Laure... Et elle se récite ces strophes d'une poésie d'Anaïs Ségalas parue au *Magasin des demoiselles :*

De peur qu'un maringouin ne touche à ton visage,
Tes nègres viennent déplier
La moustiquaire en gaze, et sous le blanc nuage
On voit la déesse briller.

Dans l'habitation, maîtresse étincelante,
Tout un peuple noir suit tes pas ;
Ton trône est un hamac, ô reine nonchalante,
Et ta couronne est un madras.

...Mais elle trouve ces vers moins beaux que ceux que compose Roger Fauchereuse, un jeune homme de leurs amis.

Clara d'Ellébeuse se retrouve à la grille du parc au moment où sa mère et M. d'Astin se promènent dans la grande allée. La maman de Clara est charmante. Elle semble une aquarelle tirée des *Fleurs animées*. Un chapeau de grosse paille cousue de suisse, enguirlandé de grandes-marguerites, encadre ses lisses bandeaux châtains, ses

yeux brillants et ses joues fraîches. Elle porte un peignoir de mousseline blanche imprimée à pois roses, et s'abrite sous une ombrelle verte. Clara d'Ellébeuse met pied à terre, tend son front d'abord à sa mère, ensuite à leur vieil ami.

— Avez-vous été bien loin, mon enfant? demande M. d'Astin.

— J'ai fait le tour du bois de Noarrieu, et je suis revenue par la route royale.

— C'est un grand tour. Ah ! Que ne puis-je vous accompagner, ma chérie ! J'ai encore la passion des promenades matinales et des bois, mais je ne puis y donner cours. Si je vous accompagnais à cheval, j'en serais réduit à un seul éperon... et à une seule jambe. Triste cavalier, ma chère enfant, pour vous défendre...

Clara sourit et s'éloigne, tandis que Mme d'Ellébeuse fait remarquer à M. d'Astin la beauté de tournesols dont les fleurs lourdes apparaissent au-dessus de la haie du potager.

— Bonjour, bonne-maman. Que lisez-vous là, bonne-maman?

— Je lis, mon enfant, une histoire très intéressante...

Et, pour expliquer, bonne-maman enlève ses lunettes.

— Je lis, mon enfant, l'histoire très intéressante d'un navigateur presque inconnu. Cet homme, vraiment remarquable, a fait le tour du monde dans une petite barque. Il fut au pays des Hindous dans une ville où les singes sont tout-puissants. On n'a pu se rendre maître de ces animaux, car ils pilent d'une espèce d'épice qu'ils soufflent à travers les yeux de leurs ennemis, à l'aide d'un roseau...

— Oh ! Qu'elle est jolie, bonne-maman, votre histoire... Qu'elle est jolie, bonne-maman... Bonne maman?... Le tiroir d'en bas, de votre commode, est resté ouvert... Vous avez oublié de le refermer?...

— Non, mon enfant. C'est ton père, qui est dans sa chambre, qui vint prendre ici, tout à l'heure, des papiers qui étaient sous clef... Il doit les remettre à M. d'Astin.

— Quels papiers, bonne-maman?

— Je crois, des lettres de la Guadeloupe... Mais cela t'importe peu, mon enfant. Il est temps que tu ailles t'apprêter pour le déjeuner.

Clara d'Ellébeuse sort de la chambre de Mme d'Étanges, et monte l'escalier en fronçant les sourcils :

...Pourquoi M. d'Astin va-t-il garder les papiers de la Guadeloupe? Les papiers de la Guadeloupe, ce sont les lettres du grand-oncle Joachim... Ces papiers doivent rester dans la famille... Pourquoi M. d'Astin va-t-il les emporter?... Je ne veux pas, moi, que M. d'Astin les emporte... Est-ce qu'il va emporter aussi le joli portrait de Laure?

Une grande tristesse, une sourde rage gonflent le cœur de l'enfant. Elle n'a jamais lu ces correspondances. Elle n'en a vu que l'extérieur, parfois, lorsque bonne-maman ouvrait le tiroir d'en bas. Mais elle tient à ces papiers jaunis, parce que le portrait du grand-oncle Joachim est dans sa chambre, et que l'oncle Joachim était le fiancé de Laure... Mais elle ne peut pas empêcher petit-père de remettre ces papiers à M. d'Astin... Elle est folle de songer à cela... Elle n'oserait jamais...

Elle s'habille machinalement. Cette pensée, que les lettres de l'oncle Joachim vont quitter à jamais, peut-être, la maison, la bouleverse au-

tant qu'un scrupule religieux. Elle était, il y a vingt minutes, tout heureuse de sa promenade. Maintenant, sa joie est empoisonnée. L'idée fixe la taraude. Cependant, elle se recoiffe, met sa belle robe de mousseline et, avant de quitter sa chambre, considère longuement le portrait du grand-oncle, et lui envoie un baiser.

La porte de la chambre de petit-père est ouverte. Elle entre et le voit assis à sa table en face de plusieurs liasses de lettres. Certaines de ces liasses sont déjà cachetées; d'autres ne sont encore que ficelées; d'autres sont libres. L'enfant se rend bien vite compte du travail auquel est occupé son père. Elle dissimule son émotion et dit :

— Bonjour, petit-père, comment avez-vous passé la nuit?

— Bien, mon enfant. Tu me trouves en train d'effectuer un rangement de papiers d'affaires auquel je m'emploie depuis ce matin. Heureusement que je vais avoir terminé. Je n'ai plus qu'à apposer quelques cachets de cire... Mais ce sera pour cet après-midi. Voici le premier coup du déjeuner.

Clara descend. Maman, grand'mère et M. d'As-

tin sont déjà au salon. M. d'Ellébeuse arrive bientôt. M. d'Astin lui dit :

— Mon cher ami, j'ai dû vous donner un mal de tous les diables, en vous faisant ranger cette correspondance; je vous en demande bien pardon.

— Mais pas du tout, mon cher d'Astin... Votre réclamation est entièrement juste, et je me reproche de n'avoir point songé, de moi-même, plus tôt, à vous remettre ces lettres du pauvre Joachim. Vous les relirez avec émotion... Vous me les aviez confiées à la veille d'un voyage déjà ancien et j'eusse dû, déjà, vous les rendre.

Pendant le repas, Clara demeure silencieuse et dissimule son état d'âme. Elle fait semblant de manger, de crainte d'une observation qui la ferait éclater. Quand on ne la regarde pas, elle glisse à Robinson, qui est près d'elle, le contenu de son assiette. Elle n'entend que vaguement ce qui se dit autour d'elle.

On sert le café sur la terrasse, à l'ombre du tulipier. Clara d'Ellébeuse descend le perron où s'est posé le paon. Elle songe profondément :

...Ces lettres sont du grand-oncle Joachim;

donc elles pourraient être à nous? Cependant, il est impossible de les garder, puisque petit-père veut les remettre à M. d'Astin... Quand repart-il, M. d'Astin?

Elle fait lentement le tour du château, ses bras nus croisés derrière la taille. Sous un grand chapeau de paille Clarisse Harlowe, sa tête, inclinée un peu vers le sol, laisse pendre en avant deux boucles à moitié dans l'ombre.

...Si je pouvais seulement, se dit-elle, conserver deux ou trois lettres de l'oncle Joachim?... Serait-il bien mal de les prendre dans les paquets non cachetés?... Oui, sans doute... Ce serait un vol abominable... dont je pourrais me confesser à la rentrée... Mais est-ce que l'on peut accomplir une mauvaise action, et obtenir valablement l'absolution, quand on s'est dit *avant* que l'on s'en confesserait *ensuite*?

Elle longe un vieux mur où s'épand un lierre, fait le tour du perron et revient sur ses pas, taraudée par l'idée fixe, bouleversée par des scrupules et par l'envie de prendre les lettres.

— Clara, lui dit Mme d'Ellébeuse, allez chercher votre zéphyr en haut? Nous faisons, cette

après-dînée, une promenade en voiture... Vous pourriez vous enrhumer au retour...

La jeune fille monte l'escalier. Elle passe devant la chambre de son père. La porte en est ouverte, et les papiers sont toujours sur la table. Elle hésite, entre, s'en va, revient, ferme les yeux et les rouvre. Elle est seule. Rapidement, elle s'empare de deux lettres, au hasard, chacune prise au milieu de deux paquets rangés, mais non ficelés, et s'enfuit dans sa chambre. Elle cache les lettres dans son sachet à mouchoirs, puis s'agenouille et demande pardon à Dieu.

La promenade sur les coteaux est délicieuse, mais Clara d'Ellébeuse n'en goûte point le charme, et l'après-midi lui paraît long. Elle ne se sent un peu plus à l'aise qu'au retour, bien que, durant un quart d'heure où son père est monté dans ses appartements, elle éprouve une crainte et une angoisse inexprimables.

Enfin sa peur se dissipe lorsque M. d'Ellébeuse reparaît, une dizaine de liasses cachetées dans les mains, et disant :

— Tenez, mon cher d'Astin, voici vos lettres en ordre.

Le dîner et la soirée se passent monotones. C'est, comme la veille, une tiède soirée de l'été finissant, dont le silence n'est troublé, dans le salon, que par le bruit sec et léger des pièces de buis sur l'échiquier.

A dix heures, Clara d'Ellébeuse regagne sa chambre et va prendre dans le sachet les deux lettres qu'elle y a cachées. Elles sont écrites sur du papier rugueux et jaune, taché de poussière et d'humidité. L'une des adresses est très ornementée. Les suscriptions sont à peu près identiques. En caractères d'imprimerie noirs et rouges :

Guadeloupe, par le Havre.

Et en belle anglaise :

Par le navire la Rosina.

A Monsieur,
Monsieur d'Astin,
à Aïciritz, par Balansun,
en France (Basses-Pyrénées.)

Les plis sont alourdis par de la cire et des pains à cacheter. Clara d'Ellébeuse est émue, ses oreilles bourdonnent un peu. Elle s'assied, déplie les

missives de l'oncle Joachim, en examine les dates et lit rapidement.

L'Artibonite, près la Pointe-à-Pitre,
ce 12 juin 1805.

L'empressement que vous mettez, mon cher Hector, à m'envoyer le plan de la petite maison de campagne où doit s'installer Laura me touche infiniment. Ce que vous m'en dites m'agrée en tous points, surtout que la villa n'est point humide, ce qui est d'une grande importance pour une créole qui n'a jamais quitté les Antilles. La description qui accompagne votre plan est séduisante. Cet isolement, non loin du village où s'est passée ma jeunesse, conviendra à cette âme profondément blessée par la vie. Je crois, du reste, me souvenir de cette habitation. Ne l'appelions-nous pas *la propriété fermée?* Ne domine-t-elle pas un léger coteau, non loin de Noarrieu? N'y a-t-il pas, tout auprès, un vieux puits auprès duquel je me suis posté bien souvent durant nos chasses au lièvre?

Ce que vous me dites du jardin me plaît également. Laura aime les belles fleurs. Comme elle adore aussi les oiseaux, vous seriez charmant d'en faire mettre quelques-uns en volière par les petits paysans de Balansun. Ils ne sont point comparables à nos oiseaux

des Tropiques, mais les bouvreuils, les chardonnerets et les linots ont d'agréables chants.

Mon amie est dans une mélancolie profonde de quitter La Pointe-à-Pitre. Son angoisse redouble à l'idée que sa famille ne saura point si elle est morte ou vivante. Je lui ai promis que, pour rassurer ses parents, vous chargeriez un de vos amis fidèles de Londres de porter lui-même au navire qui fait le courrier des Antilles une lettre qu'elle vous fera tenir, destinée à rassurer les siens.

Je ferai partir Laura secrètement pour Saint-Pierre de la Martinique, où elle s'embarquera le 30 courant, à bord de l'*Aimable-Elisa.* Je vous prierais de l'aller quérir à Pauillac-sur-Gironde, où l'on fait escale, en compagnie du Dr Campagnolle. Il est toujours entendu que Laura passera aux yeux des curieux de Balansun et de Noarrieu pour une malade qu'un de vos amis envoie à notre docteur pour faire une cure d'air.

Vous voudrez, mon cher Hector, me faire tenir le compte de tout ce que je vous dois et de tout ce que je pourrai vous devoir.

Je vous prie d'accepter les quelques colis que je fais charger à votre intention à bord du *Val-d'Or* qui emportera cette lettre. Je fais adresser le tout en douane de Bordeaux. Il se trouve, parmi ces colis, une partie du

trousseau de Laura, du linge dont vous trouverez le détail ci-inclus, des robes, etc., et une guitare d'une grande valeur dont elle joue parfaitement.

Le rhum qui est à votre adresse doit être transvasé goutte à goutte dans une deuxième barrique. Vous en perdrez ainsi beaucoup, mais ce qui en restera sera délicieux.

Je ne sais assez vous remercier, mon cher Hector, de votre bonté fraternelle.

L'Artibonite, près la Pointe-à-Pitre,
ce 7 décembre 1805.

Je vous remercie, mon cher Hector, des nouveaux détails que vous me donnez sur la mort de la pauvre Laura. Je désirais connaître la vérité, si terrible qu'elle fût. Ma main est prise d'un tremblement à vous écrire ces lignes. Voici dix nuits que je pleure amèrement, demandant pardon au Tout-Puissant de l'imprudence que j'ai commise, et qui a précipité dans la tombe le plus aimable des êtres. Hélas ! Pourquoi suis-je resté sourd aux plaintes de cette chère amie et ne l'ai-je point accompagnée en France? Pourquoi la confiance en moi lui a-t-elle fait défaut? Malheureux que je suis ! Il ne me reste plus qu'à terminer dans les sanglots et le repentir une vie si cruelle, qu'il me faut faire

appel à toute ma religion pour ne point en hâter la fin.

Vous me dites que vous n'aviez rien observé chez Laura, si ce n'est un peu plus de tristesse durant les derniers jours. Mais n'étions-nous pas habitués à cette mélancolie? Ici même, sous cette triste véranda d'où je vous écris, et où elle passa de longues soirées, je ne pus jamais lui donner un peu de joie. Le pauvre être fixait sur moi ses yeux douloureux, et qui semblaient marqués pour une mort prématurée. Son seul plaisir était que les maronnes lui apportassent des colibris et des fleurs. Me souvenir de ces choses fait battre mon cœur à coups précipités, ou le fait s'arrêter comme s'il allait rejoindre dans la tombe celui de ma bien-aimée Laura.

Mais où se procura-t-elle la fiole de laudanum que vous avez trouvée sur sa table de nuit? Délivre-t-on des remèdes aussi vénéneux sans ordonnance? Mais que dis-je? Si son dessein était arrêté, rien ne pouvait contrarier les lois du sort. Il fallait que ce terrible événement s'accomplît.

Que ce douloureux secret demeure entre nous. Il ne faut pas que ce qui est un scandale aux yeux du monde retombe sur cette chère Mémoire. Le docteur-médecin Campagnolle et vous, savez seuls comment s'est déroulé ce triste drame. Je connais son cœur d'ami. Il se taira, car s'il est des obligations envers les hommes,

il en est de plus grandes envers Dieu qui, j'en suis sûr, s'est montré compatissant envers elle. Si le châtiment d'une mort que réprouve le sentiment chrétien doit retomber sur le coupable, c'est moi seul qui en assume la responsabilité, dans ce monde et dans l'autre.

La pauvre enfant doutait de mon amour. Elle pensa que le triste fruit qu'elle portait en elle m'était un sujet d'inquiétude et d'ennui, et que je l'avais exilée en France, plutôt dans l'espoir égoïste de fuir cet événement que dans celui d'éviter le scandale de sa grossesse. Pourquoi ai-je gardé secret ce sentiment paternel qui m'emplissait de joie? Pourquoi la nature m'a-t-elle doué de ce tempérament inflexible qui cache, sous un orgueil blâmable, la plus douloureuse des sensibilités? Pourquoi n'ai-je pas assez expliqué à ma chère maîtresse que la seule crainte de voir sa réputation effleurée, dans une cité où sa famille occupe une situation si considérable, était la seule cause de son embarquement? Nul n'a soupçonné que la jeune fille avait gagné la France. Antonio Lopez, son frère, a fait effectuer des recherches, mais en vain. Un instinct secret l'avertit cependant que je devais être l'auteur de cette disparition. A cause du manque de preuves, et de la position que j'occupe ici, il n'a pu me dénoncer à la justice. Alors, il m'a cherché querelle, et vous connaissez la triste issue d'un duel où, tirant au hasard

avec l'intention de ne même pas blesser mon adversaire, je l'ai défiguré et aveuglé.

Laura doutait-elle que je dusse revenir en France et l'y épouser, comme je le lui avais promis? Je ne sais. Mais chacune des questions que je me pose au sujet de son trépas m'emplit d'angoisse, d'épouvante et de remords. Je l'avais envoyée auprès de vous, parce que je savais que là seulement elle trouverait une âme dévouée et faite pour la soutenir. Je veux, ô mon ami, si ce n'est déjà fait, que sa dépouille mortelle repose dans le cimetière où moi-même je dormirai un jour. Il faut que cette fiancée éternelle demeure auprès du tombeau des d'Ellébeuse dont elle eût porté le nom. Si mon frère Tristan n'était pas mort, je vous eusse prié de lui confier ce secret douloureux, car je désire que mes actions soient justiciables de ma famille. Je vous demande, au cas où moi-même viendrais à mourir ici, qu'à l'époque de sa majorité mon neveu Henri, aujourd'hui âgé de trois ans, soit instruit de cette inhumation et des circonstances qui la déterminèrent.

Et maintenant, reposez en paix, Mânes de ma bien-aimée Laura ! Que la miséricorde toute-puissante de Dieu soit avec vous ! Chère Ombre, vous n'êtes que la victime de mon cœur terrible et passionné ! Que je demeure seul sur la terre avec mes douleurs et mes remords, puisque vous n'avez même pas laissé à ma

cruelle solitude le triste fruit de nos embrassements !

Je vous étreins, mon cher Hector, le visage inondé de larmes.

Joachim d'Ellébeuse.

En achevant la lecture de cette dernière lettre, la jeune fille sent sa vue s'obscurcir. Un bourdonnement emplit ses oreilles, en même temps qu'une sueur froide l'inonde. Elle veut se lever, mais tombe évanouie au pied du fauteuil. Peu à peu, le bourdonnement reprend plus léger. Une sensation de bien-être l'envahit. Elle revient à elle et comprend. Elle est seule. Sur sa table à toilette elle prend un morceau de sucre, l'imbibe d'eau de mélisse et l'avale... Elle s'était évanouie aussi une fois... quand elle était toute petite... Elle ramasse les lettres, les renferme dans le sachet, se couche et s'endort d'un sommeil sans rêves, jusqu'au matin.

III

Aujourd'hui est un dimanche. Gertrude vient ouvrir les contrevents.

— Il faut vous lever, mademoiselle. On va sonner la messe. Il sera bon de partir un peu d'avance à cause de M. d'Astin.

Clara s'habille, essayant d'oublier la terrible aventure d'hier soir.

...Je prierai avec ferveur le Bon Dieu, se dit-elle, lui demanderai pardon... Il y avait des choses bien horribles dans ces lettres... Je n'ai pas tout compris... Cette personne était une femme qui n'était pas la sienne, qui allait avoir un enfant et qui, alors, s'est... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi.

Clara d'Ellébeuse descend. Elle a bien dormi. Son teint est reposé. Mme d'Ellébeuse ne remar-

que aucun trouble dans la physionomie de sa chère fille. Gertrude apporte les paroissiens. On se dirige vers l'église.

M. d'Astin va doucement. A chaque pas sa jambe de bois décrit un demi-cercle. Lui-même sourit de sa lenteur :

— *Rien ne sert de courir ; il faut partir à point,* dit le fabuliste... Ah ! ma petite Clara...

Tout infirme qu'il est, M. d'Astin est délicieux. De son chapeau haut de forme gris sort, pour se relever contre l'oreille, un épais flocon de cheveux d'une blancheur étincelante. Dans sa cravate de soie noire à triple tour, son cou garde une roideur charmante et altière. Sa jaquette, couleur de prairie sombre, tombe régulièrement sur un pantalon de même teinte, et un escarpin verni, que recouvre une guêtre verte, chausse son unique pied.

M. d'Ellébeuse porte un habit bleu très serré à la taille. Il donne le bras à Mme d'Étanges, dont la robe est de Flandre grise, ornée d'olives d'ivoire. Un fichu de dentelle noire recouvre ses bandeaux blancs.

Mme d'Ellébeuse est coiffée d'un chapeau de

paille de riz à rubans ivoire et roses, orné de feuillages des eaux et de tubéreuses. Un fichu-berthe recouvre ses épaules rondes.

La journée est sereine comme le furent les précédentes, et les bois semblent endimanchés.

L'humble église éclate d'une sainte lumière. M. le curé vient de monter à l'autel. Sa chasuble est ornée de palmes vertes, de corolles dorées et roses.

Ces dames se sont agenouillées. M. d'Astin et M. d'Ellébeuse se recueillent, debout, les bras croisés.

Clara, très inclinée, récite la prière de saint Thomas d'Aquin :

« *O vous qui m'aimez tant, Jésus, ici véritablement*
« *Dieu caché, écoutez-moi, je vous implore !...*

« *Rendez-moi amère toute joie qui n'est pas vous,*
« *impossible tout travail fait sans vous, insupportable*
« *tout repos qui n'est pas en vous !...*

« *Bonté suprême, ô Jésus, donnez-moi un cœur épris*
« *de vous qu'aucun spectacle, aucun fruit ne puissent*
« *distraire, un cœur fidèle et fier qui ne chancelle, qui*
« *ne descende jamais ; un cœur indomptable, toujours*
« *prêt à lutter après chaque tempête ; un cœur libre*

« *jamais séduit, jamais esclave ; un cœur droit qu'on ne* « *trouve jamais dans les voies tortueuses.*

« *Puisse la pénitence me faire sentir les épines de votre* « *couronne ! Puisse la grâce me verser vos dons sur la* « *route de l'exil ! Puisse la gloire m'enivrer de vos joies* « *dans la Patrie ! Ainsi soit-il.* »

Elle ouvre son livre de messe, mais ne peut suivre la lecture attentivement. Elle ressonge aux lettres qui l'ont bouleversée, à l'oncle Joachim, à sa fiancée Laure... Laura Lopez. Oui, c'est bien le même nom que celui qui est gravé sur la tombe, là, tout près. C'est elle. Et, tout à coup, de ces sentiments confus qui la hantent depuis la veille, ne surgit qu'une idée de pitié passionnée pour la pauvre trépassée. Clara d'Ellébeuse murmure mentalement : Laure... Pauvre Laure... Laura... Dolora... Dolorida... Et elle prête à cette triste inconnue, dans son exaltation, le nom de la Vierge douloureuse.

M. le curé monte en chaire et, tandis qu'il prêche dans le patois du pays, Clara d'Ellébeuse regarde les assistants devant elle. Elle vient de reconnaître, à droite du bénitier, le frère

d'une de ses amies de pension : Roger Fauchereuse.

La famille de sa compagne de classe Lia Fauchereuse habite aux environs, à une lieue et demie de Balansun, *le château des saules.* C'est un vieux manoir précédé d'une immense cour où, toute la journée, se promènent des légions de paons. Une longue avenue de saules et de chênes y conduit. M. et Mme Fauchereuse sortent peu. Mme Fauchereuse est d'humeur bizarre qui ne laisse point, à certaines époques, d'inquiéter son mari. Celui-ci est un gentilhomme rural, fort bien élevé et très intelligent, qui fit à Montpellier de bonnes études en médecine. Il peut ainsi, et sans que ses offices tournent à métier, exercer sa charité auprès de pauvres voisins, voire se trouver utile à des amis en cas pressant. M. d'Ellébeuse a rencontré parfois M. Fauchereuse, et la sympathie, d'ailleurs partagée, qu'il a éprouvée pour celui-ci lui a fait souvent regretter la rareté de leurs entrevues. Quant à Lia Fauchereuse, on la confie parfois au régisseur, quand il va en ville, pour qu'il la laisse en passant, jusqu'à son retour, chez les d'Ellébeuse. Parfois aussi, moins

souvent, elle s'y rend accompagnée de son frère Roger.

Ce jeune homme n'est là que pendant les vacances. Il a fait son droit à Paris. Il est charmant et a du goût pour la poésie, ce qui le retient à la capitale presque toute l'année.

Clara d'Ellébeuse rougit en l'apercevant. Il est en costume de chasse. Des cheveux bruns, assez longs, séparés sur le front et rejetés un peu en arrière, forment une volute autour de chaque oreille. Le profil est très fin. Les yeux noirs sont en même temps doux et vifs. Il est mince et grand. Le cou, entouré d'un foulard de soie blanche, jaillit, gracieux, des épaules étroites et tombantes.

...C'est la chasse qui aura fait qu'il est venu entendre la messe à Balansun, se dit Clara d'Ellébeuse,

A la sortie, on se retrouve. Roger salue. M. d'Ellébeuse lui tend la main :

— Comment allez-vous, Roger? Quel bon vent vous amène?

— Nous avons lancé il y a deux heures et n'avons pas abouti. J'ai perdu un chien du côté

de Castétis. L'un des piqueurs est à sa recherche, et l'autre garde la meute à l'auberge.

Ces dames se sont rapprochées :

— Bonjour, monsieur Roger. Donnez-nous des nouvelles de vos chers parents? Ma fille se plaint de ne plus recevoir la visite de Lia.

— Ma mère n'était pas très bien ces jours derniers. Elle se passe difficilement de Lia, en ces moments. Cependant il y a un mieux sensible, et j'espère bien qu'avant peu ma sœur vous viendra voir.

— Mais vous, Roger, demande M. d'Ellébeuse, pourquoi ne nous resteriez-vous pas?

— Mais je n'ai point dit non, cher monsieur... Si toutefois...

— Mais non, mais non... Vous restez. Il y a place, pour vos chiens, à l'écurie. Vous coucherez ici, c'est entendu, et nous chasserons demain ensemble... Il y a dans votre chambre un Lamartine à votre disposition. Il n'y a donc point de raison pour que vous nous refusiez cela. J'enverrai tout à l'heure un de mes hommes pour avertir vos parents, et faire emmener les chiens au château.

Roger sourit et remercie. Et le petit groupe s'en va, le long des haies.

Le déjeuner est fort gai. Clara d'Ellébeuse écoute, ravie, ce que Roger raconte. Il parle lentement, d'une voix un peu sourde. Ce qu'il dit est original. Et puis, il sait tant de choses touchant Paris... Il est souvent reçu chez Lamartine où l'ont bien fait venir son talent précoce et sa distinction. De temps à autre, il regarde Clara en souriant, un peu comme une enfant, beaucoup comme une jeune fille. Et celle-ci oublie ses angoisses, les lettres de l'oncle Joachim, son évanouissement de la veille... Sans doute parce que j'ai bien prié, pense-t-elle.

— Monsieur Fauchereuse, dit M. d'Astin, on citait, il y a quelques mois, dans un magazine parisien, quelques très belles stances de vous, prononcées à l'occasion d'un mariage. J'ai fortement regretté que l'on ne donnât point tout le poème.

— Si vous avez la bonté de l'apprécier, monsieur, il me sera facile...

— ...Mais je l'ai, moi, ce poème, dit en rougissant Clara d'Ellébeuse.

— Comment ! Tu l'as ! Petite cachée ! s'écrie M. d'Astin.

— ...Je l'ai recopié dans mon cahier de poésies. C'est Lia qui me l'avait prêté.

— Tu iras nous chercher ton cahier de poésies après déjeuner, mon enfant, dit Mme d'Étanges. Je suis heureuse de voir que tu aimes à recueillir de beaux sentiments bien exprimés.

— Ces quelques vers, reprend Roger Fauchereuse, je les ai récités en l'honneur de M. de la Mirandière, l'un de nos avocats les plus estimés, à la veille de son départ pour Rome où il a été nommé secrétaire d'ambassade. Quelques jaloux y virent, en plus de la cordiale amitié que je m'étais efforcé d'exprimer, une allusion désobligeante au peu de talent de certains tribuns actuels. M. de Lamartine, qui assistait à ce mariage, voulut bien prendre fait et cause pour moi. Quelques belles dames me félicitèrent et, le soir même, au bal de l'Ambassade anglaise, celui qui s'était montré le plus courroucé vint me féliciter et choquer son verre contre le mien...

Clara d'Ellébeuse est toute saisie d'admiration. Comme Lia doit être fière de posséder un frère

pareil. Il a des mains fines comme une femme, et il la regarde avec tant de bonté. Elle se sent tout intimidée par lui. Il a une façon de sourire qui fait que l'on ne sait pas s'il se moque de vous joliment... Elle n'oublie jamais quand elle le rencontre... Un premier mardi du mois, jour de sortie... Il était en voiture, à Pau, en compagnie d'une dame très élégante. Oh! Qu'elle était belle!... Elle avait une grande capote rose... Elle était appuyée nonchalamment sur les coussins de la berline... Son corsage était d'organdi à pois saumon... Qui était-elle? Qui sait? Peut-être une grande dame de Paris venue exprès pour soigner Roger, au cas où il tomberait malade...

...Les poètes doivent être malades, et les jolies dames les soignent... Ils sont aimés des créoles qui récitent leurs vers dans des hamacs, à l'ombre de grandes fleurs... Roger Fauchereuse ira, peut-être, aux colonies... On y donne des bals.. Il y rencontrera une jeune fille comme Laura... Non! Pas comme Laura!... Comme moi, alors? Non, parce qu'elle sera brune... La lanterne du nègre éclairera la forêt, comme dans *Paul et Virginie*... Ils se marieront dans l'église, le matin... Elle sera

bras nus sur des haies de roses... Il y a des sauterelles bleues dans les prairies...

Le déjeuner s'achève, on va sur la terrasse.

Toute le monde s'est assis en cercle. Des guêpes bourdonnent sur les feuillages. La cloche sonne les vêpres. Des coquelicots noirs se fanent sur la pelouse.

— Mon enfant, dit Mme d'Ellébeuse à sa fille, vous seriez bien gentille, maintenant que le café est servi, d'aller nous chercher le cahier de poésies où vous avez recopié les beaux vers de M. Fauchereuse.

Clara d'Ellébeuse va dans sa chambre. Elle ouvre le cahier à la page où se trouve le poème de Roger. Là une pensée a séché. Vite, elle l'enlève. Mais la tige et le cœur de la fleur ont laissé, en s'y écrasant, une petite tache d'un vert jaune. Clara veut l'effacer, mais ne peut y réussir. Elle mouille son mouchoir et frotte la tache qui s'élargit. C'est comme les clefs de la femme de Barbe-Bleue. Elle redescend, et tend le cahier tout ouvert à Roger. Celui-ci sourit. On fait silence. Il lit :

A FRANTZ DE LA MIRANDIÈRE

A L'OCCASION DE SON MARIAGE

Au moment que tu vas, sur une voile errante
Tranchant le tiède azur d'une mer transparente,
Porter ton bel amour aux pieds des orangers,
Laisse un moment souffler aux cordes de ma lyre
Cette brise du cœur, spirituel zéphire
Qui berce Dieu dans ses vergers.

La vie est devant toi, s'ouvrant comme un portique
Où de suaves lys mêlent au pur cantique
De ton hymen naissant leurs parfums langoureux.
Tribun, laisse un moment l'orage populaire
Gronder, et que ta voix qui calme sa colère
N'ait plus que des accents heureux.

Si tu t'en vas errer sur la plage dormante,
Abandonnant ton bras à l'épouse charmante,
Et laissant l'Océan souffler dans tes cheveux,

N'écoute plus les voix des factions humaines,
Mais, les regards fixés sur celle que tu mènes,
Comprends la voix de l'âme et ses secrets aveux.

Lorsque tu penseras à ta chère Patrie,
A cette Liberté par les bardes chérie,
Pour qui nous combattons et pour qui nous mourrons,
Dis-toi : la Liberté que Dieu donne à notre âme
Est sainte, s'il prosterne aux genoux d'une femme
Tous les orages de nos fronts.

Et maintenant, haussons nos coupes de jeunesse
Aux lèvres de l'ami deux fois heureux qui laisse
Un songe s'éveiller dans la réalité,
Et que nous saluons au seuil sacré d'un temple,
D'où l'avenir, soleil des jours passés, contemple
Tout un bonheur d'éternité.

— Merveilleux ! Oh !... Merveilleux !... s'écrient en même temps Mmes d'Ellébeuse et d'Étanges. M. d'Ellébeuse, gravement, fait un signe d'approbation. Quant à M. d'Astin, il se lève, très ému, et, tendant la main à Roger Faucheреuse :

— Jeune homme, lui dit-il, les larmes aux yeux, je ne suis point dans vos idées. Mon siècle

est mort. Mais laissez-moi vous dire que vous irez loin.

Roger Fauchereuse s'est levé. Son attitude, un peu empruntée, est charmante. Il a rendu le cahier à Clara et, le poing sur la hanche, sanglé dans sa redingote de chasse, la tête un peu en arrière, il regarde le déroulement des collines. Un murmure des chants des vêpres parvient jusqu'à la terrasse. Et, dans les villages lointains, des cloches battent.

Clara d'Ellébeuse n'a rien dit. Jamais peut-être elle ne fut plus doucement émue qu'aujourd'hui, si ce n'est le jour de sa première communion. Encore ce jour-là, sa joie fut-elle empoisonnée par des scrupules. Elle se souvient qu'au moment de partir pour la messe elle craignait d'avoir bu de l'eau pendant la nuit. Avant d'aller se ranger parmi ses compagnes, elle fit part de son inquiétude à sa mère qui en sourit, et l'envoya à M. l'aumônier qui la tranquillisa. Elle évoque cette sainte journée. C'était il y a cinq ans. Elle avait une couronne de roses blanches sur ses bandeaux ondulés, une chemisette ornée de ruches de tulle, et une robe et une jupe

festonnées. Dans son missel recouvert d'ivoire, elle avait réuni les pieuses gravures que ses amies lui avaient données. Au dos de ses gravures, on lisait de fines dédicaces : « *A ma chère Clara, en souvenir du plus beau jour de notre vie* »; « *A ma tendre amie Clara d'Ellébeuse, jusque dans la Patrie de Dieu* »; « *A ma préférée Clara, souvenir d'une journée bien heureuse.* » Et ces gravures étaient des cœurs qui flambaient, des calices d'or d'où s'élevait l'hostie dans un rayonnement de gerbes au soleil; des saints prosternés sous des éclairs; des Vierges qui tenaient l'enfant Jésus et dont un pied nu, posé placidement sur le monde, écrasait le serpent tentateur; des agenouillements de communiantes à la Sainte-Table recevant le Sacrement des mains d'un digne prêtre, aux cheveux bouclés.

...J'étais en blanc, se dit Clara... On est en blanc le jour de sa première communion et le jour de son mariage...

Certes, Clara est heureuse aujourd'hui. Elle peut chasser les sombres pensées. L'histoire du grand-oncle Joachim et de Laura ne lui apparaît plus qu'à travers une brume, comme un songe

triste et qui serait doré. Elle se lève, va rapporter le cahier dans sa chambre, et revient à la terrasse. On passe au salon où Roger Fauchereuse, d'une voix pleine de sentiment, chante, en s'accompagnant sur la guitare, une nouvelle romance de Loïsa Puget : *Quand tu reviendras.*

Un domestique de M. d'Ellébeuse vient annoncer que le chien a été retrouvé et mis à l'écurie, et que la valise contenant les effets de M. Roger est arrivée. Sa famille avertie la lui envoie. M. d'Ellébeuse conduit le jeune poète dans la chambre qu'il lui a destinée, et lui dit :

— Mon cher Roger, agissez comme bon vous semblera.

— Merci. J'ai quelques lettres à écrire.

— Vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

Au moment du dîner, Roger Fauchereuse réapparaît. Il a revêtu un habit vert qui moule sa taille fine. Il porte des guêtres d'étoffe d'une couleur assortie à celle de son pantalon. On cause de la chasse projetée pour le lendemain. Il est convenu que Clara d'Ellébeuse y viendra. On la postera, pour qu'elle ne se fatigue pas trop, au pied de quelque chêne.

Le départ de M. d'Astin interrompt cette conversation. Sa voiture est avancée. Il fait ses adieux.

On voit son lourd carrosse s'enfoncer sous les feuillages de l'allée où se meurt le bel après-midi. Il disparaît, puis reparaît entre les magnolias dont une lourde fleur se détache et neige sur les chevaux.

IV

Clara d'Ellébeuse a rêvé pendant la nuit. Elle a rêvé qu'elle était Laure et que Roger était le grand-oncle Joachim. Elle était sous une fleur qui était une grande cloche blanche. Elle étouffait. Une voix lui criait : « Malheureuse ! Voici venir le temps de ta grossesse ! »

Elle se réveille en sursaut, aux coups frappés à la porte par Gertrude qui dit :

— Mademoiselle, il est cinq heures.

Clara se rappelle que l'on va chasser le lièvre. Elle fait sa toilette, s'habille rapidement, oublie son vilain cauchemar en songeant à Roger et à la belle matinée qu'il va faire. Gertrude lui apporte à déjeuner. Les courants gueulent dans la cour. Clara descend. Elle va prendre son fusil dans la

bibliothèque, où se mêlent des parfums de vieux livres, de ratière et d'ombre.

M. d'Ellébeuse, Roger et les trois piqueurs sont déjà sur la terrasse. Elle les y rejoint. Roger veut lui prendre son fusil et le porter, mais elle le lui refuse en riant. On franchit la grille.

Dans l'ombre fraîche et grise de l'aube, les contours sont durs et noirs. On découple bientôt les chiens qui reniflent et rampent sur un chaume. L'un d'eux s'attarde. Un autre tourne sur lui-même. Tous épandent une odeur caséeuse. Quelques-uns trottent vite, bassets torses, griffons moustachus et braques dégingandés.

Tout à coup un long appel jaillit d'une gorge. Immobile, le cou tendu, le corps raidi, les yeux vagues, un chien hurle puis se tait une seconde. Et, de nouveau, il sonne. C'est un gémissement long qui tremble dans l'air matinal, l'ébranle de la plaine aux coteaux. Ses compagnons accourent à lui. Il crie toujours, le mufle haut et froncé, remuant la queue, les oreilles dressées et ridées. Puis tous, presque en même temps, se mettent à donner. Un jappe. Ceux-ci ont deux notes prolongées : haute puis basse, et ceux-là jouent du

tambour de leur gosier. Et là-bas, pendant les silences, répond la meute de l'écho. La chasse va.

Les jolies guêtres chamois de Clara d'Ellébeuse se trempent aux fougères. Elle suit les chasseurs. Parfois un ajonc la pique aux genoux. Les halliers laissent couler sur son large chapeau orné d'une aile de geai, en pluie glaciale et brillante, la rosée. Il s'élève des champs un effluve de terre et de menthe. Le lièvre se dérobe. On gravit un petit coteau.

— Mon enfant, dit M. d'Ellébeuse à sa fille, tu te fatiguerais... Va te poster sur le petit chemin, près de la *propriété fermée;* nous t'y rejoindrons tout à l'heure. Nous allons aussi nous poster, Roger et moi.

...*La propriété fermée*, se dit Clara d'Ellébeuse, n'est-ce point l'habitation dont parle l'oncle Joachim dans la première lettre, l'habitation où était Laure?... Mais si... Lentement, la jeune fille se rend sur le sentier. Elle regarde, comme si elle la voyait pour la première fois, cette maison close qui n'a qu'un étage. Une palissade en minces échalas cassés, mal reliés entre eux par des fils de fer, entoure le petit jardin abandonné où l'enfant

pénètre. Les gonds des contrevents verts sont usés. Du bout du doigt, Clara d'Ellébeuse en caresse la rouille grenue. Une grande émotion l'envahit. Il doit faire froid et noir au dedans, se dit-elle. Il doit y avoir des toiles d'araignées pendantes.

A gauche, près du chemin, un bosquet de chênes ombrage un puits.

Clara se promène dans le jardin où elle considère, montant de l'herbe haute pleine de pavots, de pieds-d'alouette et de folle-avoine, des rosiers pareils à des ronces, et qui formèrent peut-être une tonnelle. Il y a une planche de banc, humide et pourrie, qui est là.

La chasse s'est éloignée. A peine Clara d'Ellébeuse entend-elle les chiens de temps en temps, comme s'ils étaient au fond du ciel.

Elle cueille des fleurs et songe à leurs symboles qu'elle a recopiés sur son carnet de couventine, en cachette, car cela est défendu.

...Le pavot mauve, si fragile, signifie sommeil et langueur; le pied-d'alouette, dont chaque fleur est comme un papillon bleu, timidité, ingénuité; la rose, fraîcheur et tendresse...

...Laure connaissait-elle le langage des plantes? Pauvre Laure ! Elle a dû bien souffrir... Est-ce que c'est là qu'elle est morte? Où était sa chambre? Est-ce que c'était au contrevent de gauche? Il y a un clou, là. Est-ce qu'on y suspendait une cage? Elle aimait les oiseaux.

Clara d'Ellébeuse n'entend plus la chasse qui est bien loin, sans doute... derrière le coteau... Est-ce que papa et Roger sont avec les piqueurs?...

Elle ne sait pourquoi, elle a envie de sangloter.

...Elle aimait les oiseaux, Laure... Et elle jouait de la guitare... Qui avait délivré le laudanum?

Le ciel est pur comme une source bleue. Le soleil de neuf heures jette une ombre épaisse au pied du puits.

...Laure buvait de cette eau, peut-être?... Et si j'en buvais, moi? Il y a un seau neuf qui doit servir à quelque métairie du voisinage... Que l'intérieur du puits est noir et beau ! Il y a des scolopendres, des violettes et des mousses glacées... Il y a un tremblement de soleil sombre au fond... Le seau n'est pas trop lourd... Il revient... L'eau est claire... Qu'elle est fraîche...

— Vous allez prendre mal, mademoiselle Clara !

C'est Roger qui a dit cela. Il a surgi tout à coup.

— Votre père n'est pas ici?... Il m'avait dit qu'il y viendrait... Peut-être a-t-il suivi les chiens?... Voulez-vous bien laisser cette eau.. J'ai du vin dans ma gourde. En voulez-vous un gobelet?

— Merci, monsieur Roger... Merci... Je ne bois jamais que de l'eau... Je n'aime pas le vin... Je ne bois jamais de vin.

Elle sourit à Roger et s'assied sur une poutre, au pied du puits. Roger se place auprès d'elle. Ils ont posé leurs fusils contre la margelle.

— Savez-vous, monsieur Roger, qui habitait cette maison?

— Ma foi, non... Je l'ai toujours vue fermée ainsi... Je la trouve extrêmement jolie. Et vous?

— Oh !... Moi, si j'étais poète comme vous ou comme Almaïde de Fleureuil, je saurais bien... Je parlerais...

— Qui est Almaïde de Fleureuil?

— Une *grande* du couvent...

— De quoi parleriez-vous?

— Je parlerais des contrevents, de la rouille et des vieilles fleurs... Il y a de vieilles fleurs qui souffrent d'être seules, parce qu'elles ont appartenu à des personnes mortes... comme dans ce jardin... On se figure les personnes... Elles étaient bonnes et causaient le soir quand il faisait tiède... Est-ce que vous voudrez écrire cela dans vos poésies, dites, monsieur Roger? Elles sont belles, belles, vos poésies... Moi, je suis une petite enfant dont vous riez... Cela me donne envie de pleurer... Tenez... J'ai cueilli ces fleurs pour vous... Tenez...

Et Clara d'Ellébeuse, d'un geste brusque et maladroit, jette les fleurs aux pieds de Roger. Celui-ci sourit et dit à l'enfant :

— C'est bien gentil, cela, ma petite amie. Je ferai des vers sur ces fleurs et les enverrai, pour vous, à votre maman...

Mais tout à coup il cesse de parler, surpris... Il se tourne vers Clara d'Ellébeuse, pensant qu'elle rit, la tête dans les bras. Il écarte doucement l'une des mains de l'enfant... Et voici qu'elle sanglote, qu'elle sanglote pour de bon... De grosses larmes coulent le long de ses boucles.

Et, tout embarrassé, ne voulant pas comprendre, il lui demande avec douceur :

— Qu'avez-vous, ma petite amie? Pourquoi pleurez-vous ainsi?

Mais Clara d'Ellébeuse ne répond point et, longuement, pleure encore, les coudes sur les genoux, son chapeau tombé. Roger tout ému le ramasse.

— Ne pleurez pas ainsi, petite amie, vous me faites beaucoup de peine...

Et comme d'une main légère il caresse la nuque lisse et dorée de l'enfant qu'il veut consoler, celle-ci enlace tout à coup son grand ami et pleure longtemps, le front caché sur lui.



L'appel d'une corne de chasse leur parvient de très loin. Roger se lève et répond. Il prend le petit mouchoir que Clara d'Ellébeuse tient sur ses genoux, et gentiment, lui essuie les yeux en souriant. Elle sourit aussi.

— Vite, vite, petite amie... Ne pleurez plus. Il ne faut pas que l'on voie que vous avez pleuré. Je vous aime bien. Soyez gentille.

Clara d'Ellébeuse va tremper son petit mouchoir dans l'eau ensoleillée du seau, et s'en humecte les paupières. C'est fini.

Le maître-piqueur arrive avec les chiens. M. d'Ellébeuse et les deux paysans le suivent à peu de distance, portant deux lièvres tués sur le coteau de Castétis.

— C'est moi qui les ai tirés ! Vous n'avez pas suivi, Roger? Ç'a été très amusant.

— ...Ma foi, non ! J'étais un peu fatigué... Et j'avais une compagne charmante.

— Et toi, ma chérie?...

— Moi, je suis contente, petit-père...

— Eh bien, alors : En avant ! Marche !

Et l'on redescend dans la plaine.

Des merles s'effarouchent dans les haies. L'un d'eux se pose à terre.

— Tire-le?

Clara d'Ellébeuse épaule lentement et ne tire point. L'oiseau file. Elle éclate de rire :

— Il était si gentil, petit-père...

Et, visant soudain la cruche d'un pailler, elle tire et la brise, puis rit de nouveau.

— J'ai encore un coup !... Monsieur Roger, surquoi faut-il tirer?

— En l'air, sur ma casquette?

— Non, elle est trop jolie.

— Si, je veux. Ce me sera un souvenir. Un... deux... trois... Ça y est !

Clara d'Ellébeuse est toute fière. Il y a des marques de plomb à l'étoffe.

— Mais c'est charmant ! Elle m'était un peu lourde, ma coiffure ! Vous m'avez rendu un réel service... Lia, pour faire ce travail à l'aiguille, eût mis certainement trois quarts d'heure...

Clara d'Ellébeuse rougit de joie. Elle vient de voir, dans les doigts de Roger, les fleurs qu'elle avait cueillies pour lui, et qu'elle avait jetées à terre.



Roger repartit le soir même, laissant dans le cœur de l'enfant une douceur pareille à la tombée

dorée et blanche des après-midi de septembre. Le cœur de Clara d'Ellébeuse éclate comme un fruit. Elle se réfugie sous les charmilles. L'histoire du grand-oncle Joachim et de la fiancée Laure ne lui apparaît plus ni si dramatique, ni si funèbre. Elle y peut ressonger avec calme.

...C'était la vie créole d'autrefois, se dit-elle, la vie ardente et passionnée.

Elle ne sait trop quelle était cette existence, ni ce que signifient ces qualificatifs exaltés dont elle la revêt, mais elle évoque en secret la splendeur des îles dans la teinte des vignes vierges d'automne et des liquidambars finissants, et dans les rosaires de piments de feu que Gertrude suspend, aux lucarnes du grenier. Elle se voit, avec Roger, en quelque bal des Antilles, ou d'ailleurs, car il est encore des noms charmants : la Floride ou Louisiane, ou la Caroline du Sud que décrivait un jeune marin dans *le Musée des Familles*. Il y a des révolutions. Les champs de canne à sucre sont incendiés et l'esclave fidèle emporte jusqu'à la cime d'un cocotier l'enfant que veut tuer le chef des rebelles...

Les rêveries de Clara augmentent sa piété. Ses

scrupules ont disparu. Elle trouve Dieu infiniment bon. Par ces journées encore torrides, l'humble église est comme un nid frais. Elle s'y retire souvent, mais ne demande plus pardon à Dieu pour les péchés qu'elle a commis. Sa prière est une muette exaltation, une légère fumée d'encens qui la transporte en ravissement. Elle enveloppe les pieds de la Vierge d'une sorte de cantique mental. Un jour, pendant l'élévation, elle chasse de sa mémoire ces vers de Roger :

Laisse un moment souffler aux cordes de ma lyre
Cette brise du cœur, spirituel zéphire
Qui berce Dieu dans ses vergers.

Un après-midi, Lia vient la voir.

— Figure-toi, ma chère, lui dit Clara, que ton frère nous a ravis l'autre jour en nous lisant de ses vers... Est-ce qu'il en récite souvent chez vous?

— Non, ma chère. Il ne nous fait pas cet honneur, et puis...

— Et puis?...

— Les jeunes personnes, dit Roger, ne les peuvent pas tout entendre.

— Tu n'as jamais lu de ceux-là?

— Curieuse... Une fois... C'était une poésie pour une dame.

— Il y avait?

— Je ne sais plus... Il parlait de ses épaules...

— Tu crois qu'il les a vues au bal?

— Oui, sotte, tiens...

Clara d'Ellébeuse n'achève pas. Elle s'absorbe, ressongeant à cette jolie dame qu'elle aperçut un jour en voiture avec Roger, cette jolie dame qui avait une grande capote rose.

— Mes enfants? appelle Mme d'Ellébeuse, il est temps que vous veniez goûter.

Les amies vont s'asseoir à la salle à manger en face l'une de l'autre. En *s'arrangeant* sur leurs chaises, elles se sourient d'une manière embarrassée, enfantine et contente, de ce sourire innocent et bon, presque un peu attristé, de deux couventines qui se rencontrent hors du pensionnat.

Clara d'Ellébeuse a mis la robe de tante Aménaïde, et ses boucles tombent à ses épaules comme des copeaux de hêtre. Lia Fauchereuse, moins blonde que son amie, est coiffée à la vierge, avec un nœud de velours à gauche du chignon. Elle a

des yeux noirs, un peu taillés en amande comme ceux de son frère. Son nez est très aquilin, sa bouche ronde et petite. Elle porte une robe lilas à double jupe sur un dessous très empesé, et ses pantalons tombent droit sur ses bottines de même couleur que la robe. Une guimpe recouvre le bas du cou et les manches, très courtes, terminées par une double frange, laissent voir les bras minces et bruns. Des mitaines légères de soie noire donnent à ses petites mains un air raisonnable. Elle sourit toujours à son amie, tenant déjà sa cuillère au-dessus d'une assiette de framboises sombrement transparentes.

Mme d'Ellébeuse se retire. Et les petites mangent silencieuses, tandis qu'à l'horloge du trumeau sonnent quatre heures. De temps en temps, Clara d'Ellébeuse se lève pour servir son amie, Elle-même a écrit deux petits menus : *framboises, raisins, pommes, brugnons, crème au chocolat, confiture d'abricots, chinois, sirop de groseille, orgeat.* Et tout à coup, elles éclatent de rire parce que, sur le rebord de la croisée, le paon vient de s'abattre comme un grand bouquet d'ombre.

Après goûter, elles vont sur la pelouse et là, une

jambe en avant, la tête haute, le bras étendu attendant le volant, elles jouent.

— Allons voir s'il y a des œufs au poulailler? s'écrie soudain Clara d'Ellébeuse.

Et, dans le foin, elles vont recueillir trois œufs tièdes qu'elles rapportent à Gertrude qui s'exclame avec bonté. Elles repartent et, se donnant le bras, s'enfoncent dans l'allée ombreuse.

— Est-ce que tu as des nouvelles d'Almaïde de Fleureuil?

— Oh !... ma chère, figure-toi, répond Lia, figure-toi... Roger a vu, avant-hier, des poésies d'Almaïde dans mon cahier...

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a dit : Ce sont des vers d'une jeune personne très exaltée.

— C'est tout ce qu'il a dit?

— Il m'a dit encore : Ton amie Clara d'Ellébeuse m'a parlé l'autre jour de Mlle Almaïde de Fleureuil... Mais ce que me disait ton amie était cent fois plus joli que les vers d'Almaïde.

— Et alors, ma chère?...

— Alors je lui ai demandé ce que tu disais.

— Et qu'est-ce qu'il t'a répondu?

— Elle parlait d'un vieux jardin.

— C'est tout? demande Clara d'Ellébeuse inquiète.

— C'est tout.

— Oui.

— ... Oui, c'est vrai... Je lui parlais d'un vieux jardin?

— De quel jardin?

— Du jardin de la maison fermée.

— Qu'est-ce que c'est que la maison fermée?

— C'est une propriété sur le coteau de Noarrieu.

— Qui l'habite?

— Personne, puisqu'elle est fermée... Mais il y a eu, dans le temps...

— Qui? Dis?

— Une étrangère malade... je crois...

— Regarde ce gros lézard vert?

— Il a la tête bleue.

— J'entends la voiture... C'est le régisseur qui vient me chercher... Oh! ma chère... que c'est court...

— Nous ne nous reverrons plus qu'au couvent? ...C'est la fin des vacances.

— Oh! Que c'est ennuyeux, ma chère... Et

Roger repart après-demain... Je vais être presque toute seule... Tu m'écriras?

— Je t'écrirai ...Toi aussi?...

— Oui.



La belle saison décline. Les jours qui suivent s'effeuillent sous les vents désolés d'automne ou s'endorment au bruit des pluies. Clara d'Ellébeuse emploie ses après-midi à ranger et à déterminer les derniers rameaux fleuris de son herbier. Avec la pointe d'une épingle, elle compte et détache soigneusement les étamines. Voici la *Reine des prés*, qui exhale une odeur d'amande douce et qui hante les prairies inondées. Voici la *Scrofulaire aquatique* et le *Colchique automnal*, nuisible aux troupeaux et dont la lueur veille sur les herbages. Voici l'*Attrape-mouches* habitant des tourbières, qu'argente éternellement la rosée du soleil, ce qui lui a valu le nom de *Rossolis*. Voici la *Gentiane pneumonanthe* aux sombres cloches bleues, et la fragile *Bruyère vagabonde*, et l'*Ori-*

gan désolé dont les fleurs sont humbles et odorantes, amies des premiers vents d'orage, et la *Sauge commune* dont le nom signifie plante salutaire, et la *Mélisse* agréable aux abeilles. Et Clara d'Ellébeuse relit dans sa botanique, dont la préface est ornée d'une Vierge fleurie, ces vers d'un poète inconnu :

La mélisse commune et l'herbe du Milet,
Ingrédients précieux au maître des abeilles,
Invitent tout l'essaim bourdonnant qui volait
A clore ses ailes vermeilles.

Bientôt, il faut refermer la flore et songer à la froide rentrée.

Clara d'Ellébeuse range dans sa malle un tas de petites affaires. Elle met en ordre, dans un petit coffret, les missives que ses amies lui ont écrites durant ces vacances. Elle les relit en les classant. Voici une lettre de cette originale Victoire d'Etremont. Elle lui mande, avec beaucoup de « *ma chère* » et de points d'exclamation, que, pendant un pique-nique, le fiancé de sa sœur aînée est tombé à l'eau, la tête la première; qu'il avait de la vase dans ses souliers et dans ses poches;

qu'il n'avait pas d'habits de rechange; que c'était comique, en entrant au château, de voir Edmée pleurnicher et essuyer Eugène avec son mouchoir de batiste. Voici des nouvelles de Blanche de Percival, qui se plaint amèrement de n'avoir pas reçu une seule lettre de leur amie Sylvie Laboulaye. « C'est une ingrate, » conclut-elle. Quant à Rose de Liméreuil, elle lit beaucoup : « Ce qui « m'a surtout enthousiasmée, écrit-elle, c'est « l'histoire d'un jeune homme, par Mme Derval, « que l'on a pris pour un autre qui a été assas- « siné, qui s'habille en bourreau et qui retrouve « sa fiancée qui s'échappe, dans un cachot de la « Terreur. »

Soudain Clara d'Ellébeuse fronce les sourcils. Elle allait oublier, dans son sachet à mouchoirs, les terribles missives de l'oncle Joachim. Elle va vite à son tiroir, prend les deux lettres, les glisse entre celles de ses amies, et referme le coffret dont elle cache la clef dans la doublure de son mantelet de couventine.

V

La tristesse du vent émeut les platanes d'octobre de la cour des récréations. Une aigre et froide poussière tourbillonne. Le mince jet d'eau se brise à chaque instant. Les goûters sont terminés, et les papiers qui enveloppèrent les gâteaux, les pommes et les oranges volent au ras du sol. C'est le moment le plus animé des jeux. On voit évoluer les robes noires des couventines. Celles-ci font exception qui se promènent, confidentielles, ensemble ou avec leurs maîtresses.

Les plus nombreuses courent ou sautent, ou jouent au volant et aux grâces :

— Lia ! Tu es prise ou je n'y fais plus !

— Vingt-un, vingt-deux, vingt-trois... Manqué ! A toi !

— Tu as parlé. Aï ! C'est à moi de recommencer.

— Où en suis-je?... Tu as foulé la ligne.

— Ne crie pas comme ça.

— Je te dis que non.

— Le palet est juste...

— Aï !... Que je me suis fait mal au genou...

— ... Et alors, raconte l'une des promeneuses à ses compagnes, et alors, ma chère, quand elles furent allées dans la chambre, et qu'elles furent revenues au réfectoire, on s'aperçut qu'elles parlaient peu, et que leurs voix étaient rauques.. Elles disaient qu'elles revenaient de Palestine... La converse qui les servait à table, ma chère, vit une botte rouge sous la robe... tout à coup...

— L'épingle est entrée dans la balle !

— Aï ! Aï ! Aï !

— Que tu es sotte !... Ma chère, si tu cries comme ça, je n'y fais plus.

Le vent souffle toujours, désolé. Des moineaux déjà gonflés par le froid pépient dans la poussière, craintifs, s'envolent en emportant des miettes de pain.

Clara d'Ellébeuse est seule, assise sur un banc,

pliée en deux, une main sur sa poitrine. Depuis trois jours, elle est en proie à des douleurs aiguës qui la prennent au long des côtes, à l'échine, à la gorge, à la nuque. Elle serre les dents et ne dit rien de son mal, soit qu'être plainte l'exaspère, soit qu'une épouvantable idée ait germé dans son cerveau déséquilibré. Un petit cri, parfois, et c'est tout. Elle est là, depuis le commencement de la récréation, troussée dans sa capeline noire, un peu tremblante de fièvre, et ne répondant point à ses compagnes qui l'interrogent en passant, pas même à Lia, sa chère amie.

Mais celles-ci ne s'étonnent point de son mutisme, la sachant souvent bizarre. Un petit panier est à côté d'elle, empli de raisins flétris, bien arrangés par Gertrude, que lui apporta hier sa mère, et auxquels elle n'a point touché. Elle est farouche comme un petit animal malade. Ses repentirs sont en désordre sur ses joues pâles.

Elle ne se relève que lorsque la cloche sonne pour la rentrée à l'étude.

— Mon enfant, lui dit Mme la Supérieure, qui passe là comme par hasard, si vous êtes malade, il ne faut point vous fatiguer. Vous êtes, d'habi-

tude, une excellente élève. On a constaté qu'un changement s'est opéré en vous depuis trois jours. Êtes-vous souffrante?

— Je suis un peu fatiguée, ma bonne Mère... Mais cela ne sera rien...

— En ce cas, mon enfant, vous êtes dispensée de tout devoir... J'exige même que vous vous reposiez comme vous l'entendrez... Vous avez, Dieu merci, donné assez souvent des preuves de votre assiduité... Si vous ne vous jugez pas assez malade pour aller à l'infirmerie, demeurez à l'étude, mais ne vous y fatiguez point... Même je vous permets, exceptionnellement, des lectures libres, comme à la veille des vacances. Allez, mon enfant.

Clara d'Ellébeuse entre à l'étude où ses compagnes sont déjà au travail. Les plumes d'oie grincent ensemble sur les cahiers méthodiquement inclinés. Les enfants s'appliquent, la tête penchée sur l'épaule droite, un bout de langue ressorti.

Clara d'Ellébeuse lève la planche de son pupitre qu'elle maintient longtemps ouvert à l'aide d'une règle. De sous ses livres, elle sort l'une des

lettres du grand-oncle Joachim. Elle la déplie, et la figure hébétée par l'angoisse, elle en relit, pour la centième fois, la fin :

« *Que je demeure seul sur la terre avec mes dou-*
« *leurs et mes remords, puisque vous n'avez même*
« *pas laissé à ma solitude le triste fruit de nos*
« *embrassements.* »

Oh ! L'épouvantable idée qui, depuis trois jours, tord le cœur de l'enfant ! Je suis enceinte, je dois être enceinte, s'est-elle mentalement écriée avant-hier, en relisant cette lettre... Et, maintenant, elle se redit cela avec obstination... Elle ressentait quelques douleurs nerveuses et, tout à coup, l'idée folle a surgi dans sa conscience en déroute... « *le triste fruit de nos embrassements* ».

Alors, s'est dit Clara, c'est par des *embrassements* que naissent les enfants? C'est par des *embrassements* que la malheureuse Laura est devenue grosse? Ah ! Savais-je cela, misérable que je suis !

Quelle coupable folie s'est emparée de mon âme lorsque, près de la maison fermée, j'ai serré passionnément Roger dans mes bras?...

... Mais pourtant, papa bien souvent m'a serrée dans ses bras?... Oui, sans doute. Mais Dieu ne

permet point qu'on ait jamais d'enfant avec son père ni avec ses frères, ni avec ses parents... Avec ses cousins... oui, puisqu'on les épouse?...



De ce jour, commence pour Clara une lente agonie. Rien ne l'instruit de son erreur, pas même, tant elle est ignorante, les plus rassurantes des preuves. Sa mère l'est venue voir, l'a interrogée sur son mal, mais en vain. Clara d'Ellébeuse a passé dix jours à la maison, et sa gaieté n'est point revenue. Même elle a redemandé le couvent. Elle a erré souffrante, dans les greniers où s'abritèrent les jeux de son enfance. Son père, roulant au fond de sa pensée le terrible secret de la folie de plusieurs d'Ellébeuse, essaye de chasser l'abominable crainte.

La morne enfant dépérit, et promène à travers les couloirs glacés du couvent, où elle est revenue, sa fièvre et ses angoisses si fortes qu'elle ne ressent plus ses névralgies.

Une nuit elle croit sentir remuer l'enfant dans son ventre de vierge. Et, réveillée en sursaut, elle se souvient de cette voix entendue en rêve pendant les vacances, le matin même de l'abominable chasse, de cette voix qui criait : « *Voici venir le temps de ta grossesse.* » C'était l'avertissement divin, se dit-elle... Et moi ! Ne l'avoir pas écouté ! Tout est perdu, tout est fini !... Ah ! Qu'elle ne fût jamais née... ou qu'elle fût née une bête, un pauvre être comme Robinson, le chien, qui mangeait des os au soleil... On l'eût laissée bien tranquille...

Et parfois sa pensée se concentre sur l'enfant que nourrit son ignorance douloureuse. Ah ! Elle l'aime déjà. C'est *son* fils, le fils du bien-aimé. Que dirait-il, Roger, s'il la savait dans cet état?... Lui écrire? Oh ! Non... Quelle honte !... Elle ne saurait même pas... Mais quand il apprendra l'affreuse vérité, est-ce qu'il y aura un duel comme celui de l'oncle Joachim et du frère de Laura? Est-ce que Roger tirera? Est-ce qu'il aveuglera petit-père? Et alors?... Non, c'est trop affreux...

Et chaque jour est une nouvelle agonie, chaque nuit une nouvelle mort; non, pas même une

mort, mais quelque chose de plus affreux que la vie.

Un jour, MM. d'Ellébeuse et Fauchereuse vont ensemble au couvent rendre visite à leurs filles. Elles arrivent, l'une dépérie et pâle, l'autre pleine de joie et de santé. Au bout d'un quart d'heure, M. Fauchereuse congédie Lia, et se tournant vers Clara d'Ellébeuse :

— Est-ce que vous souffrez, mon enfant?... Dites? D'où souffrez-vous?

Ah ! comme elle est prête à confesser son crime ! Mais une pudeur la retient... Devant un autre médecin, oui, peut-être eût-elle crié, dans un sanglot, sa faute imaginaire.. Mais devant celui-ci, non, jamais... celui-ci, qui est le père de Roger... Roger n'a point commis de faute... Elle seule est responsable de ce crime.

Une invincible pudeur la retient... Elle répond :

— Mais je ne souffre pas... J'ai la fièvre.

Et les deux hommes se retirent. Et la grille du couvent franchie, un long sanglot monte de la poitrine de M. d'Ellébeuse.

— Calmez-vous, mon pauvre ami, lui dit

M. Fauchereuse. Il est de ces maux de nerfs, fréquents chez les jeunes personnes, qui disparaissent aussi subitement qu'ils sont venus... Je ne crois pas à un danger immédiat... L'enfant est forte... d'une parenté robuste... Je n'ai jamais entendu dire que les d'Ellébeuse ni les d'Etanges aient eu des maladies nerveuses.

A ces mots, inconsciemment terribles, M. d'Ellébeuse se redresse.

— Mon cher Fauchereuse..., dit-il.

Et il se tait, arrête la terrible confidence.

— Cette enfant n'est que nerveuse, continue M. Fauchereuse... Je vous affirme que sa raison n'est point altérée.

Clara d'Ellébeuse suit un régime spécial. Il n'est pas de soin que n'ait pour elle un Couvent dont elle a toujours été la chérie. Afin de ne la pas énerver davantage, l'aumônier la dispense de tous les exercices religieux... La messe, le dimanche, et c'est tout. Elle n'est pas tenue à la confession de quinzaine. Le vieux prêtre connaît l'âme de la jeune fille et sait quel exercice terrible peut être un examen de conscience dans cet état morbide.

Mais Clara d'Ellébeuse, d'abord soulagée de cette obligation, s'en inquiète ensuite :

Si je m'étais confessée, *peut-être* me fussé-je mal confessée. Est-ce que je ne suis pas *aussi* coupable d'intention, ne me confessant point?

Et les tortures recommencent ou, plutôt, ne cessent point. Elle rêve souvent qu'elle est assise au bord du puits de *la maison fermée*, que des paons sont perchés sur la margelle, et que le soleil lui brûle la tête.

Il naîtra nu, se dit-elle... L'enfant Jésus avait de la paille.

Et, tandis qu'elle s'attendrit à la pensée du nouveau-né divin, une sourde rancune l'emplit contre Dieu le Père. Oh ! il est mauvais, s'écrie-t-elle. Mais, effrayée bientôt de son blasphème, elle courbe son âme et prie.

Une visite, surtout, la comble d'amertume, celle de son vieil ami M. d'Astin qui, la sachant malade, la vient voir. Il entre péniblement au parloir, lui apportant avec un bon sourire un panier de ces jolies nèfles dont elle raffolait quand elle se portait bien. Elle est si touchée de cette attention qu'un sanglot la secoue. Le vieux

gentilhomme, suffoqué par sa propre émotion, tend les bras à l'enfant pour qu'elle s'y jette un moment et s'y apaise.

Mais soudain Clara d'Ellébeuse se lève, les sourcils froncés, les yeux hagards :

— Pas d'*embrassements*, lui crie-t-elle... Vous êtes un misérable... Vous voulez me déshonorer.



M. d'Astin sait taire à la famille la phrase, indice d'une folie terrible, pense-t-il, qui a échappé à l'enfant, mais il insiste, sans s'expliquer, pour que la couventine soit replacée au grand air. Clara d'Ellébeuse est ramenée chez elle.

M. Fauchereuse, avec une bonne grâce charmante, vient souvent passer l'après-midi à Balansun; mais l'inexplicable mal dont souffre la jeune fille, et qu'il étudie attentivement en silence, ne s'éclaire pas davantage à ses yeux.

Peut-être, se dit-il, sont-ce des troubles de la circulation, des arrêts fréquents à cet âge? Il interroge Mme d'Ellébeuse; mais celle-ci déjà

s'est inquiétée de ces moments, et la certitude lui est acquise de leur absolue régularité, dont ne peut, hélas ! se rassurer l'ignorance de la pauvre enfant.

Clara d'Ellébeuse ne parle plus que lorsqu'on l'interroge, et brièvement.

Elle se lève tous les jours à la même heure, et va prier de grand matin à l'église où elle n'entre qu'après avoir fait une halte auprès de la tombe de Laura. Les belladones de velours rose n'y sont plus fleuries, mais les tristes rouges-gorges les remplacent, parmi les feuilles sèches ou la neige. Un jour elle se met à tousser beaucoup, s'étant agenouillée, par pénitence, dans l'herbe brillante de gelée. Il n'est point de mots pour raconter les tortures de cette suppliciée. Une lassitude, un écœurement de toute chose ne l'abandonnent que pour laisser place à des remords aussi cruels que peu fondés. Ces remords brûlent ses tempes, emplissent ses oreilles d'un bourdonnement continuel. Et, la nuit, des hallucinations l'épouvantent, des voix lui crient sa grossesse, des douleurs aiguës la rongent, elle voit des ombres rouges frémir dans l'obscurité.

Au réveil d'une de ces nuits terribles, Clara d'Ellébeuse n'a pas la force de se lever. Gertrude lui apporte à déjeuner. Mais l'enfant, irritée par son supplice intérieur, refuse, avec des mots de colère, les soins de la vieille servante. Mme d'Ellébeuse insiste alors doucement auprès de sa fille, pour la déterminer à prendre quelque nourriture. Mais c'est en vain, et la pauvre femme, accablée de douleur, se retire, et va pleurer longuement dans sa chambre.

VI

Ce fut par une sereine matinée de mars que Clara d'Ellébeuse se tua. Le ciel était limpide comme la nacre de certaines eaux; les nuages légers et rares s'écaillaient, à peine ardoisés. Mille oiseaux chantaient sur les platanes nus, et les lauriers-tin étaient fleuris. Des coqs se répondaient. Les métairies luisaient sous les rosées, les bourdonnements confus du printemps qui va venir s'élevaient des verdures jaunissantes des blés nouveaux. Çà et là, dans le parc, les corolles rosâtres des magnolias à fleurs nues semblaient des flammes. Sur les pelouses brillaient les anémones-sylvie aux feuilles tremblantes. Les primevères jaunes et roses, les violettes, les renoncules, les pulmonaires, les petits-houx

ornaient les talus des haies. Les Pyrénées tremblaient au loin, pareilles à des glaçons flottants d'azur et de neige.

Mme d'Ellébeuse entra dans la chambre de sa fille qui, depuis deux jours, un peu moins souffrante, recommençait à se lever.

— Comment avez-vous dormi, mon enfant?

— Je me sens mieux, petite mère.

— Voulez-vous que Gertrude vous apporte l'eau chaude pour votre toilette?

— Je veux bien, petite mère.

Mme d'Ellébeuse quitta la chambre de Clara et, toute ravie de son espoir, alla s'agenouiller et prier au pied de son crucifix.

Lorsque Gertrude se fut retirée, Clara d'Ellébeuse fit avec grand soin sa toilette. Elle lustra au rouleau de buis ses boucles lourdes. Elle sépara régulièrement ses bandeaux lisses qui s'incurvaient sur le front; puis, soucieuse, ouvrit son sachet à mouchoirs. Elle y prit les deux lettres de l'oncle Joachim qu'elle y avait replacées, et les brûla dans la cheminée, soigneusement. Un moment, elle fixa des yeux le portrait de son grand-oncle, puis descendit, en étouffant ses pas, à la

bibliothèque. Il y avait, à l'un des angles de cette pièce, un placard où Mme d'Etanges avait réuni toutes les drogues nécessaires à une pharmacie de campagne, quelques sels, quelques liquides. Sur chaque fiole ou bocal, Mme d'Etanges avait écrit de sa vieille écriture le nom du médicament : *Ether sulfurique, Laudanum, Arnica, Eau sédative*, etc...

Clara d'Ellébeuse ouvrit l'armoire et prit le laudanum. L'inspiration de faire cette chose fut presque subite. L'idée n'était point complètement formulée dix minutes avant, lorsqu'elle brûlait les lettres de l'oncle. C'était peut-être, le fait d'avoir détruit ces missives, la continuation d'une pensée que son esprit fatigué avait interrompue — puis reprise. Elle ne s'étonna pas elle-même de son acte. Elle ne le ressentait plus qu'avec difficulté, comme son corps. Elle éprouvait la paralysie presque totale de ce qu'elle accomplissait. Elle prit donc la fiole et la glissa dans son corsage.

Aucune émotion n'était sur sa figure. Elle regarda, par l'unique fenêtre de la bibliothèque, dans le parc. Il y avait là un coin humide et om-



breux où elle *jouait aux jardins*, quand elle était petite. Alors, elle se souvint de cela. Sous l'acacia aux grandes gousses, elle plantait régulièrement des têtes de grosses roses, puis les arrosait d'un petit arrosoir vert que, pour sa fête, son père lui avait donné. Elle se rappelait sa demande :

« Bonne-maman, faisons la pluie? » On mettait un peu d'eau claire au fond du jouet. Quelques gouttes tombaient sur les pétales ardents. Un bruissement dans les massifs l'emplissait de crainte. Elle laissait l'arrosoir et se précipitait vers sa grand'mère, de ce pas des enfants qui commençent à marcher, les bras en avant.

Ces souvenirs lui broyèrent le cœur. Elle se retint de pleurer. Elle éprouva comme une nausée morale. Son âme l'étranglait. Par-dessus son corsage noir de couventine, elle serrait la fiole qui lui donnait froid aux seins.

Elle quitta la pièce, gagna le parc. Elle aperçut son père qui ne la vit pas. Il allait à la chasse avec Robinson. Elle ralentit son pas. Elle considéra sa robe, vaguement. Une inexprimable angoisse contracta sa bouche. Elle se figura que son

ventre avait grossi. Elle songea à sa mère, à Roger. Elle les chassa de ses pensées...

Maintenant elle était au cimetière entre le caveau des d'Ellébeuse et la tombe de Laura. Des jacinthes blanches fleurissaient.

Elle s'agenouilla, tira la fiole de son corsage et la déboucha. De la main gauche elle se cramponna à la grille. Elle ferma les yeux, but le laudanum d'un trait, et resta là.

Ainsi mourut Clara d'Ellébeuse, à l'âge de dix-sept ans, le dix mars mil huit cent quarante-huit. Priez pour elle.

1899.

ALMAÏDE D'ETREMONT

OU L'HISTOIRE

D'UNE JEUNE FILLE PASSIONNÉE

A ALMAÏDE D'ETREMONT

Pourquoi, et par quel mystère, es-tu venue t'asseoir à mon côté?

Dis-moi pourquoi ta grâce antique et tes noirs repentirs *me troublent et me rappellent un orage lointain? Et pourquoi, seul, je t'aperçois dans le passé? Et pourquoi je souffre tant, lorsque, de tes yeux d'ombre à jamais enfoncés dans les miens, tu sembles me reprocher avec une amertume et un amour immenses, une faute que je ne connais point?*

I

Almaïde d'Etremont, accoudée au banc où elle est assise, ne peut dissiper sa tristesse qu'augmente la langueur de ce triste et ancien après-midi.

L'ombre au cadran d'ardoise qu'irise le soleil marque trois heures. Tout conspire à la mélancolie de cette âme qu'assombrit le regret d'un songe mal vécu. Ah ! Pourquoi le parfum du pompadoura écœure-t-il ainsi la jeune fille? Pourtant elle aimait son arome étrange aux jours qu'avec des amies d'enfance elle jouait aux grâces dans l'allée ténébreuse.

O Temps lointains ! Rien ne demeure plus des jours de grandes vacances qu'empourpraient les agonies solaires de l'Automne. O Almaïde d'Etremont ! Évoques-tu aujourd'hui, dans la morose

rêverie de cette méridienne, les feuillages qui, d'année en année, étendent une ombre plus solennelle sur le sable des récréations? Revois-tu la sentimentale que tu étais déjà quand, aux jours de distribution des prix, l'on te choisissait pour venir réciter, parmi le parfum pieux des fraîches guirlandes, l'élégie par toi composée? Songes-tu aux funérailles de tes parents? Ou te souviens-tu de cette compagne adolescente que conduisit au trépas une folie ardente et pure? Te remémores-tu que, pour cette Clara d'Ellébeuse, la cloche pleura dans l'air liquide et qu'une petite procession blanche, dont tu étais, se balança comme une armée de lys dans le cimetière en flammes? Depuis lors, que d'après-midi sont passés! Almaïde d'Etremont a vingt-cinq ans. Elle connaît la solitude et l'ombre que les morts étendent au gazon où ils furent. Les monotones jours s'enfuient sans que rien distraie cette orpheline demeurée seule, dans ce trop vaste domaine, en face d'un oncle âgé, infirme et taciturne. Aucun pèlerin ne s'est arrêté à la grille, un soir de mai, pour cueillir dans le parfum des lilas noirs cette colombe fiancée. C'est en vain qu'Almaïde, assise au-

près de l'étang, guette la carpe légendaire qui, des glauques profondeurs, doit rapporter l'anneau nuptial. Et rien ne répond à sa rêverie que la clameur des paons juchés dans le deuil des chênes. Et rien ne console sa méditation. Et rien ne se pose à sa bouche plus ardente qu'un fruit-de-la-passion que le vent altéré qui souffle aux lèvres de chair des marronniers d'Inde.

Ses yeux n'ont point de candeur, mais une chaude et hautaine mélancolie, une coulée de lumière noire au-dessus du nez mobile et mince. Et ses joues et son menton font un arc si parfait et si plein que tout baiser en voudrait rompre l'harmonie. D'un grand chapeau de paille orné de pavots des moissons, les cheveux coulent en *repentirs* obscurs sur la ronde lueur de l'épaule. Et tout le corps n'est qu'une grâce paresseuse qui fléchit sur ce banc d'où la main d'Almaïde, négligemment, laisse tomber une missive.

...C'est une lettre d'Éléonore de Percival, une amie de pension qu'elle a revue parfois, qui lui fait part de ses fiançailles et la convie à son mariage :

O Almaïde ! lui écrit-elle, je sentais que mon

cœur allait éclater... Je n'avais jamais trouvé le Printemps si beau que cette année... Peut-être que le Ciel, pour me donner ce pressentiment de ma joie, voulut parer davantage la Nature... Jamais la prairie n'a été si charmante et les seringats, lorsqu'ils frôlaient mes boucles, exhalaient un parfum qui me faisait défaillir. O Almaïde ! Je prie pour toi le Bon Dieu qu'il t'envoie une pareille ivresse. Si tu savais... L'autre soir, pendant que je me promenais au bras de mon fiancé, un rossignol s'est pris à chanter... Je succombais. Il me semblait que ma poitrine allait se briser et qu'une vie nouvelle se levait en moi... Lorsque je me suis retrouvée seule dans ma chambre, je me sentais si émue de reconnaissance envers le Ciel, et ma foi était si ardente, que je me comparais à ces lampes du sanctuaire qui ne savent que se consumer pour Dieu. J'ai compris à ce moment que, si René ne m'avait été envoyé par la Providence, j'aurais quitté le monde pour vivre dans la divine exaltation de Fiançailles Éternelles. O Almaïde ! Prie pour moi. Et qu'un pareil bonheur t'inonde !... Si j'avais été morte... Ah ! C'est toi qu'il eût dû choisir...

— Éléonore est bienheureuse, se dit Almaïde... Comme l'on est égoïste quand on ne souffre pas ! On étale sa joie aux yeux des abandonnés... Moi, je demeurerai seule. Je vieillirai dans l'attente. Chaque jour du calendrier sera pareil à l'autre...

Pauvre Almaïde ! Ses yeux sont gonflés de larmes, sa gorge est contractée. Elle étend le bras, cueille une rose et la baise avec tristesse, comme si elle la prenait à témoin de sa douleur.

Puis, se redressant :

— Allons, pense-t-elle, fuyons ces lieux désolés.

Elle sort du parc à l'heure du couchant, traverse le hameau où ne s'entendent que les rebondissements d'un marteau de forge.

C'est dans le plus secret recoin d'une « *Vallée heureuse* » que se dresse le château des d'Etremont. Dans ce pays, l'émeraude argentée des prairies, l'eau bleue du ciel et la verte clarté des pics enchâssent tour à tour la neige des troupeaux et des cascades, les fauves moissons de l'été et les hêtres rougissants du pompeux Automne.

Tantôt gravissant les premiers contreforts de la montagne printanière, Almaïde rêveuse cueille

à ses pieds la gentiane vernale ou le narcisse, tantôt errante par la plaine, elle entre dans les berceaux bleus de l'été, gagne quelque source et s'y plonge.

Ainsi ce soir, fuyant ses moroses pensées et l'août brûlant, elle atteint le bois des Aldudes. Elle en sait les discrets sentiers. C'est là qu'enfant elle s'asseyait et que sa mère, qui était d'Espagne et de la famille de Alcaraz, lui contait des légendes de Grenade, s'exaltant elle-même à se les rappeler.

Cette mère était morte quand Almaïde avait treize ans; et la jeune fille évoquait la chambre ardente où son père la reçut dans ses bras, lorsqu'elle revint en hâte du couvent, le lit funèbre où Guadalupe de Alcaraz reposait vêtue de blanc et parée comme une Vierge d'Alméria.

Et dès ce jour une fatalité avait pesé sur le domaine. M. d'Etremont mourait quelque temps après dans un asile d'aliénés où l'on avait dû l'interner, saisissant de la tutelle de sa fille un oncle infirme et taciturne qui trouva son avantage à gérer les biens de sa nièce et à l'éloigner le plus possible du monde.

...Almaïde s'enfonce de plus en plus dans le bois des Aldudes. Sa robe de gaze blanche ondule au zéphyr qui s'élève au coucher du soleil. Elle arrive auprès de l'eau, dépouille ses vêtements et, ravie, se plonge au creux le plus caché de la rivière. Elle voit, devant le tremblement de ses jambes charmantes, s'enfuir les reflets blancs des ablettes effarouchées. Elle frissonne à peu à peu entrer tout entière dans la fraîcheur verte et liquide où remue l'ombre des aulnes. Elle suffoque et ses épaules frémissent quand elle y est baignée tout à fait. Le silence règne sur l'eau.

Assise sur le gravier, elle éprouve une joie à se sentir loin du château qu'elle déteste, loin de ce parc dont chaque fleur lui paraît triste. Souvent elle vient ainsi, à la tombée du jour, étreindre sur sa gorge polie et ronde la douceur des eaux. Elle sait que nul ne passe en ces retraites. Et d'ailleurs, jamais d'extrêmes pudeurs ne l'effrayèrent. On la grondait, au couvent, de courir riante et peu vêtue au milieu du dortoir.

Mais, ce soir, comme elle se berce de ses rêveries, et s'amuse à voir sombrer, dans le courant, la lettre exaltée d'Éléonore, elle entend un bruit

à l'orée de la rivière. Elle regarde, enfouie dessous les feuilles...

C'est un pâtre d'une quinzaine d'années, le torse nu, sa petite culotte de toile bleue retroussée au-dessus des cuisses, qui enjambe le gué, poussant deux chèvres devant lui. Il disparaît sans apercevoir Almaïde, mais elle rougit de l'avoir vu.

Rentrée chez elle ce soir-là, elle se sent troublée par un peu de tristesse fiévreuse et se couche d'assez bonne heure après avoir salué son oncle qui, pour prendre ses repas, ne descend plus de sa chambre où il reste étendu tout le jour. Almaïde ne peut s'endormir. Ce bain était froid, pense-t-elle. Elle songe à l'eau que dore l'ombre, à la lettre d'Éléonore que le flot abaissait et soulevait en l'entraînant, aux vives ablettes, au petit berger qui passait l'eau... Il avait une figure amusante et des jambes aussi rousses que le maïs à sa récolte, et un petit torse bombé... Va-t-il souvent par là? Jamais encore Almaïde ne l'avait rencontré. Qu'il est donc mignon, cet enfant... Il sifflait bien et ses deux chèvres étaient noires.

II

Almaïde d'Etremont aime à assister, le dimanche après-midi, aux danses que les habitants du hameau forment autour de la vieille église. Bergères et bergers font, ce jour-là, un lent rondeau. Les jeunes filles portent le sanglant capulet d'Ossau, et les gorges bombent sous le châle où sont brodés l'épi de blé et les fleurs bleues et rouges des sommets. Elles vêtent la robe noire à bandes d'azur qui est relevée en arrière et imite les ailes bordées de ciel des papillons. Et, lentement, le rondeau tourne, si lentement, accompagné d'une psalmodie si lente, que tous semblent s'endormir de langueur à leur chant. Ces montagnards ont des physionomies aussi tranquilles que des choses. Leurs yeux seuls, pareils à des agates, indiquent une vie puissante et douce.

Tandis qu'Almaïde regarde évoluer la ronde et écoute ces chants si calmes, si désolés que rien ne peut dire combien calmes et désolés, elle reconnaît le petit pâtre qui, la veille, chassait devant lui, à travers l'eau dorée, les deux chèvres. Elle ne sait point qui il est, bien qu'elle connaisse depuis longtemps la plupart de ceux qui sont là... Cet enfant est charmant, se dit-elle. Et elle sourit de ce qu'il danse avec gravité, donnant les mains à deux belles filles dont les joues sont pareilles à des pommes de feu sous la rosée. Cela amuse beaucoup Almaïde de l'avoir vu, hier, les culottes troussées, presque aussi nu qu'un petit chien de berger qui vient de naître, et de le retrouver là, vêtu de la bure des pasteurs, accordant son pas et sa voix à la psalmodie plaintive.

— Qui es-tu, petit? D'où es-tu? De qui es-tu?

— Je suis Petit-Guilhem, de chez Arramoun, mademoiselle.

— Mais où étais-tu? Je ne t'ai jamais vu au village...

— Je suis revenu pour remplacer mon frère, qui est parti.

— Mais où étais-tu?

— Dans la vallée de Gavarnie, mademoiselle.

— Qu'est-ce que tu y faisais?

— Je tressais des cordes pour les sandales et j'apprenais le métier de guide avec mon oncle.

— Tu es bien jeune pour la montagne. Quel âge as-tu?

— Seize ans, mademoiselle.

La physionomie du petit garçon demeure calme. Il n'est point intimidé par ces demandes. Il a une jolie figure, lisse comme du lait caillé, des yeux pareils à des mûres, des dents aussi blanches que celles d'un levraut, des lèvres de chèvrefeuille rose.

Sa mère s'approche d'Almaïde :

— Vous parlez à mon garçon, mademoiselle?... Petit-Guilhem, enlève ton berret?... Vous ne le connaissiez pas?...

— Non... Laissez-le retourner à la danse. C'est un joli enfant.

— Joli, oui, mademoiselle. Mais pas toujours sage. Et puis il me fait rire de danser comme ça avec ces *chevrottes* qui sont plus grandes que lui. Quel toupet !

La ronde et la mélopée reprennent, se marient

avec une douceur angélique. Comme un encens, les voix montent vers la montagne empourprée. C'est l'heure où elle se dore comme un fruit ou comme une église, où la vineuse lueur du soleil rampe sur les rhododendrons et les raisins d'ours, où se dissipe en ombres confuses l'azur nocturne des sapins.

Almaïde d'Etremont regagne le château morose, en emportant au fond du cœur le regret de n'avoir point sa part aux joies de ces simples montagnards. Ah ! Que n'est-elle une bergère? Que n'habite-t-elle au pied du ravin où frémissent les hépatiques bleues, dans la chaumière de ces pâtres? Elle emplirait à la source verte la cruche qui, l'été, grésille. Elle cultiverait dans le jardin villageois les lys, les romarins et les ciboules. L'appel funèbre des paons ne l'éveillerait plus, mais le cri ensoleillé du coq. A la saison, elle irait dans la montagne, chaque jour, portant le repas de son jeune frère. Tous deux ils mordraient aux arbouses. Ils entendraient rire les fontaines. Ils baiseraient les lèvres des rhododendrons. Ils boiraient l'eau bénie des rocs. Ils guideraient, de leurs gaules vertes, la neige des agneaux vers les

pâturages fleuris. Ils écouteraient les cloches rauques du troupeau sonner dans l'élévation...

Au lieu de cela, il va falloir rentrer, comme de coutume, subir le monotone écœurement de cette vie sans espérance. Pauvre Almaïde ! Entre deux tristes serviteurs et ce parent exigeant et maniaque, elle est la prisonnière d'un domaine maudit. Comme sœur Anne au sommet de la tour, elle n'aperçoit que la poussière soulevée sur la route par les brebis résignées. Plus rien ! Pas même, tant elle est triste, l'envie de fixer sur le papier, comme jadis elle le faisait au couvent, les expressions de sa mélancolie.

Elle se prend à rêver dans sa chambre. Elle est assise et fait un bouquet avec des fleurs éparses sur elle. Le jour qui tombe éclaire sa joue gauche, le corps demeure dans l'ombre. Elle s'ennuie. Un vague énervement, elle ne sait quoi d'insatisfait, une oppression qu'elle voudrait chasser, une angoisse, pareille à celle qui la brise parfois au réveil, la torturent. Et rien que de sentir, un instant, la pression de son coude sur son genou l'émeut jusqu'à la faire se lever du fauteuil où elle est étendue. Elle fait le tour de sa chambre

sans quitter son chapeau des champs. La mousseline de sa robe qui bruit à peine lui donne de la langueur, le glissement du tissu léger sur sa chair ronde et chaude l'inquiète.

Qu'Almaïde d'Etremont est belle ainsi ! Ses yeux cernés d'ombre dans l'ombre, sa pâleur fondue au jour qui se meurt, sa démarche puissante et gracieuse qui la fait, à chaque pas, tourner sur elle-même, disent assez l'origine maternelle, le sang puisé au soleil de Grenades ardentes.

Elle pose son bouquet sur la commode bombée où luisent des appliques de cuivre et, détachant de la muraille une guitare, elle en tire quelques accords. Maintenant, assise et les jambes croisées, un poignet nerveusement tendu sous le col du bois sonore dont elle pince les cordes sourdes, Almaïde se met à chanter.

Par la fenêtre, son regard plonge dans la nuit bleue qui se lève et recouvre l'étang de splendeur. Les chauves-souris, amies des greniers vermoulus, tournoient, hésitent, crissent, cliquettent et glissent dans l'air liquide. Pareilles à de noires fumées, les branches touffues des chênes moutonnent dans l'azur nocturne qui, au-dessus de

l'allée ténébreuse, semble s'écouler comme un fleuve de nacre.

La guitare glisse aux pieds d'Almaïde. La tête en arrière, les bras pendants, les yeux perdus, les narines mobiles, elle frémit un instant. Car, vision rapide, elle croit voir, dans le clair de lune qui s'élève et tremble comme un ruisseau, s'arrêter un chevrier adolescent qui tend vers elle en riant les baies d'arbouse de son torse.

III

C'est la sixième noce à laquelle vient assister Almaïde depuis sa sortie du couvent. Elle s'éveille, dès l'aube, dans la chambre qu'on lui prépara au château des Percival, et songe tristement que ce n'est point encore elle qui, aujourd'hui, donnera son cœur et sa main au fiancé longtemps attendu.

...Cependant, il eût été juste que je me mariasse avant Éléonore. Elle a trois ans de moins que moi. Et pourtant je suis belle... Mais personne ne vient me demander, personne ne s'intéresse à moi, mon oncle ne veut voir personne. Je souffre. Pourquoi la robe qui est là et que je dois mettre n'est-elle pas celle de la mariée?... Cela me fait de la peine d'assister à ce mariage. Je n'aurai pas faim. Je ne danserai pas. Ça m'en-

nuie... Si j'avais rencontré son fiancé avant qu'elle le rencontrât, il m'aurait choisie aussi bien... Pourquoi pas? Les choses, dans le monde, se font au hasard, mais je n'ai pas de chance... Et puis on dit quelle est fort riche et que je suis peu fortunée... Et mon père est mort dans un asile d'aliénés... Pourtant je ne suis pas folle?... Quand on a un oncle comme le mien, cela vous empêche de vous marier... Quand on n'est pas assez riche, on ne se marie pas. On assiste au bonheur des autres. C'est bête. C'est agaçant et triste... Ils vont partir pour l'Espagne. Ma mère était d'Espagne, et c'est moi qui devrais partir pour l'Espagne, mariée. Ils vont s'arrêter à Fontarabie, m'a-t-elle dit. Je connais Fontarabie. Ils dormiront ensemble. J'ai envie de dormir avec quelqu'un. Ils entendront le bruit de la mer. Elle est bleue et luit dans le ciel. Ils feront tout ce qu'ils voudront. Ils iront se cacher dans quelque auberge où il y aura des muletiers. Les filles auront des fleurs de grenadier dans les cheveux. Il y aura des giroflées sur l'épaisse muraille du jardin. Éléonore gagnera la verte vallée. Ils se coucheront dans la mousse... Ce lit est ennuyeux. Il faut que je me lève.

Déjà une rumeur emplit le château. Que la journée est joyeuse ! Le ciel tout entier n'est qu'une fraîche pervenche. Et c'est dans sa corolle que la pelouse est enclose. O lumière plus claire que la pluie ! O frondaisons lointaines ! Pourquoi rendez-vous plus sombre encore que de coutume l'âme d'Almaïde d'Etremont?

Elle s'assied sur son lit avant que d'en descendre, et contemple avec un sentiment d'amer orgueil la rondeur parfaite de ses bras. La noire lumière de son regard les caresse. Elle en respire l'odeur un peu fauve, et soudain sa poitrine est gonflée de sanglots.

Qu'elle est donc belle, une fois habillée ! Dans son énorme robe rose couleur de figue ouverte, et bombée par la crinoline, elle a l'air d'une corolle renversée, d'une belladone de feu dressée sur ses étamines. Le dos brun jaillit du corsage, engaine comme d'un calice la base de cette folle fleur. Et l'on dirait, à chaque pas qu'Almaïde fait dans la chambre sur la pointe de ses bottines roses, qu'elle va bondir nue des pétales ardents.

Cependant la cloche nuptiale sanglote dans l'air angélique, et de lourds carrosses roulent dans

la cour. Ce sont les familles des environs qui arrivent. Voici les Limereuil. Voici les Demonville. Voici le vieux marquis d'Astin qui tremble et boite de sa jambe de bois, appuyé sur son ami d'Ellébeuse. On remarque toujours la beauté de ses cheveux blancs. Il a quitté par exception le fauteuil de cuir où il traduit l'*Énéide*, et où il se souvient de l'empire chinois qu'il visita. On dit que de tragiques aventures bouleversèrent sa vie et qu'au crépuscule de sa destinée il se prépare, comme Robinson au retour de son île, à aborder en paix la Contrée de Dieu, De la fenêtre où elle est, Almaïde le voit passer. Elle distingue son profil accusé et cette ride de douleur qui balafre la joue du vieillard. Deux claires adolescentes, au bas du perron, lui font gravement la révérence. Il les salue sans leur sourire.

Le galop de nombreux chevaux roule sur le gravier. Ce sont les jeunes paysans de la vallée qui viennent saluer l'épousée. Ils lui amènent une douce génisse couronnée de lierre. Et des villageoises en blanc soutiennent une cage d'osier, où s'effarouchent deux tourterelles. L'allée est jonchée de laurier, de buis et de glaives d'iris. Et la

cloche, à qui soudain répondent les deux colombes, roucoule toujours dans la matinée immatérielle. Et des voix d'adolescentes, plus légères que des églantines, s'effeuillent aux échos de la maison. Elles se sont éveillées de grand matin dans le dortoir que l'on a improvisé pour elles auprès de la chambre de la fiancée, rieuses et élevant leurs grêles bras nus vers leurs cheveux encore endormis.

Bientôt se forme le cortège. La mariée paraît et se balance. Elle est comme un lys que parent d'autres fleurs. Des lilas blancs mêlés à des corolles d'oranger couronnent ses bandeaux lisses et noirs d'où tombe un voile si léger qu'il s'azure comme l'aile d'un moustique. Elle tient les cils baissés, des cils qui battent comme des papillons noirs, posés à l'iris couleur de gentiane obscure. L'ovale du visage est allongé presque trop; et le nez si mince qu'il inquiète un peu, tant le souffle vital qui l'anime est léger, tant la courbe en est accentuée au-dessus des lèvres pincées et pâles. Comme d'un muguet le haut des épaules jaillit d'une collerette en dentelle. Et, hors de la large sous-manche enrubannée, la main, d'une petitesse

étrange, se pose un peu crispée sur le bras paternel.

Almaïde d'Etremont embrasse Éléonore, puis, après avoir répondu au salut de M. de Landelaye, le futur époux, elle prend le bras de M. de Soulère, qui la doit accompagner. Ce choix de cavalier ne lui plaît qu'à moitié. Il est veuf et jouit de la réputation de parler beaucoup de lui-même à propos de choses peu intéressantes... Il aurait mieux figuré dans les *Caractères* de La Bruyère, se dit Almaïde, qu'ici... Je le laisserai dire.

Tous s'en vont à pied vers l'église entre les haies rouges de ronces. La canicule pèse. Tout se tait. Seule, un instant, dans un fossé herbeux et humide, une grenouille coasse.

Sous la nef, la lumière s'épand en larges raies que les vitraux colorent, et la traîne de la mariée déployée sur la fraîcheur des dalles se revêt ainsi d'arc-en-ciel. La chapelle est semblable à un gâteau de miel en rumeur quand tournoie sur lui le peuple actif des abeilles. Un parfum de forêt, d'encens et d'angélique, charme ce saint asile. Le gémissement d'un petit harmonium se propage, s'élargit sous la voûte, émeut les âmes recueillies.

Almaïde d'Etremont, à genoux, la figure dans les mains, a l'air de prier : mais elle ne cherche d'abord dans cette attitude qu'un moyen de s'isoler, de laisser entrer dans son cœur un peu de cet apaisement qui naît du silence que l'on fait en soi. Elle est charmante ainsi : on dirait que, distendu par l'agenouillement, le corps va rompre son écorce et se détacher comme un fruit mûr, lourdement, des palmes de la chevelure.

Bientôt Almaïde relève la tête et voit, en transparence sur un vitrail, Jean-Baptiste enfant vêtu de peaux de bêtes et debout auprès d'un ruisseau. Elle songe alors à Petit-Guilhem qui est pâtre aussi, et qui franchit le gué des rivières :

...Qu'elle était donc bénie, cette époque où maîtres et valets ne faisaient qu'une famille... ! C'était l'âge d'or, pense-t-elle. Ruth glanait auprès de Booz qui l'épousait. Les pavots saignaient parmi l'ombre des gerbes. Une lourde liqueur gonflait les raisins violets de Chanaan... Les femmes accouchaient à l'ombre des dromadaires. Les jeunes chefs de la tribu priaient dans le désert.

...O mon Dieu ! se dit Almaïde d'Etremont...

mon Dieu, écoutez-moi, je *veux* aimer, je suis si triste... si malheureuse... Mon Dieu, j'ai le besoin d'aimer quelqu'un... Je crie vers Vous...

Mais rien ne répond à la jeune fille que le petit harmonium qui continue sa note grêle pareille à la voix du vent du soir sur les eaux.

Le cortège se reforme et l'église se vide. Et le parfum des verdures déjà flétries est plus fort au soleil de midi. On a dressé deux tables dans la grange dont les murs sont tapissés de feuilles. A l'une sont conviés les villageois du hameau. Le repas est commencé. Les bruits du jour au dehors se consument. La porte est close. On n'entend que le bruit léger des fourchettes sur les faïences. L'ombre arrose la paix des âmes. M. d'Astin se lève et dit :

— Il m'est doux, ma bien chère enfant, ma bonne Éléonore, de méditer sur votre bonheur alors que le soleil va bientôt se lever pour moi sur le continent des Ombres. Je suis comme le pèlerin qui a regagné le village natal, et qui ne demande plus qu'à reposer bientôt en paix sous le beau chêne qui ombrage la tombe de ses ancêtres. Je suis semblable à Ulysse qui, de retour

dans ses foyers, aime à se souvenir de la mer tempêtueuse et des combats. Je suis comme un orme bientôt centenaire dont la joie est d'abriter dans ses derniers feuillages le nid charmant de vos jeunesses et de vos grâces.

A l'issue de tant de diverses circonstances qui poussèrent mes pas aventureux des plages de l'Empire Chinois aux rives de la brumeuse Albion, je demeure les yeux fixés au Ciel, confiant dans l'étoile divine qui sut mener à leurs destinées les Mages Chaldéens aussi bien que le Navigateur de Gênes.

Tant d'orageux Étés ont marqué mon visage d'ineffaçables rides ! Tant de frimas ont laissé sur mon front un peu de la neige éternelle qui m'avertit que je dois bientôt atteindre les premiers sommets d'un autre Empire-Céleste !

Ma bien chère enfant, vous voici à jamais auprès du gentilhomme que vous avez choisi. Sa distinction vous rendra fière et sa bonté heureuse. Et Dieu vous bénira dans votre descendance.

Hélas ! ô mes amis, que n'ai-je fait comme vous? Le Créateur, sous les fruits d'or du Paradis terrestre, voulut à l'homme une compagne. Per-

mettez à un vieillard qui va descendre dans la tombe de regretter la solitude intérieure de sa vie.

Certes, il est beau de voyager ! Il est intéressant de revêtir la robe des principaux d'une cité Mongole, de pénétrer, déguisé en lama, dans un verger, quitte à revenir de cette expédition avec une jambe de bois ! Il est agréable d'étudier l'astronomie en compagnie des Pères Jésuites de Pékin, et d'assister chez un peuple délicat aux fêtes de la quatrième lune !

...Mais combien plus belle l'existence de celui qui aura vécu selon le Seigneur et qui mourra, pareil au laboureur du Fabuliste, les mains dans les mains de ses enfants.

Mes amis, laissez, avant que ma voix se taise, que je vous confie le talisman rapporté de mes pérégrinations. Peut-être vous préservera-t-il de quelques dangers : Ne vivez point trop dans le rêve. Il engendre la mélancolie. Je connus une jeune Tartare qui, semblable à la Belle-au-Bois-dormant, se laissa ravir par des songes, tellement qu'au bout de sept années de sommeil elle mourut de chagrin de s'être réveillée.

Vaquez aux soins du ménage. Élevez des oiseaux. Cultivez des plantes utiles. Visitez les pauvres de la contrée. Donnez aux fils et aux filles qui vous naîtront l'amour de la vérité et de la nature, car c'est dans l'œuvre du Créateur que résident nos joies et nos consolations.

Maintenant, ô mes enfants, je vous dis adieu. Ce n'est point sans émotion que je contemple, une dernière fois sans doute, les charmilles de ce parc sous lesquelles, il y a septante et cinq années, de chères Ombres se fiancèrent. Mais ce n'est pas non plus sans douceur qu'après des tribulations sans nombre j'aspire à l'éternel repos, trop heureux que le Tout-Puissant m'ait fait encore cette grâce de voir renaître en vous un passé chéri.

Son discours fini, M. d'Astin se rassied péniblement. Un respectueux silence, puis des applaudissements accueillent ces éloquentes paroles. A côté de l'orateur une forme noire frémit. C'est l'antique Mme d'Étanges, la grand'mère de la pauvre Clara d'Ellébeuse, qui sanglote dans ses mains veinées et noueuses. Et, tout à coup,

avec une attitude charmante et douloureuse, gardant toujours sur ses yeux l'une de ses mains, elle tend l'autre à son vieil ami d'Astin, qui en baise les doigts où semblent pleurer les bagues anciennes.

Et Almaïde d'Etremont, belle comme la nuit dans sa robe ardente, se dit en regardant le vieux gentilhomme qui lève son verre en tremblant:

— Qu'il est donc bien !... Je le préfère au marié...

Et, à la grande joie d'Almaïde, le repas fini, M. d'Astin s'approche d'elle :

— Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue, ma belle enfant... Je bouge si peu... Comment se porte votre oncle? Toujours maniaque? Enfin !... Ah ! votre chère mère, votre père, qu'ils étaient aimables ! Comment, jolie comme vous êtes, ne vous mariez-vous pas ? Ne rougissez point.. Ah ! Oui? je comprends... L'oncle?... Je m'en doutais...

Enfin — achève M. d'Astin en souriant — tout n'est pas éternel... Les grenades sont faites pour être cueillies. Et si votre Argus d'oncle garde

l'arbre par trop, on les lui volera, ma chérie... Et je regrette bien de n'être plus assez jeune... Voyons?... Vous vous ennuyez là-bas? Vous ne sortez jamais? Quand me venez-vous voir?... Mardi j'ai de nos amis, venez-vous?

Almaïde répond :

— Vous êtes bien bon, monsieur d'Astin... Je voudrais tant, mais ne le puis. Mon oncle, bien qu'il me voie peu, ne peut souffrir que je m'absente des Aldudes pour aller visiter du monde... Aujourd'hui, la permission est exceptionnelle... Merci, monsieur d'Astin, merci...

— Eh bien ! ma fille, reprend le gentilhomme joyeux à demi, à demi attristé, je vote à votre oncle le plus beau chêne de mes bois pour son cercueil !

Il dit cela debout, voûté sur sa canne, ricanant à la façon de M. de Voltaire. Mais une grande bonté glisse de ses yeux, bien qu'il semble s'amuser de l'intimidation qu'il cause à la jeune fille qui rougit. Il la considère avec le scepticisme indulgent d'un digne vieillard qui conserve le culte de la beauté, mais qui garde un sourire de crainte attendrie aux illusions des jeunes gens.

IV

Quelques jours après le mariage d'Éléonore, comme Almaïde d'Etremont se dirige vers la rivière qui arrose le bois des Aldudes, elle trouve non loin de la berge, dans un épais herbage, Petit-Guilhem qui joue de la flûte.

Elle s'arrête et lui sourit :

— Est-ce que c'est bien difficile de siffler comme cela?

Et elle prend le triangle de buis et, de sa lèvre ardente, en effleure le bord.

— Non, pas comme ça, mademoiselle. Il faut faire glisser la flûte de gauche à droite et puis de droite à gauche en soufflant *après* les douze trous.

La soirée frémit doucement au souvenir d'une ondée qui passe au soleil. D'épais nuages blancs

fuient sur le bleu limpide et net. L'eau verte, sur qui les larmes des aulnes bleus s'élargissent en cercles de lumière, se trouble un peu par endroits, là où des bulles montent pour se briser à l'air.

— Viens, rapprochons-nous de la rivière? lui dit-elle. Asseyons-nous là, veux-tu?

L'enfant se met aux pieds d'Almaïde et, rajustant son pipeau à ses lèvres, il gonfle ses joues au buis creux qui résonne.

— Quelle était la jolie chevrière avec laquelle tu dansais l'autre jour?... Celle qui avait les sabots vernis et les bas violets?

— C'est ma petite amie, mademoiselle.

— Comment, ta petite amie?

— Mon amoureuse, mademoiselle.

Almaïde rougit et lui demande :

— Elle s'appelle?

— Maïlys.

— Est-ce que vous êtes *promis?*

— Oh! promis... nous sommes trop jeunes...

Puis, malin :

— Nous nous amusons dans la montagne.

— A quoi vous amusez-vous?

— A l'amour, mademoiselle.

Almaïde rougit et se tait un instant, puis :

— Comment faites-vous à l'amour?

...Et, en demandant cela, son cœur bat, ses oreilles bourdonnent. Elle ne sait si elle regrette d'avoir parlé. Elle étend le bras et, à travers la mousseline de la manche, elle sent la joue brûlante du petit pâtre. Un long moment ils demeurent ainsi, muets, immobiles, étourdis par leur désir hésitant et par le violent parfum qui s'élève des menthes rouges.

...Ma foi, tant pis ! se dit-elle. C'est bon d'être comme ça...

Mais comme elle attire davantage à elle, insensiblement, presque sans le vouloir, la tête de l'adolescent, celui-ci se hisse un peu à la manière des chevreaux brouteurs de haies et cueille une bouche plus douce et tiède qu'un fruit dont la pulpe se fond.

Alors seulement la jeune fille se lève et, sans mot dire, s'en va.

Dès ce jour, ils se retrouvent et s'aiment. Les tièdes regains de la fin d'août abritent leurs caresses que nul ne soupçonne et que rien ne trouble. Ils s'enlacent, bercés par le rire des eaux courantes et par le bruit régulier que font en broutant les chèvres noueuses. Parfois ils recherchent les bruyères. Quelle joie, dans les bras l'un de l'autre, de s'enfouir parmi ces grappes de braises ! Quel anéantissement voluptueux ils goûtent lorsque, les fournaises de l'après-midi ayant fendu l'ocre des sentiers, les larmes espacées d'un orage viennent à crépiter soudain sur les feuillages ! Oh ! les lents retours à travers les vignes hautes, lorsque la grive pépieuse appelle en vain les raisins disparus; et les arrêts sous le figuier lorsque, succombant à tant d'ivresse dorée, Almaïde ne peut que battre des cils en gémissant...

Bientôt vient l'automne, et c'est dans la montagne qu'ils vont cacher leurs amours.

La passion d'Almaïde s'accroît à mesure qu'elle devient moins ignorante entre les bras du petit faune. Elle se donne sans réserve, sans crainte, sans regrets, sans remords. Elle trouve à la brûlure fraîchissante des baisers la saveur poivrée d'un fruit rouge qui se fondrait à tous ses membres. Elle emplit du souvenir de ses étreintes le parc si funèbre jadis. La clameur des paons n'attriste plus les ombrages, mais éclate au soleil, aveuglante et joyeuse. L'humeur inquiète de son oncle, aussi bien que les nouvelles reçues d'Éléonore, laissent Almaïde indifférente, presque narquoise. Et ce sont maintenant des heures d'envie et d'attente qu'indique sur le cadran solaire l'ombre aiguë des beaux soleils mûrs.

Tous deux gravissent les sentiers pierreux et gagnent les bergeries désertes. Les hêtres ne perdent pas encore leurs feuilles qui sont rouges comme des copeaux de cuivre recroquevillés par le feu. La mollesse de ce silence bleu, toujours nocturne, les sapins, caresse les battements de leurs cils et ils s'amusent du vol des perdrix

blanches qui éveille et fait trembler le vide.

Personne au village ne s'étonne de les voir s'en aller, presque chaque jour, ensemble. On sait qu'Almaïde a du goût pour ces promenades dont elle rapporte des rameaux fleuris. Et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle prenne un guide : il est dangereux d'errer seul dans la montagne.

O cascades que semble immobiliser votre chute rapide ! Cieux de pourpre dorée ! Oiseaux de proie qui plongez dans les gouffres où dort le bruit ! Cavernes creusées par le liquide saphir des eaux vierges : voyez passer deux aimables enfants !

Tantôt les sombres daphnés les invitent à s'étendre, tantôt une pelouse plus verte que la vallée où se mouraient d'amour les pâtres de Cervantès les accueille et les alanguit.

Almaïde d'Etremont a voulu revêtir, pour ces courses alpestres, le capulet et le châle ossalois. Elle-même a brodé les aconits, les pavots et les colchiques d'automne sur la soie sonore et luisante que bombe sa gorge. Et Petit-Guilhem ne l'aime que mieux ainsi, car elle ne lui paraît plus être la demoiselle des Aldudes, mais la sœur des

chevrières qu'il délaisse et qui, de l'éclatante blancheur des couchants, ramènent l'ombre harmonieuse des troupeaux.

Qu'il est bon que se dissipe enfin la tristesse d'Almaïde ! Oh ! l'écœurante vie que, jusqu'à présent, elle a traînée ! Elles s'enfuient maintenant, les nausées de l'existence ancienne, l'âcre et monotone douleur qui gonflait son âme de dégoût, l'iniquité de n'être aimée de personne, elle, dont le cœur débordait d'amertume et d'étouffante jalousie quand, sur les toits des métairies, les pigeons roucouleurs mêlaient leurs ailes.

La mort; elle eût préféré la mort à ce retour en arrière; la mort qu'elle avait souhaitée jadis lorsque, par la fenêtre ouverte sur la nuit, elle écoutait, de son lit, bruire et mourir le vent d'orage aux feuilles de l'épais figuier — et lorsqu'elle n'entrevoyait rien au delà de ce gémissement.

— M'aimes-tu? Dis que tu m'aimes, Petit-Guilhem? demande-t-elle.

Et les yeux de pie de l'adolescent brillent sur ceux de la jeune fille à laquelle il ne répond guère que par des caresses qu'elle compte. Puis il ferme les paupières sous le désir comme un

sylvain sous un vol d'abeilles, et s'enivre au parfum de cette fleur des bois.

— Où étais-tu, hier? Hier, je ne t'ai pas vu. Dis-moi où tu étais? Je veux savoir où tu étais.

— Hier, j'ai conduit des touristes au Cinq-Monts.

— Ce n'est pas vrai. Je parie que tu es allé trouver la petite chevrière... Tu étais avec Maïlys. Va-t'en. Je ne t'aime plus.

— Je n'étais pas avec elle. J'étais au Cinq-Monts.

— Tu mens. Embrasse-moi?

Et Almaïde laisse jouer sur elle cet écureuil des montagnes. Elle ne garde aucune réserve envers lui. Elle que l'on accusait, avec raison, au couvent, de trop montrer l'orgueil de sa race, elle livre aux baisers du petit pâtre l'ovale impassible et parfait de ses joues, qui fait songer au dédain tranquille, à la sensuelle gravité de quelque sombre Marie-Antoinette.

Combien peu elle regrette à présent de ne s'être point mariée ! Comment se fait-il qu'il y a quelques jours à peine elle rêvât d'une existence pareille à celle d'Éléonore de Landelaye? Qu'im-

porte, à cette heure, à Almaïde, que son amie ait gagné l'Espagne au bras d'un mari défait et pâle? Toutes les brûlantes contrées sont dans le cœur d'Almaïde, et tous leurs vins, et toutes leurs grenades, et toutes leurs amours, et toutes leurs chansons. Ah ! cent et mille fois elle préfère au plus parfait des gentilshommes ce chevreau noir de la vallée qui la caresse de sa bouche éclatante.

Ils s'aiment. La saison s'enfuit. Après le noir Été et la sanglante Automne vient l'Hiver. Et, venu l'hiver, c'est pour Almaïde une volupté que de se souvenir des bois bleus qui commencèrent d'abriter ses amours, des ruisseaux qu'eût chéris la colombe de La Fontaine, des libellules sur le glauque ruisseau des Aldudes, du ronflement des batteuses qu'accompagnaient le roucoulement des tourterelles et les silences des baisers. Elle évoque aussi les bergeries de septembre closes au feu blanc de midi, la pénétration des caresses, la cruche bombée et rouge où ils buvaient l'eau qui grésillait dans la terre poreuse.

V

Maintenant, c'est février et, ce jour-là, Petit-Guilhem doit conduire au col trois touristes qui sont arrivés à l'auberge, la veille.

Avant de les aller rejoindre, et bien qu'il soit de très grand matin, il s'est glissé dans le parc du château jusque sous les croisées d'Almaïde. Elle a entr'ouvert la fenêtre du sud. Et lui, s'aidant des branches du figuier, il est monté jusqu'à elle, est entré dans la chambre.

— Chut ! Fais bien doucement... Tu es gentil d'être venu. Je t'attendais depuis une heure. Tu as froid. Regarde... On est bien ici...

On entend coasser la girouette du colombier.

— ...Vous aurez du vent.

— Ils veulent partir quand même.

— Combien sont-ils?

— Trois.

— Quelle heure est-il? Trois heures?

— Trois heures et demie.

— Tu seras prudent. Il faut t'en aller... Écoute dans les lauriers ?... Il n'y aura pas d'avalanches?

— Non.

— Comme ça...

— Oui...

— Adieu...

Il est devant l'église. Quatre heures sonnent, d'un timbre rauque, doux et fêlé, qui tremblote et pleure. Les touristes arrivent.

Petit-Guilhem prend la tête. Il va d'un pas égal et lent, se servant peu, pour la montée, du bâton de montagne, mais laissant hésiter son pied une seconde sur le sentier rocailleux, pour s'assurer de l'équilibre des pierres.

On gravit les premières rampes, on passe à gué les torrents qui bondissent. Les mugissantes eaux brisent aux rochers leur fine écume, tournoient, reviennent sur elles-mêmes, coulent un instant

avec lenteur entre deux galets, puis sursautent et s'éparpillent en grésillant.

Petit-Guilhem annonce :

— Il y aura de la tempête au col.

Puis il reprend son air méditatif, sa rêverie que berce, de seconde en seconde, le choc régulier des piques sur le granit. Il songe à la jeune fille qu'il vient de quitter, et frissonne de conserver si longtemps dans son épaule creuse la caresse qu'y nicha tout à l'heure l'épaule douce et ronde d'Almaïde. Il se dit : ces messieurs qui sont avec moi n'ont certainement pas une amie aussi jolie... Et il évoque la bouche fine d'Almaïde, le nez mobile et mince, arqué, la langueur des yeux, l'élastique tiédeur de la gorge, la grâce mate des jambes sous la mousseline.

A l'horizon, le relief des montagnes s'accuse violemment tout à coup. Çà est là, perçant la brume, apparaissent, comme les veines du ciel, les arêtes d'azur sombre sillonnées de filets de neige. A mesure que l'on monte et que l'on change de position, il semble que les pics les uns devant les autres étagés se déplacent, que leurs crêtes se renouvellent.

On s'enfonce dans la nuit bleue des sapins. On entend toujours les bâtons obliques tâter le sol rocheux du côté où n'est pas le gouffre. Voici la première plaque neigeuse... Attention!

Petit-Guilhem va tracer le chemin. Il hésite, puis enfonce résolument ses pas dans la neige dont la surface arrive à ses genoux. Les trous ainsi formés, et où chacun des touristes pose à son tour les pieds, ont la lueur verdâtre d'une rivière profonde.

— Regardez là-bas?

— Oui. Il neige...

— Oui, et une tempête de vent... Gare! Couchons-nous... Ce grésil brûle la figure et les mains. On dirait des étincelles... Tiens!... une martre, là-bas... Voyez-donc cette martre?...

— Ne bougeons plus.

Ils demeurent immobiles, la face vers la terre, cramponnés à leurs bâtons, de peur d'être enlevés par la rafale.

On repart enfin. Ce n'est plus, jusqu'à la limite du ciel, qu'une seule et immense courbe jaune ou blanche sur laquelle rien n'existe, pas un mouvement, pas un bruit. Il semble qu'une mouche,

tant la solitude est mortelle, suffirait en volant à faire basculer l'horizon. On ne peut, à cause de la force de l'ouragan, atteindre le sommet du col. Il faut redescendre.

Les glissades commencent. Petit-Guilhem s'assied le premier sur la pente de neige et se laisse aller, modérant parfois de son bâton la vitesse vertigineuse. Chacun le suit en riant, les reins soulevés par des monceaux de neige en boule, éprouvant à cette sorte de vol presque horizontal cette sensation du dormeur qui rêve qu'il plane, étendu sur le dos.

Bientôt, l'on va quitter le névé et se retrouver en sûreté. Déjà, là-bas, voici des bergeries où l'on pourra déjeuner. Petit-Guilhem pense que l'on y serait bien avec Almaïde... Mais les montagnes sont trop *méchantes* à présent. A la belle saison, ils pourront venir là. Il étendra des fougères fraîches sur le sol... Ils amèneront les deux chèvres. Ils riront en essayant de traire le lait bleu dans son chapeau de joncs, comme l'année dernière... Elle était belle, dimanche, en revenant des vêpres... Elle est bonne... Toutes les petites filles du hameau lui offrent des perce-neige, de gros bou-

quets de perce-neige. Ça attriste Petit-Guilhem quelquefois, qu'elle semble l'oublier pour une touffe de fleurs. L'été, il lui apportera des chardons bleus...

— Dites donc?
— Quoi?
— Où est le guide?
— Mais il était là... Je ne le vois plus...

Le lendemain, après-midi, on retira d'une crevasse le cadavre de Petit-Guilhem. De sous le berret avait coulé un filet de sang dont sa poitrine était tachée comme celle d'un rouge-gorge.

VI

Lorsque le jardinier du château apprend à Almaïde la mort de Petit-Guilhem, elle ne marque aucune émotion, tant le choc intérieur est terrible. Elle dit :

— Ah ! Quel malheur...

et gagne, pour s'y asseoir, le banc qui est près du cadran solaire. Elle n'y voit plus bien. Le saule pleureur se met à tourner. Il lui semble qu'elle compte des chiffres, qu'elle a un vilain rêve dont elle se veut éveiller, mais il continue...

Almaïde se trouve mal. Elle ne sent point le coup de tête qu'elle donne au dossier du banc. Elle fléchit et ne se ranime qu'au bout d'un long quart d'heure.

Elle supporte tout avec courage : la visite aux affligés, la vue de Petit-Guilhem mort. La mère est assise impassible auprès de la couche où l'enfant repose, les narines pincées, blanc de cette blancheur bleue qu'a seule, aux déclins des jours d'hiver, la neige des sommets que n'atteint pas encore la marée de l'ombre.

Sur le seuil de la cuisine convertie en chambre mortuaire glousse une poule, craintive, la patte en l'air, vers ses poussins dispersés. La flamme du cierge tremble, rougeoie, file et fume au-dessus du crucifix et de l'assiette d'eau bénite où trempe un laurier noir. Au mur sont suspendus un bissac et une gourde. Le chat, devant l'âtre éteint, se peigne délicatement. Une vieille paysanne en capuchon noir prie, tousse et s'en va. De belles filles de la vallée ne s'agenouillent qu'un instant, effrayées par cette chose incompréhensible : l'immobilité de cet enfant dont la souplesse peut-être un jour les surprit.

Almaïde d'Etremont se prosterne. Elle se dit :

— Il avait ce berret marron et ce costume, les jours qu'il dansait avec les chevrières...

Elle essaie de prier, mais ne le peut. Sa pensée reprend :

...Avec les chevrières... qu'il dansait avec les chevrières... Il avait cette même boucle de cheveux, la fois où il m'a rencontrée... qu'une branche m'avait griffée au front. Les bêtes s'étaient échappées. Je crois que c'est la plus noire qui bêle... Il est temps de s'en aller d'ici. Oh ! que je souffre...

Elle se lève.

— Vous êtes bonne d'être venue, mademoiselle. Il vous aimait tant... Regardez : on a retrouvé son bâton... Il y avait du sang à la pique.

Almaïde demeure froide et demande :

— A quelle heure l'enterrement, demain?

— A neuf heures, mademoiselle.

— Vous ferez prendre au château ce dont vous aurez besoin.

Elle rentre, se couche sans avoir mangé et se plonge dans ses tristes rêveries. Elle se remémore cette idylle de cinq mois. Elle oublie, à chaque moment, tant ses souvenirs sont récents, la mort de Petit-Guilhem. Il lui arrive, à plusieurs reprises, de se dire :

...Après-demain, je le retrouverai au gué des saules; maintenant les charmilles sont desséchées; les feuilles ne nous cachent plus, il faudra faire attention...

Puis elle pense :

— N'y a-t-il rien qui m'empêche de l'aller retrouver?

Et, avant même qu'elle se soit formulé cette réponse que Petit-Guilhem est tombé dans un gouffre, et qu'il est maintenant semblable à la neige morte et bleue, une autre objection surgit qu'elle est sur le point d'écarter... Mais comment n'avoir pas songé à ça depuis deux mois?

...Et tout à coup un flot de sang brûle sa face, elle étouffe un cri de honte...

Elle n'assiste point, le lendemain, à l'enterrement du petit pâtre et, durant les jours qui suivent, demeure immobilisée par sa consternation Enceinte ! Elle est enceinte...

Que faire? Pauvre Almaïde ! Comme un fruit sa beauté va mûrir, fruit de passion où seraient encloses toutes les promesses des beaux jours. Malgré le deuil et l'angoisse, une puissante vie puisée à ce sol va pousser au cœur d'Almaïde sa sève ardente.

Des jours se passent. Elle se reprend. Ce n'est point que la mortelle inquiétude la déserte, mais la farouche énergie qui couve en elle s'accroît à mesure que l'instinct de la mère se définit. Elle est trop femme pour ne pas s'arc-bouter à la défense, et la première défense est le soin qu'elle

prend de cacher son état. Elle l'accepte au fond d'elle-même avec une sorte de résignation aigre, sombre et passionnée. Mais cette pécheresse violente s'attache à son fruit aussi bien qu'une fleur. Et jamais à cette nature saine et belle ne viendrait l'idée que, par les montagnes, on peut trouver de mauvaises fées, qui, aux flancs des ravins stériles, cueillent des lys noirs dont le parfum tue les enfants qui vont naître.

VII

Deux mois se passent de la sorte, et un nouveau deuil advient qui n'affecte guère Almaïde : la mort de son oncle frappé d'une congestion et trouvé, un matin, inanimé dans son lit.

Comme en rêve, troublée par ses terribles soucis, Almaïde assiste à ces obsèques sans prendre garde aux importuns dont la curiosité vient supputer la ruine prochaine du château des Aldudes. Seule au monde, que doit-elle faire?...

Éléonore de Landelaye s'approche d'elle après la cérémonie :

— Chère Almaïde, lui dit-elle, que tu es à plaindre ! Ne crois point que nous ne pensions à toi souvent... Tu es sympathique à René; il a songé à toi... Je sais combien causer de ces choses, en une telle circonstance, est délicat... Mais l'oc-

casion est peut-être unique et pourrait ne plus se présenter... Dans le monde, te voilà seule, sans un bras auquel t'appuyer...

Almaïde commence à deviner ce que lui va conseiller son amie. Il lui semble que dans sa poitrine se caille un flot de sang qui l'étouffe. Mais, plutôt qu'un regret, c'est une sourde irritation qu'elle ressent.

— Non... laisse-moi... laisse-moi, dit-elle.

— Non, ma chère Almaïde, reprend Éléonore, je ne me tairai pas. C'est ton chagrin, sans doute, qui te fait me parler ainsi. Mais écoute...

— Non ! Tais-toi !

— Si; écoute-moi; je le veux... C'est René qui m'a dit d'insister... Tu connais M. de Soulère... Il t'accompagnait à mon mariage... M. de Soulère est libre... Il est riche... Il t'aime.

Almaïde ne répond à son amie que par un douloureux éclat de rire. En quelques secondes, comme dit-on celui qui se noie, elle revoit de nombreuses images. Elle évoque l'homme ennuyeux qu'on lui propose, un geste de lui, une inflexion qui l'agacèrent le jour des noces d'Éléonore. Ah ! cet homme, sans presque le connaître,

elle le hait... Elle le hait de toutes ses forces, d'une haine irraisonnée et charmante de jeune fille... Puis, tout à coup, dans ses yeux dilatés par le délire, la montagne se reflète en même temps que le battement de ses artères emplit ses oreilles d'une rumeur de cascade... Puis elle croit voir, cabré comme un maigre chevreau, Petit-Guilhem au bord d'un précipice. Il va glisser sur l'herbe qui est blanche... Il tombe. Il est tombé. Il est mort. Il est dans son lit, avec un berret marron sur les yeux. Oh ! Que ses baisers étaient chauds !

Elle s'écrie :

— Non... Je t'en supplie... Va-t'en... Je t'en supplie... Va-t'en... Laisse-moi tranquille.

M. d'Astin s'approche d'elles :

— Ma chère Éléonore... Voulez-vous nous laisser seuls un instant?...

...Mon enfant, dit-il à Almaïde, que vous souffrez, n'est-ce pas?

— Oh ! Oh ! oui, je souffre...

— Mon enfant, il vous faut un grand repos... Je vous en prie, confiez-vous à moi? Vous habiterez quelque temps mon château. Nous serons

seuls et rien ne vous y troublera... Je ne sais pourquoi, ma chérie, il me semble que c'est la volonté de vos chers parents qui parle en moi. Voulez-vous, dites, voulez-vous venir?

— Oui, répond-elle doucement.

— Eh bien, il faut que vous quittiez ces lieux dès ce soir. J'enverrai ici mon intendant pour qu'il veille à ce que rien ne soit distrait. Reposez-vous un moment dans votre chambre. Nous partirons dans deux heures. Mon carrosse est là. Nous enverrons prendre, ces jours-ci, ce dont vous n'avez pas besoin immédiatement.

Almaïde d'Etremont est installée chez M. d'Astin. Tant d'événements abolissent parfois en elle la précision de la pensée jusqu'à lui faire, à de certains moments, oublier son état. Il lui arrive — chose singulière ! — de pouvoir, grâce à ces absences, goûter parfois le charme du printemps qui commence à parer le vieux domaine.

Il y a en elle comme un frémissement de source dans les herbes. Elle se dit alors : Calme-toi ; il n'y a rien qui t'inquiète.

Mais elle sort bientôt de ce rêve, et la réalité la perce alors comme une lame dont elle croit sentir la froide pénétration là, se dit-elle, où doit être la pointe du cœur. Le parfum des lilas lui fait mal jusqu'à lui donner la nausée. Toute odeur s'exagère en elle.

M. d'Astin la laisse seule autant qu'elle le désire. Elle se promène par les pelouses, caressant

avec une infinie tendresse le crâne bas du vieux chien qui la suit. Elle lui parle : Oh ! que tu es bon, toi... Si tu savais...

Et elle sent sa douleur croître comme une ronce, seconde par seconde.

Cet état de la jeune fille n'est pas sans inquiéter M. d'Astin qui connaît, hélas ! l'atavisme paternel de la jeune fille, et qui sait dans quel mysticisme sombrèrent plusieurs de Alcaraz.

Il s'essaie parfois à distraire Almaïde. Il lui fait visiter cette antique demeure encombrée comme un roman d'aventures. Le parfum d'un autre monde y règne. En considérant les objets rapportés de la Chine, on songe à Sindbad-le-Marin. Dans le salon, il y a une chaise à porteurs dans laquelle est assise une grande poupée du Céleste-Empire qui, de sa main passée à la portière, laisse pendre un hibiscus rouge. En s'approchant, on admire la robe d'azur de ce mannequin charmant dont la tête, appuyée en arrière, offre, comme une rose éternelle, le sourire un peu dédaigneux de la bouche.

Çà et là sont des meubles rares, des chaises incrustées de nacre ou des fauteuils drapés de

robes si légères que l'on distingue à travers elles les pivoines couleur de chair qui s'épanouissent aux dossiers. Les pieds de l'un de ces fauteuils reposent en des babouches si petites, si jolies que l'on songe à Cendrillon. Et, sur les murs, on voit de gaies peintures, polies comme des porcelaines, où des princesses Mongoles achètent des fleurs, ou les marchandent avec de petits gestes réservés.

Un soir qu'Almaïde est plus sombre que de coutume, et que M. d'Astin s'aperçoit qu'il ne peut plus lutter contre cette énigmatique tristesse, qu'il ne peut attribuer à la mort d'un oncle égoïste et morose, il lui demande :

— Ma chérie, vous paraissez avoir un gros chagrin?...

Elle demeure silencieuse dans l'ombre de la lampe.

Il s'assied auprès d'elle et lui prend les mains :

— Dites, qu'avez-vous?

La voix du gentilhomme est si douce et bonne qu'elle fait frissonner la jeune fille comme sous un souffle d'amour. Longuement, comme qui va sangloter, elle aspire l'air d'un soupir entrecoupé.

Ses yeux se remplissent de larmes, ses narines frémissent.

Enfin elle tombe à genoux sur le tapis et, pleurante, appuyant sa joue humide et brûlante aux vieilles mains ridées qu'elle retient entre ses doigts crispés, elle fait sa confession.

VIII

Au lendemain matin de cette terrible soirée, M. d'Astin mande Almaïde dans sa chambre.

— Mon enfant, lui dit-il, asseyez-vous en face de moi... J'ai songé à vous toute la nuit. J'ai besoin de vous entretenir.

Il dit cela doucement, gravement, étendu sur un fauteuil, le pied sur un tabouret, enveloppé d'une robe de femme chinoise qu'il se plaît à souvent revêtir dans sa chambre. Il appuie, à plat, ses bras sur les bras du fauteuil, chaque main s'incurvant à l'un des pommeaux de chêne. Le corps est un peu voûté en avant. Les cheveux blancs, rejetés en arrière, ondulent. Les yeux de claire pervenche fixent le plancher où tremble la lueur du feu. Une bonté éclaire le visage douloureux.

M. d'Astin reprend :

— ...J'ai songé à vous toute la nuit...

Et il se tait de nouveau, hésitant.

Au dehors souffle une rafale de Mai. Une tendre lueur verdâtre filtre par les petits carreaux. Une cafetière ronronne devant la braise. Almaïde, craintive, essaie de poser ses regards aux objets qui ornent cette chambre où elle n'était jamais entrée. A droite, il y a une carte marine roussie comme un vieux coquillage. On lit au-dessous : *Océan Indien*. Et çà et là, contre les murs ou sur des étagères, on voit des armes, des bouts de câbles, des oiseaux et des papillons naturalisés, des œufs d'autruche. Au fond, il y a deux grands tableaux.

L'un représente une jeune femme brune qui a l'air malade et langoureux. Elle a un regard triste et long. D'une main elle soutient un châle, de l'autre elle joue avec un colibri. Et, à ses pieds, accroupie, une petite esclave noire range dans une corbeille des corolles jaunes qui ressemblent à des fruits et des fruits roses pareils à des corolles.

L'autre tableau représente une Chinoise élé-

gante et d'un grand charme. Les cheveux dressés sur le front conique supportent obliquement des épingles et des fleurs. Les yeux, d'une petitesse extrême, sourient de côté, sensuels. On dirait que les narines sont deux pétales d'œillet. La bouche, petite et ronde comme une cerise, indique l'obstination à demeurer fermée, peut-être la volonté de ne s'ouvrir qu'au baiser, délicatement, comme une bonbonnière de corail — au-dessus de l'ivoire ovale et charnu du menton. Elle est habillée d'une robe verte de même nuance que le vêtement de M. d'Astin, et une ceinture lilas nouée par derrière ressort des deux côtés en larges ailes de papillon.

— ...Toute la nuit, et une partie de la matinée, — reprend M. d'Astin, — j'ai songé à vous, mon enfant. Écoutez-moi.

J'ai connu bien des douleurs... L'âge m'a donné l'expérience. Tout homme qui a beaucoup souffert et vécu n'ose plus condamner, peut-être parce que lui-même aura bientôt besoin de la miséricorde de Dieu...

Ma chérie, vous avez aimé parce que vous aviez besoin d'aimer. Votre sentiment ne fut point vil.

Vous avez aimé d'un amour naturel, et non point de cet amour qui s'achète ou se vend aujourd'hui par un mariage intéressé, et qui fait, hélas ! que la plus divine des aspirations se fabrique à volonté dans le cœur d'une jeune fille. Cette pierre philosophale, cette transsubstantiation que recherchèrent des alchimistes, on l'a trouvée, ô mon enfant ! La plupart des pères, des mères, cèdent leur fille au roi Midas. Pensez-vous que Dieu voie sans irritation cette simonie des âmes? Non... la femme est née pour l'homme et l'homme pour elle. Toutes les créatures, toutes les choses veulent se donner d'elles-mêmes les unes aux autres. Considérez la vallée au printemps. Le perdreau blanc y cherche sa compagne, la fleur de l'hépatique s'incline vers la fleur de l'hépatique, l'ajonc n'a cette odeur suave que parce que ses pistils vont être alors fécondés.

...Mon enfant, je connais le supplice des cœurs solitaires, la soif d'aimer, la douleur qui gonfle de sanglots les âmes délaissées... Ma chérie, ne suffoquez pas ainsi, calmez-vous. Êtes-vous mon amie? Je suis le vôtre et ne sais que m'attendrir sur votre cas. Votre action n'est point criminelle.

Mais malheur à une société qui condamne le plus souvent une jeune fille sans fortune ou sans relations à la plus horrible des solitudes ! Ce n'est point vous qui êtes coupable, Almaïde, mais ce monde égoïste et repu de tous les vices qui refuse à une pauvre enfant ce qu'elle accorde aux animaux, ce qu'elle favorise aux oiseaux dans leurs cages. De l'hypocrisie naît tout le mal. Il faudrait que toute vierge, dont le cœur se consume isolé, ait le droit de choisir celui à qui elle veut se donner; et que ce droit fût absolu; et qu'il existât en dehors des conventions, des contrats et des parents. Il serait bon que celle qu'une injuste destinée astreint au célibat ait le droit de le rompre, et de rompre avec tous ceux qui la blâmeraient de cette action, échappant ainsi à leur hypocrite mépris; et qu'elle pût leur dire, le jour qu'elle se sentirait devenir mère : Je m'en vais où bon me semble, puisque vous me refusez une place au chenil.

La voix de M. d'Astin tremble et s'élève. Ainsi au temps de sa jeunesse, devait-il donner à sa parole ce ton d'autorité que savent avoir

tous ceux qui commandent à la douleur et aux dangers.

— Ne soyez pas si émue, ma chère enfant, reprend-il. Donnez-moi la main, et ayez confiance.

Et, se retournant vers le portrait de la créole qui décore le fond de la chambre, il l'indique d'un mouvement de tête à Almaïde :

— C'était l'amie d'un ami. Elle est morte victime de la honte que suscitèrent en elle ces hypocrites préjugés. Elle avala du laudanum, et son trépas tragique bouleversa à jamais les idées de celui qui l'aimait. Elle se nommait Laura Lopez.

Puis, désignant le portrait de la Chinoise :

— Elle se nommait Li-Tsée. C'était la fille d'un mandarin. Il s'opposait à son mariage. Elle se donna à moi. Je ne demandais qu'à continuer de l'aimer et qu'à chérir l'enfant qu'elle me promettait. Mais son père surprit nos relations et, trouvant qu'elle s'était déshonorée à fréquenter un chrétien, il la fit dévorer par des truies. Et je perdis ainsi la plus aimable des maîtresses et la fleur de tout un Printemps.

M. d'Astin se recueille, le front dans une main.

On entend le bruit du feu et celui du vent dans le parc, ce même vent peut-être qui soufflait jadis sur le jardin de la Chine où, dans un massif épais, le jeune marquis sentait fléchir sous lui Li-Tsée, plus souple et douce qu'un rameau fleuri de cognassier.

Almaïde est aux genoux du vieillard qui pose sa main sur elle en signe de bénédiction, et dit :

— Ne vous troublez point. Je suis ému en songeant que ma pauvre Li-Tsée n'eut jamais le bonheur que vous allez avoir : celui d'être mère. Votre enfant, vous en serez fière, puisque Dieu vous l'envoie. Si je vis encore quelques mois, il me fera me souvenir de celui dont on me priva... Oui, Dieu nous l'envoie. Nous l'accueillerons. La position que je lui laisserai, je n'ai pas d'héritiers naturels, sera belle. Et votre richesse vous évitera bien des ennuis. Mon amie, vous éleverez cet enfant non point en secret, ni en désavouant son origine, ce qui serait facile. Mais vous le produirez aux yeux de ce monde qu'il faut apprendre à mépriser en déclarant hautement : Voici le fils ou la fille de Mlle Almaïde d'Etremont et d'un petit pâtre de la vallée.

Almaïde, toujours agenouillée, la main dans la main du gentilhomme, sent une immense tendresse l'envahir. Elle relève enfin la tête et, cambrée, les cheveux épars, fixe de ses yeux ardents où brûlent des larmes ceux du vieillard plus bleus et purs qu'un azur d'avril. Elle entoure de ses beaux bras le cou de M. d'Astin et murmure :

— Mon ami, que vous êtes bon...

IX

L'Été couronné d'origan et de brunelles bleues vint et passa.

Et, la fin de Septembre arrivée, le parc du château d'Astin s'emplit de cette aurore du crépuscule qui rend pareille à quelque verger mûr la fin du jour. Tout s'empourpre, tout se dore. Les ramées obscures et cramoisies, pas encore dégarnies de leurs feuilles, s'épandent avec lourdeur au-dessus des gazons. Aucun vent ne souffle aux eaux rouillées des bassins. Et, dans les buées lilas de l'allée, un marbre nu, quelque Diane courante, semble tresser, plus haut que son front, une invisible guirlande.

Étendu sur sa chaise longue, au bas du perron, ayant jeté par jeu sa canne à son épagneul qui la

lui rapporte, M. le marquis d'Astin voit du fond de l'allée s'avancer vers lui Almaïde.

Elle s'assied auprès de lui, tenant son enfant qui pose aux fruits blancs et gonflés qu'elle lui tend ses lèvres d'anémone humide.

M. d'Astin les contemple longtemps, puis :

— Ce soir, qu'il fait beau, mon amie ! Cette mort de l'après-midi est douce et recueillie. Puisse mon existence se terminer ainsi, et puissent les nuages du Trépas ne voiler un instant mes yeux que pour me découvrir ensuite le limpide azur des Contrées divines... Ne vous attristez pas, mon enfant, de ces paroles. Vous me donnez encore de la joie... Mais je ne voudrais pas recommencer la vie.

...Voici le dernier Automne, sans doute, où je me souvienne de moi. Je m'éteindrai, un soir, comme ce soleil qui dore les bois poétiques de ces coteaux. Sur leurs bruyères, adolescent, je rencontrai l'amour de bergères comme vous trouvâtes celui d'un pâtre. Il n'y a de différence qu'aux yeux du monde entre votre jeunesse et la mienne passée. Toutes choses sont égales. Ces coteaux bondissent comme l'Océan, et ils gardent

aux creux de leurs vallons, comme la mer au fond de ses vagues, les reliques de bien des tempêtes...

Voyez là-bas, près de ce blanc clocher, reposent en paix Clara d'Ellébeuse, qui vous fut amie, et Laura Lopez, dont je vous parlai au lendemain de votre aveu. Toutes deux moururent d'amour, bien que l'égoïsme des hommes prétende que l'on n'en meure point.

L'une était chasteté, l'autre était passion, ce qui est souvent la même chose. L'une succomba, je ne sais plus à quelle pure folie, et l'autre à l'effroi de s'être donnée. En un mot, elles semblent avoir trépassé au même mal, victimes de l'orgueil héréditaire.

Quant à vous, mon enfant, ce fut d'être privée d'assez bonne heure d'éducation qui vous sauva. Toutes choses sont égales, vous ai-je dit — et toutes les créatures. Quelle différence établir entre nos chaperons rouges des montagnes, qui ne peuvent davantage résister à l'amour que les noisetiers à la poussée de la sève, et M[lle] Almaïde d'Etremont? Je suis revenu de bien des hypocrisies dont l'homme le plus droit se débarrasse difficilement. Je puis d'autant plus émettre ces

opinions que mon âge me les permet et que, depuis de longues années, j'ai su ne point profaner la beauté, et que je vis dans cet état de pureté qui seul rend la vieillesse digne en la rapprochant de l'adolescence. Mais, enfant, — souriez : Je sais que si, jeune homme, j'eusse vécu auprès de vous, pâtre ou marquis, et que s'il m'eût été impossible de vous épouser, j'aurais essayé de vous prendre. Et que, si j'y fusse parvenu, je me serais tenu pour un misérable si l'idée d'un mépris quelconque pour vous avait traversé mon esprit.

Je sais également que tout triste cœur de jeune fille voué à la solitude, meurtri constamment par la vision de la joie de ses amies, gonflé par besoin de donner son amour, de se dévouer et de se sacrifier, doit succomber à la moindre caresse qui lui affirme qu'il est capable de donner du bonheur. Et quelle est la femme heureuse qui, ayant mordu au fruit d'un riche verger, oserait blâmer Almaïde qui, au fond des ravins, cueillit une pauvre arbouse?

M. d'Astin se tait. Il prend dans sa main la main libre d'Almaïde qui, rêveuse, penche tou-

jours vers son enfant sa gorge de pervenche pâle d'où coule la blanche rosée de vie :

— Je sens que vous parlez selon Dieu. Mais qui donc parle encore comme vous?

Elle relève la tête, attendant la réponse qui ne vient pas.

M. le marquis d'Astin s'est endormi dans la Paix éternelle.

POMME D'ANIS

Venez sous la tonnelle assombrie de lilas
afin que je suspende, ainsi qu'une médaille,
à votre cou pareil à la rousseur du blé
et au lisse raisin qui dort sur la muraille,
avec un fil de Vierge une rose-bengale...

... Venez, ma bien-aimée, venez, ô ma cigale,
car l'eau bleue dormira dans les reines des prés...

I

Elle se nomme Laure d'Anis, mais, par amusement, à cause de grains de rousseur qui sablent ses joues d'églantine, on l'appelle Pomme d'Anis.

Elle est ravissante, mais infirme et frêle.

Ce matin-là, du bout d'une canne qui aide à sa marche difficile, Pomme d'Anis fait pleuvoir les lilas. Des gouttes, et des fleurs d'un azur gris comme ses yeux, tombent sur la cendre de soie de sa chevelure envolée du chapeau. Elle tousse parce qu'elle vient de *respirer* un moucheron. Puis, comme elle éprouve un chatouillement léger aux ailes roses de son nez, mobiles comme celles d'un papillon, elle les frotte d'une manière

exagérée, en riant, avec la paume de la main. Ce qui fait que sa mère observe :

— Tu vas l'arracher de ta figure, il est pourtant bien joli, ton nez. ..

A quoi Pomme d'Anis répond :

— Qu'est-ce que cela me fait qu'il soit bien joli, puisque je ne le vois que dans ma glace... Et puis...

— Et puis?

— Quand on a cette canne... même en ébène...

Mme d'Anis rougit, embrasse longtemps sa fille contre elle.

— ...Maman?

— Quoi donc, ma fille?

— Je ne devrais jamais vous dire des choses comme celle-là.

Pomme d'Anis a dix-sept printemps et demi, s'il y a des moitiés de printemps. Elle naquit le jour que son père mourut d'un accident de chasse. Il l'eût bien aimée parce qu'il était d'une nature joyeuse et robuste, et parce que la vigueur

s'attendrit et cède au charme de la fragilité. Pomme d'Anis fut semblable à la tige de ces muguets-de-Salomon, si frêle qu'elle ploie, mais qui, pour croître avec langueur, s'abrite à l'ombre des chênes.

Pomme d'Anis boite, mais ce lui est presque une grâce. A la voir venir du fond de l'allée, en ce moment où les oiseaux boivent les eaux rieuses de mai, où l'herbe des pelouses égrène des colliers de perles d'arc-en-ciel, on dirait d'une liane en marche à peine balancée par la brise. Elle courbe une branche au-dessus de son front. Son teint d'abricot rose, dans l'ombre du vaste chapeau, salue la lumière. Son bras dressé découvre l'absence de la gorge, fait ressortir la fine élégance des jambes hautes et minces. Rien de difforme n'explique la démarche, hélas ! hésitante. On croirait que, fatiguée d'être gracieuse, la grâce elle-même succombe. Elle considère longuement un iris dont la clarté l'éblouit, et s'aperçoit qu'en son milieu la queue de la fleur est bossue...

Se dirigeant alors vers la fontaine, elle voit,

parmi les rocailles, se balancer et boire, et puis marcher avec rapidité, une bergeronnette.

Et Pomme d'Anis se demande :

Est-ce que la bergeronnette est infirme? Je pense que non. Quand une bergeronnette est infirme, peut-elle être aimée d'amour par un bergeronnet?... Alors, elle se souvient d'un petit ortolan qu'elle avait recueilli jadis. Il traînait un brin de bruyère qui était lié à ses pattes. C'était un appeau échappé. Elle l'avait délivré de ce supplice et rendu à la liberté. Comme cela, il n'avait plus été infirme... Son infirmité, c'était ce brin de bruyère. Ah ! Si l'on avait pu lui enlever, à elle, son infirmité, comme un brin de bruyère... On disait bien qu'à Lourdes il y a des miracles... Elle était allée à Lourdes toute petite. Elle n'avait jamais souffert comme pour se dévêtir avant d'être plongée dans la piscine. Elle avait prié, elle avait suivi bien sagement la procession. Elle était dans une petite voiture. Elle n'avait pu aller à pied parce que la hanche lui faisait mal. L'azur vide chantait. Les cantiques, elle pensait les voir se dérouler

comme des banderoles bleues, monter comme des flammes vers la pâleur des clochers. Il y avait, derrière elle, une plus infirme qu'elle, une paralytique, lui avait-on dit, qui cachait son vieux visage dans ses mains ridées par une espèce de terre. Pomme d'Anis tremblait... Lorsque l'on avait donné la bénédiction — c'est alors, c'est alors, lui avait-on dit, qu'il faut prier avec le plus de ferveur — lorsque, devant le rouge aveuglement de l'ostensoir, elle avait baissé ses cheveux de tendresse sous le courroux de Dieu... Oh !... alors, elle avait ressenti un grand froid... Et elle avait pleuré pendant que sa maman lui soutenait la tête. Cependant, elle n'avait pas été guérie. Elle se rappelait le triste retour... Mais elle n'en voulait pas à Dieu... Au contraire... Elle portait une médaille où était gravé : *Prie. Crois. Espère.*

Pomme d'Anis continue sa promenade, cueille des violettes, dessine des choses sur le sable, s'étonne de ce que le rouge-gorge ait les yeux si grands, ils ressemblent à ceux de l'écureuil,

regarde l'air, croit y apercevoir des mouches, compare le bleu des pervenches à la couleur du lait dans une bouteille, siffle Vendredi, le chien, qui ne l'entend point — d'abord parce qu'il est sourd, pense-t-elle — ensuite parce que j'ai la bouche trop petite.

Bientôt elle rejoint sa mère qui la recaresse parce qu'elle est une enfant très caressée. Mais Pomme d'Anis, loin d'être gâtée par ces choyeries, demeure une pomme délicieuse...

Son seul faible est la toilette, encore que chez elle ce ne soit point de la coquetterie, mais de la délicatesse, comme qui dirait le soin qu'un oiseau des torrents prend de lui. Sa mère, sa grand'maman d'Anis, son oncle Tom des Arbailles, sa tante Virginia des Arbailles, tous, c'est à qui lui donnera la plus jolie pierre, l'éventail le plus léger. Elle s'arrête dans ce cadre éclatant et diapré, coiffée par le matin d'or dont la brume semble fumer autour d'elle. Appuyée sur sa canne, dont la poignée représente une tête de sarcelle dont les yeux sont d'émeraude, Pomme d'Anis, le menton dressé, contemple, de ce regard un peu hautain que lui valent sa race et son in-

firmité, les landes, la plaine incurvée, les futaies nouvelles qu'empourprent les chuchotements des sèves impatientes. Tout danse dans la lumière qui semble pousser un cri. Et Pomme d'Anis, baissant le front, reprend sa marche un peu pénible sur les pâles allées, pure comme de l'eau, rose comme une rose, sous les encensoirs bleus des lilas.

Il faut croire à Dieu. Et, certes, Pomme d'Anis y croit. Si ce n'est lui, qui la console? Qui lui donne la force de ne pas s'aigrir? Qui la fit sangloter de reconnaissance envers la vie, le jour qu'elle communia, sans pouvoir s'agenouiller, hélas ! autant qu'elle eût voulu, à côté des lys inflexibles, en face de l'autel incandescent?

...D'ailleurs ses parents donnèrent toujours le bon exemple, plusieurs même entrèrent en religion : Madeleine des Arbailles, sœur des Réparatrices à Pau, où elle mourut un Vendredi-Saint, à trois heures après midi. Pomme d'Anis évoque cette cousine, qu'elle ne vit que peu de fois, agenouillée sur la triste et froide lueur bleue qui tombait des verrières aux dalles de la chapelle, et semblable, dans le déploiement de sa traîne, à un paon du Paradis... Puis c'était frère Sébastien qu'elle revoyait... Il était allé à

Tombouctou et, revenu, avait presque aussitôt prononcé des vœux... Il parlait peu, se souvient-elle, et, bien qu'il n'eût que trente ans alors, sa barbe était blanche comme la poussière des déserts qu'il avait traversés... Maintenant il était là-bas, dans l'âpreté fleurie d'une Alpe aromatique... Sans doute, rêvait-il, en s'endormant dans sa cellule, à la corne de la lune ébréchant l'ombre des sapins... Sans doute, cueillait-il à l'aube des plantes qui ont des vertus... Sans doute, priait-il pour la Pomme d'Anis... Et puis encore un oncle de son père, le grand-oncle Hubert, qui s'était voulu prêtre de campagne et qui possédait la cure de Noarrieu, à trois kilomètres du château... Dans la cour du presbytère, il y avait des pintades qui s'abritaient à l'ombre des ricins, et qui gloussaient plaintivement. Autour du puits, s'ouvraient les bouches des roses et, dans le potager, les poiriers de la Saint-Jean exhalaient, quand leurs fruits étaient mûrs, un parfum tiède, doux et triste. Sur la cheminée de la salle à manger, on voyait une Vierge sous globe et, des deux côtés de la Consolatrice des affligés, la servante avait placé des fleurs artificielles, des

épis argentés et dorés. Cette servante était empressée. Elle avait à la ceinture des clefs qui sonnaient contre la bouteille qu'elle rapportait du cellier glacial à l'heure où le cri des coqs répond à la clameur des Angélus.

Pomme d'Anis se dit qu'on est privilégié auprès du Tout-Puissant lorsque l'on possède une telle famille. Aussi n'a-t-elle jamais eu d'inquiétude au sujet de son père, que la soudaineté d'un coup mortel empêcha seule de recevoir les derniers sacrements. Elle adorait ce père inconnu d'elle. Elle croyait le voir parfois entrant au Paradis, au retour de cette chasse fatale que l'on lui avait racontée. Saint Pierre ouvrait la porte, et les vieux chiens courants fidèles à leur maître, humbles et couverts de boue, flairaient les pas de Dieu.

...Seigneur, priait Pomme d'Anis en ses moments de plus grande foi, Seigneur, merci pour mon infirmité. Seigneur, je vous offre le regret de ne pouvoir ployer le genou, et je vous offre ces œillets de la plaine en souvenir de

mon père trépassé qui les foulait en poursuivant les perdrix. Seigneur, je ne puis chasser comme il chassa, mais je peux vous aimer. Vous me comblez de la bonté des miens, de ma mère, de bonne-maman, de tante Virginia et de l'oncle Tom... Faites, Seigneur, que je n'aie nulle impatience, nul murmure lorsqu'il m'arrive de faire un faux pas. Vous avez trébuché sous la croix que vous avez portée; vous avez gravi le Calvaire, tandis que je vais sur les gazons. Seigneur, délivrez-moi de la révolte; ôtez-moi l'amertume un peu jalouse que je ressens parfois à considérer la démarche si aisée de Luce, de ma chère Luce si parfaite, si dévouée à vous, Seigneur!

...Car Luce d'Atchuria est une amie du même âge que Pomme, une amie très gracieuse, très parfaite, très pieuse en effet. Toutes deux, trois fois par semaine, prennent les mêmes leçons de la même institutrice qui se rend tour à tour au château d'Anis et au château d'Atchuria. Luce est brune et ronde. Elle a une toute petite bouche sanglante où l'on voit deux pépins de nacre lorsqu'elle rit ou lorsqu'elle est étonnée. Ses yeux sont noirs

comme deux baies de belladone, si noirs que presque durs; son nez en bec de caille est si joli qu'il donne envie de rire; son teint est celui de la mandarine et ses cheveux lustrés de bleu semblent toujours sur le point de se dérouler... Si bonne, si délicate, si je ne sais comment dire que, lorsqu'elle se promène avec Pomme d'Anis et qu'elle la sent lassée, elle simule la fatigue en s'appuyant sur elle avec légèreté. Il est très amusant, le contraste qu'offre la beauté de ces deux jeunes personnes.

Et justement, aujourd'hui, Luce vient déjeuner au château d'Anis. Elle saute du char à bancs et découvre la cocasse petite rondeur de sa jambe. On songe à Perrette et au pot au lait...

O fraîcheur des adolescentes! Sourires pleins comme des fruits! Sang vermeil qui coulez sous les nuques si nues! Sûreté de vous-mêmes! Fleurs qui n'avez pas été touchées! Venez... Que votre innocence m'enchante, et qu'elle inspire les pipeaux que cueille au Printemps le poète, et dont il joue assis à l'ombre des nouveaux peupliers!

Et, au bas du perron, Pomme embrasse Luce :

— Cette vilaine horreur, qui n'est pas venue depuis si longtemps !

— Pomme chérie, nous avons eu du monde... On a bien regretté que tu n'aies pas daigné te joindre à nous.. Tu aurais énormément ri... Figure-toi... C'était trop drôle... Mme de Lante a grimpé dans un chêne... Oui, ma chère, dans un chêne, le soir, pour imiter le rossignol... Elle sifflait. Nous nous roulions... M. Ficaire était sous l'arbre... Papa, tu sais comment il est, a crié à Mme de Lante : « Eh bien, espèce de toquée ! « Voulez-vous bien descendre de là ! Si votre « mari vivait encore, il vous l'attacherait, le « sifflet ! »

— C'est incroyable, ma chère !...

— ...d'autant plus que M. Ficaire, qui voudrait bien épouser cette folle, a boudé toute la soirée et que...

— Le déjeuner sonne... Montons...

— ...il ne l'épouse pas encore... Aurez-vous du monde au château cet après-midi?

— Oui, presque toutes les amies ont promis

de venir. Il y a sortie du couvent. C'est le premier jeudi du mois.

— Ah !

— Dis-moi, chérie?...

— Chérie?...

— Est-ce que Mariquita Arnoustéguy se trouvait chez vous... à cette réunion?

— Oui...

— Seule?

— Oui... non... Son frère Johannès l'accompagnait.

Elles entrent dans la salle à manger où Mme d'Anis, tante Virginia des Arbailles et bonne-maman d'Anis embrassent Luce.

— Comment se trouve-t-on à Atchuria?

— Très bien, merci, madame.

— Et vous, Luce?

— Très bien, merci, madame.

La mère de Pomme d'Anis, qui interroge, est belle encore, d'une beauté un peu rude que n'use point sa diligence. Amie des tra-

vaux familiers, fille d'une de ces maisons anciennes où règnent l'ordre et l'économie, elle avait grandi saine et forte parmi les armoires sonores que bourre le linge odorant. C'est elle qui, dès son jeune âge, dans la salle à manger familiale, rompait le pain, rangeait les fruits, plaçait l'épaisse carafe azurée sur la nappe, veillait à ce que la fontaine de marbre ne tarît point. On racontait que le jour même de son mariage elle s'était levée à trois heures du matin, fraîche comme la campagne qui s'éveille, qu'elle avait mis le nombreux couvert toute seule, orné les compotiers de capucines, habillé de petits cousins... Et qu'en moins d'une demi-heure elle avait vêtu sa robe de noces...

Heureux, disaient les anciens en parlant d'elle, heureux qui prend la main d'une telle femme ! Elle est de la race des anges et des servantes.

Hélas ! Le bonheur qu'elle donnait à M. d'Anis fut court. On eût dit qu'elle avait attendu la minute précise de l'horrible accident pour accoucher et épargner à son mari le chagrin de savoir

que la fleur délicieuse qui naissait d'eux naissait blessée... comme il mourait.

Tante Virginia, qui est une vieille fille qui a l'air d'un grand cheval distingué, et dont la maigreur semble tissée de longues rêveries, tante Virginia qui, à l'instar de son frère Tom, est venue vivre au château d'Anis — moins à cause de prétendus arrangements de famille qu'à cause d'une passion immodérée pour Pomme — tante Virginia récite le *Benedicite*. Non plus que son frère, elle ne ressemble à sa sœur Mme d'Anis.

Bonne maman d'Anis, petite, grasse et rose, et sur le nez de qui brillent toujours des lunettes, même lorsqu'elle les pense perdues, s'assied avec le sourire d'une personne sourde qui veut se montrer affable même envers ceux qu'elle n'entend pas.

Quant à l'oncle Tom, vieux garçon au nez camus et aux yeux bleus de poupée, à longue barbe blonde, l'air d'un sage de l'Attique, il adresse un discours de syllabes incohérentes

à son fidèle épagneul Vendredi, ce dont personne, pas même le chien, ne se montre surpris. On est habitué à ces manières d'oncle Tom qui, pour être un grand botaniste et un vrai poète, n'en est pas moins un grand original.

II

Dans l'après-midi, les compagnes arrivées, Pomme d'Anis aime que l'on danse. Et c'est d'une touchante délicatesse qu'elle tienne le piano elle-même, et qu'elle se plaise à cet amusement pour elle impossible. Elles sont dix jeunes filles en comptant Pomme et Luce. Ces dames travaillent à la tapisserie ou au crochet. Quant à l'oncle Tom, avant que d'aller retrouver son microscope, il aime à considérer ces bals blancs dont les courbes lui rappellent les tiges du chèvrefeuille et du muguet-de-Salomon, à voir remuer ces femmes en fleurs dans ce salon immense, sous l'œil taciturne de celles dont survivent les sombres portraits et qui sentirent jadis les Rêveries les mordre à l'âme ou à la bouche.

Et la danse que préfère accompagner Pomme

d'Anis est celle où, avec le plus de grâce et de langueur peut-être, s'élève et s'abaisse l'arc d'ivoire des jeunes jambes. C'est le pas de quatre, où deux danseuses par la taille enlacées ne dansent que côte à côte, mais en avant, et semblent animées d'une seule harmonie, d'une même souplesse nerveuse, formant ainsi une double et charmante chimère. Rien ne dira la volupté de cette danse par quoi, lentement, se haussent et s'abaissent, un instant arrêtés et suspendus, les deux genoux de deux adolescentes vierges comme les passions qui vont venir. On dirait d'un divin attelage qu'Amour lui-même guiderait avec des freins de lilas invisibles.

...Lucie danse avec Coralie, Mariquita avec Christiane, Yvonne avec Françoise, Marie avec Marie. Gracieuse est assise non loin de l'oncle Tom.

Tandis que se meurent les derniers accords, que frémit encore l'âme du piano et des jeunes filles, le frère de Mariquita, Johannès Arnoustéguy, fait son entrée, salue Mmes d'Anis et

tante des Arbailles, tend la main à l'oncle Tom qui lui sourit.

Il a vingt-trois ans. Il est Basque par son père, et d'origine espagnole par sa mère qui avait nom d'Elgorriaga. Cette mère morte jeune, étourdie et charmante, Johannès l'avait assez connue pour l'évoquer parfois. Il croyait la revoir, fine comme la lame d'un poignard, s'exprimant avec volubilité au moment de se rendre à quelque bal. Sous la mantille ancienne, ses cheveux plus noirs que la nuit s'exhaussaient, embrasés par des camélias. Elle se penchait sur la couche de son petit garçon, le fixait de ce regard qui, de par la plus futile impression, devenait ardent jusqu'à la folie, et elle lui disait de sa voix rauque et douce, pareille à celle des clochers espagnols :

— Mon Johannès, tu seras plus raisonnable que moi ! Et elle riait. Et l'enfant, les yeux mi-clos, voyait la porte se rouvrir et, sous les flambeaux que tenaient les femmes de chambre, deux pieds de biche se cambrer dans la lueur des escarpins.

De sa mère, Johannès tient la beauté et l'amour des jeux et de la danse. Ses joues assez pleines et rasées, son sourire sans défaut, ses yeux verts, son nez romain, ses cheveux pleins d'azur, son teint de cuir doré affirment sa race. Nul mieux que lui, ganté d'osier, ne fait bondir et rebondir la lourde balle d'un mur à l'autre du trinquet d'Irun.

...Aussi l'oncle Tom réclame-t-il bientôt :

— Johannès? La hotta !

On se tait. Pomme d'Anis, mais cette fois avec une inexplicable pâleur, tellement que sa mère lui demande si elle est souffrante, se remet au piano.

Mariquita Arnoustéguy s'étant recusée, Luce d'Atchuria se lève.

Les cheveux traversés d'une flèche d'hyacinthe rosâtre, ravissante en sa robe courte qui découvre ses jambes rondes gainées de soie de bronze à jour, Luce d'Atchuria fait

face à Johannès Arnoustéguy. Le rythme hésite, puis les prend tous deux. Les bras se haussent, s'incurvent en anse au-dessus de la tête qui se renverse, les doigts claquent comme des castagnettes. Luce, levant peu à peu la jambe droite, comme si elle allait gravir la première marche d'un escalier aérien, fronce les sourcils. Ses yeux de belladone, sous la transe du rythme qu'assourdit une guitare que vient de détacher du mur Mariquita, dilatent leurs baies obscures jusqu'à prendre une expression farouche, à force d'être ardente.

Johannès se balance longuement, puis il ploie devant elle un genou et semble la supplier comme fait devant un jeune taureau le matador qui l'affronte...

Alors, quittant le piano, une plume d'hyacinthe blanche dans ses cheveux de soleil sous la neige, Pomme d'Anis, appuyée sur la canne, fait péniblement le tour du salon.

Elle invite ses amis au goûter qu'elle a préparé. Elle prend le bras de Luce qui lui dit tendrement :

— Cela m'ennuie un peu, vois-tu, de danser toujours la hotta ou le fandango avec M. Johannès...

A quoi Pomme d'Anis ne répond que par un sourire et une caresse de ses doigts fins sur la coquille ténébreuse que forme l'épais chignon de Luce.

Johannès remercie Pomme d'Anis d'avoir si bien accompagné cette danse. Elle rougit et offre au jeune homme d'un vin de feu dont elle laisse la coulée emplir une tulipe de cristal...

— Tu m'oublies? fait l'oncle Tom, souriant auprès de Johannès.

— Oh!... Bon oncle Tom... Non... Jamais je ne t'oublie... Bon oncle Tom?... Comment vont les plantes qui dorment?

— Eh bien! mes enfants, venez les voir! s'écrie l'oncle Tom. Et les jeunes filles de se lever aussitôt en poussant des *oui oui oui! Oui oui oui!* Ainsi font les moineaux de Mai lorsque l'âme des lys éparse dans les jardins les invite à visiter les nids de mousse.

Oh ! Les cris des oiseaux et des jeunes filles, et leurs coups d'ailes et de robes au-dessus de l'ombre des buis, quand on croit voir déjà les fleurs qui vont venir sur les feuilles gonflées de sève et que déjà, sur les gazons de la forêt, la nacre des anémones tremble !

Le laboratoire, ou, mieux, la serre... ou, encore, la case de l'oncle Tom — comme l'appelle sa sœur Vigirnia — est situé dans un calme coin du parc. Là, nul bruit que parfois le martèlement du grimpereau, l'accord sourd de l'écureuil, un gland qui tombe. Dans la tiédeur de ce refuge, que Pomme d'Anis comparait, lorsqu'elle était petite, à un diamant des *Mille et une nuits*, plane le mystère des plantes. C'est un recueillement. Et il arrive encore aujourd'hui à Pomme d'Anis, aussi bien que lorsqu'elle était enfant, d'étouffer son pas, de retenir sa respiration, quand elle entre dans cette serre en l'absence de l'oncle... comme si elle craignait de voir tout à coup se dérouler vers elle, ainsi qu'un serpent, quelque fougère sombre. Il y a une table et un microscope dessus, dans lequel parfois elle

a regardé. Les grains de pollen sont comme des mondes qui s'ouvrent dans le chaos d'une goutte d'eau... Certains poils font comme une forêt de champignons sur un désert... Il y a des tissus comme des gâteaux d'abeille, délicats avec complication, gemmés de cristaux d'où semble fuser une lumière de grotte, des tissus pourpres, noirs, violets, roses, bleus, des tissus dont on eût filé la robe de Cendrillon. Ah ! Comment Pomme d'Anis ne posséderait-elle pas cette finesse d'âme, après avoir considéré toutes ces finesses des fleurs?... Voici l'étagère des plantes dormeuses qu'étudie plus particulièrement l'oncle Tom; ce sont les *mimosas* que l'on place entre les seins des jeunes filles et qui, peut-être à cause de cela, sont obligés de s'assoupir; ce sont les *oxalis*, dont chaque feuille a trois cœurs... et ces cœurs, au crépuscule, se rapprochent pour ne pas avoir froid. A quoi peuvent rêver ces herbes? L'oncle lui a dit que Van Tieghem, un grand botaniste qu'il cite souvent, croit que ces plantes viennent peut-être de la lune, qu'elles ont été apportées sur la terre par des étoiles filantes. Alors elles rêvent, je pense, à leurs sœurs qui sont

demeurées là-bas, dans les continents de l'astre qu'elle aperçoit dans la nuit, sur le rivage de la mer des Crises ou du golfe de la Désolation... Comment sont les jeunes filles de la lune?... Elles doivent avoir un teint fort pâle. Vont-elles, avec leurs fiancés, se promener au clair-de-terre? Y a-t-il des jeunes filles?... Y a-t-il, dans la lune, des jeunes filles infirmes qui ne seront jamais aimées d'amour?

Oncle Tom est tout heureux de fournir des explications à toute cette jeunesse à laquelle se sont délicieusement mêlées tante Virginia et bonne-maman d'Anis. Johannès Arnoustéguy soutient le bras de celle-ci.

— Voyez, dit oncle Tom, cette graine que j'ai mise dans du coton? C'est une graine très ancienne, une graine d'héliotrope trouvée dans un sarcophage... Peut-être germera-t-elle...

— Oh! monsieur Tom!... Une graine de mort?...

— Et pensez à cette chose merveilleuse, continue le botaniste, que, dans cette graine, depuis tant de siècles, veille la petite plante...

Ainsi, des trônes s'écroulaient, des volcans avalaient des îles, Dieu était crucifié, et cet atome de vie végétale, dans son obscur domaine, n'eût demandé qu'une goutte d'eau pour parfumer les reines qui renaissaient, les îles qui se reformaient et la croix que redressaient les conquérants du Saint-Sépulcre !... Et, durant ces périodes, de quoi s'est-elle nourrie?... Simplement d'un peu d'amidon...

— Coralie ! Tu vas briser ce vase !

— Bah ! Laisse-moi donc...

— Moi, dit Christiane à voix basse, je croyais que l'amidon ne servait qu'à empeser les cols...

— Tais-toi, dissipée !

— Et un jour, termine l'oncle Tom, un jour, cette pauvre semence perdue dans l'infini est tombée dans ma main... Et elle, qui sommeilla dans les ténèbres, auprès de quelque momie, va sans doute épanouir ses ombelles bleues. Et, peut-être, mes enfants, que de ce même héliotrope qu'avait déposé — qui sait? — quelque prince égyptien sur le cadavre de celle dont le trépas le désolait, naîtra un autre

héliotrope dont vous offrirez des bouquets à vos fiancés.

— Il n'est jamais trop tôt, observe à Johannès tante Virginia, toujours sentimentale, pour parler de fiançailles aux jeunes gens...

L'oncle Tom, à cette réflexion inattendue, éclate de rire.

Mais Pomme d'Anis s'attriste, regarde Johannès, puis Luce. Et elle se dit :

Peut-être que cette princesse égyptienne était belle comme Luce. Il doit être doux aux mortes que ceux qui les pleurent posent des fleurs sur elles... Cette princesse égyptienne devait être assise comme dans des gravures que j'ai vues, immobile, les mains à plat sur ses jambes en fuseaux, coiffée d'une sorte de casque... Mais elle ne se tenait pas toujours ainsi... Elle devait être agile, bondir au bruit des cymbales sur l'éléphant sacré... agile comme Luce... et marcher avec grâce...

III

— Oh ! ma chère, je ne puis me décider à me lever...

C'est Luce qui parle à Pomme d'Anis qui est venue passer trois jours au château d'Atchuria. Elles sont dans la même chambre, Luce dans un lit rose, Pomme dans un lit blanc.

...Ce disant, Luce bondit et court en riant pour, dit-elle, dégourdir ses jambes... des jambes rondes et cuivrées que coupe la mince et courte chemise. Elle bâille, monte sur un fauteuil où, sur un pied, elle fait de l'équilibre. Puis, tout à coup, pensant que cette souplesse peut attrister son amie :

— Chérie, si tu le veux, je vais t'aider à descendre de ton lit?

Elle s'approche de Pomme d'Anis, la prend délicatement sous les bras. Et Pomme fait un petit effort et se laisse glisser comme un liseron qui se clôt.

— Ouf ! Ça y est. Merci. Passe-moi mes bas, je te prie?

La matinée de cet Août est bleue. On peut la comparer à un gouffre d'eau calme dont les bords seraient battus par les feuillages, car, du bas du perron jusqu'à la ligne dont le déroulement forme une falaise d'azur gris, le sombre océan forestier moutonne. C'est une succession d'épaisses vagues vertes dans un golfe de nacre. Çà et là, et de même qu'au milieu de la mer, entre les flots élevés, se forment de longs espaces d'eau paisible, les prés s'étendent. Le gave, en un point précis, brille. Le ciel y ruisselle, entre deux aulnes... Puis une route monte, entre les fuseaux des peupliers, courbés tous comme des plumes, du même côté, parce que souffle une insensible brise; la route qui longe le pâle incendie des labours, les seigles

et les coquelicots; la route qui, dans l'ancienne image, ramenait au pays le soldat libéré qui saluait de la main la fumée de sa chaumière.

Luce et Pomme d'Anis vont sur cette route. Pomme est coiffée d'une petite casquette d'où s'envolent les rayons de soleil de ses cheveux, et Luce d'un large chapeau jaune qui a l'air d'un pavot fou, et sous lequel déferlent deux bandeaux de nuit d'Été. Pomme vêt une robe grise montante, sévèrement fermée au col par un camée que lui a donné l'oncle Tom, et qui représente un cœur qui s'envole devant un chien en arrêt; Luce, une robe de mousseline blanche, décolletée à peine, et l'ombre mystérieuse des seins encore verts se creuse sous la lueur d'une chaîne d'argent.

Elles ouvrent la claie d'une ferme et pénètrent dans un potager où elles s'asseyent.

— Ma chère, dit Luce à Pomme d'Anis, je me sens toute...

— Comment cela?

— Je ne sais... Il me semble que j'ai envie d'une chose que je sais pas...

— De quoi donc?

— Ce n'est pas de l'envie... Je suis agacée quand je m'éveille...

Soudain, sous les tournesols, pleurent ensemble les dindons blancs.

— Tu as les larmes aux yeux, ma Luce... tu étais si gaie tout à l'heure.

— C'est le parfum du magnolia qui me fait mal.

— N'y a-t-il que le parfum du magnolia, mon adorée?...

Sur le toit de la ferme, dans le silence solennel de la chaleur, on entend claquer les becs des pigeons.

— Luce, dis-moi?

— Oh! Pomme d'Anis...

— Tu l'aimes?

— . . . . .

Du côté des cassis, sur le reflet d'or des cloches à melons, se croisent les fusées des abeilles.

— Y a-t-il longtemps?

— Oh ! oui...

— Le sait-il?

— Il doit le savoir...

— Comment le sait-il?

— O mon amie...

— Comment le sait-il, dis-le-moi?

— Oh ! Laisse-moi, cela me fait du bien, pleurer sur tes genoux... Dis, je ne leur fais pas mal, à tes chéris genoux?

A nouveau, sous les tournesols, les dindons blancs pleurent ensemble.

— Mais, vois-tu, Pomme d'Anis, j'ai un gros scrupule...

— Lequel, ma Tendresse?

— ...qui tourmente mes jours et mes nuits... qui me fait me réveiller avant l'aube... et qui me fait sangloter ainsi...

— . . . . . .

— ...J'ai peur que tu n'aimes Johannès...

Une rainette coasse. Il pleut là-bas, au-dessus du coteau soudain assombri. L'arc-en-ciel se lève sur la forêt.

—... Non...

— Non?

— Non... Je n'aime pas Johannès.

— Oh ! Que je suis heureuse !...

De nouveau, sous les tournesols, ensemble les dindons blancs pleurent.

De larges gouttes odorantes et tièdes, vite évaporées, tombent sur le perron du château d'Atchuria, au moment que Pomme d'Anis et Luce le gravissent.

— Mes enfants, leur annonce M. d'Atchuria qui est devant la porte, vous allez être heureuses, car votre bonne amie Mariquita et son frère Johannès viennent aimablement nous demander à déjeuner. Ils sont au salon. Venez-vous?

— Une minute, petit père, dit Luce... Le

temps d'aller dans notre chambre, et nous redescendons.

Toutes deux montent le vieil escalier sec, sonore et ciré, entrent chez elles, font leur toilette. La fraîcheur ravissante de leurs corps se vêt de cette blancheur mystérieuse qui fait ressembler les dortoirs de jeunes filles à des gaufres de cire vierge. Les voici prêtes à descendre.

— Oh! que tu es contente, ma Luce, dit gravement Pomme d'Anis, et que tu es belle...

— Toi, plus que moi... tu le sais bien, répond l'enfant brune et dorée.

Et Pomme d'Anis, avec un tremblement dans la voix :

— Soutiens-moi un peu, ma chérie... Attends... pour redescendre... il me faut la rampe et ta main,...

Elles entrent au salon.

— Cette Mariquita, quelle chance !

— Cette Luce !

— Cette Pomme d'Anis !

— Bonjour... bonjour, monsieur Johannès.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Dans un vaste fauteuil à fleurs d'un bleu passé, Pomme d'Anis s'est assise. Elle a l'air fatiguée, mais on ne saurait l'être avec plus de grâce. Sa main ridiculement petite s'appuie sur la tête de sarcelle de sa canne d'ébène. Son corps, presque étendu, se laisse aller. Mais la tête demeure dressée, fière, la bouche est si mince qu'il faut, pour en corriger la finesse un peu agressive, l'illumination du sourire étincelant de bonté. Et le regard gris de violette de cette enfant possède déjà cette royale gravité que donnent, alliées à la race, la souffrance et la résignation.

Tout à coup, on pousse un cri de joie. C'est l'oncle Tom ! Quelle surprise !

Brave oncle Tom, il est là, portant comme une bandoulière sa boîte de Dillénius couleur de fourrage frais. Il salue, tenant un bouquet de gentianes bleues et de bruyères roses qu'il offre à M[me] d'Atchuria.

— Oh ! merci, monsieur des Arbailles... Luce, mets-les dans l'eau... On les dirait nacrées...
Vendredi, qui a suivi son maître, flaire les fauteuils, met ses bonnes grosses pattes boueuses sur les genoux de Mariquita, manque de renverser je ne sais quoi d'un coup de queue, reconnaît Pomme d'Anis, dresse les oreilles, aboie, reçoit un léger coup de pied de l'oncle Tom, puis essaye de se fourrer sous un meuble dont les pieds sont trop bas pour le laisser passer.

M. d'Atchuria demande :

— Etes-vous content, monsieur des Arbailles, de votre herborisation?
— Je me suis plutôt adonné ce matin à la paresse de la promenade, qu'au charme de la botanique... Je me suis assis au milieu des cloches bleues et roses dont j'ai fait ces gerbes, et j'ai regardé les écureuils.

On entre à la salle à manger. Elle est fraîche. Les cailles rôties sont délicieuses. Les plats

anciens du vaisselier égayent par leur coloriage violent. Qu'elles sont bien, ces tulipes jaunes et violettes qui font songer à je ne sais quel jardin du passé ! Qu'ils sont drôles, ces oiseaux bleus à longues pattes, couronnés d'une aigrette !... On dirait qu'ils parcourent, sur la faïence, une pelouse où souffle un zéphire si doux que leurs plumes en sont lissées.

— Il y a bien longtemps, monsieur des Arbailles, remarque Mme d'Atchuria, que Pomme d'Anis n'a communiqué à Luce quelqu'une de vos charmantes fables...

Car l'oncle Tom, on le sait, est poète à ses heures. Il compose des fables sur ce qui a trait à la nature, les animaux, les fleurs, les pierres. Il s'arrête, pour les écrire, dans quelque forêt. Il aime la solitude, les endroits désolés où il n'entend que l'égouttement de la source, le bruit intermittent du ruisseau qu'elle forme sous les prêles. Mais l'oncle Tom est assez avare de ces fables, bien qu'il ait publié quelques-unes d'entre elles dont le succès a été grand. Pomme d'Anis raffole de ces poésies qu'elle

trouve parfois enfouies au fond de la boîte verte de son oncle, sous les fougères et les mousses. Elle ne sait rien de mieux que ces vers qui sont quelquefois de la prose. Elle voit souvent venir au château d'Anis des gens étrangers au pays qui sont émus lorsqu'ils parlent à l'oncle Tom, qui lui disent : « Vous êtes un grand poète »... Albert Samain lui avait caressé la joue quand elle était petite... Il avait l'air d'un cygne... Peut-être que ce poème, qu'il avait lu un soir, au coin du feu, était son chant du cygne... Les cygnes chantent avant de mourir...

Oui, Pomme d'Anis croit, Pomme d'Anis sait qu'oncle Tom est un homme extraordinaire, bien qu'il aime à se vieillir, qu'il porte des lunettes d'or, qu'il paraisse soucieux surtout de l'opinion des hommes et qu'il se chamaille avec tante Virginia.

Aussi, le déjeuner fini, Pomme d'Anis va-t-elle furtivement fouiller dans la boîte de Dillénius jusqu'à ce qu'elle ramène, de dessous des herbes odorantes, un chiffon de papier griffonné qu'elle brandit en entrant au salon.

— Voici la nouvelle fable de l'oncle !

Mais l'auteur, qui vient d'allumer sa pipe, rougit et se déconcerte.

— Laisse... petite... une autre fois...

Mais Pomme, qui a déjà lu, rapidement, toute seule, répond :

— Oncle Tom, je vois bien que tu crains que cette lecture ne me peine... Oncle Tom, pourquoi ne veux-tu pas que je la lise tout haut, cette fable qui est si belle?... Ce serait fort mal de priver les autres de cette joie...

Et avant que l'oncle Tom ait eu le temps de s'opposer davantage, Pomme d'Anis lit, d'une voix aussi pure que celle de la source auprès de laquelle il fut écrit, ce petit poème composé sans doute avec le bouquet du matin :

LE POÈTE

Au delà du bois retroussé par le vent, au delà de la source creuse et du ravin, et du parc que traversa, dit-on, par un temps de neige, les épaules nues, une morte qui

se fit gronder d'avoir quitté le bal en cachette... Où était-elle allée? Où est-elle?

Au delà de la pelouse où le lagerstrœmia élève ses fleurs rosâtres et tristes qui lui donnent l'air d'un lilas de l'autre monde; au delà du potager où l'on ne laisse pas entrer les paons dorés, j'ai cueilli cette gentiane couleur d'indigo dans la bruyère; et j'ai cueilli cette bruyère couleur de soleil rose auprès de la gentiane. O fleurs, qui êtes-vous? Quel est votre sens? Pourquoi cette affirmation de vous-mêmes qui m'effraie?

LA GENTIANE

Je ne suis que l'amertume en robe bleue. La désolation me plaît. Comme tu l'aimes, j'aime le souffle du sud dans les bouleaux et le torrent qui glousse. Comme toi, je rends amer ce que j'approche, et le chasseur qui boit à la source où je me baigne éprouve autant d'amertume que tu en aurais à boire à la source où se serait plongée celle qui est loin de toi. Tu parlais d'une jeune fille du temps ancien qui quitta le bal, un soir de neige, pour aller attendre l'amour?

Elle s'assit sous la tonnelle desséchée et réveilla un rouge-gorge. Mais le fiancé ne vint pas au rendez-vous, et le cœur de la jeune fille s'emplit d'amertume comme le mien. Et, dès lors, je fus la fleur qu'elle préféra cueillir

lorsque, désœuvrée et n'ayant plus le goût de la vie, elle cherchait dans la forme de ma corolle le souvenir de sa robe de bal, et sur mes lèvres, l'amertume des siennes.

LA BRUYÈRE

Je ne suis que la solitude en robe rose. Tout au plus m'égaré-je parfois jusqu'à ce vallon où la gentiane me recherche. Car ceux qui sont amers se pacifient dans la solitude. Mais mon domaine est la colline sableuse et déserte et je ne souffre point de mon isolement. Parfois, de ce château dont tu aperçois l'étang, monte ici une jeune fille comme moi vêtue de rose et gracieuse. Ceux qui la verraient assise dans mes touffes ne comprendraient point quelle cause lui fait rechercher ainsi la solitude. Hélas! Cette jeune fille, malgré sa grâce, est infirme comme moi dont les fleurs délicates s'attachent à un tronc noueux.

Et comme l'on est un peu ému de cette lecture, bien que charmé :

— N'est-ce pas, oncle Tom, demande Pomme d'Anis, n'est-ce pas que je suis un peu... bruyère?

Et oncle Tom de lui répondre :

— Oui, mon enfant, par ton teint de lu-

mière rose tu es une bruyère, et tu l'es encore en ce que tu enchantes la solitude d'un vieux garçon... Mais en cela seulement... Car si j'avais dû te trouver une sœur parmi les plantes...

— C'eût été?

— La violette grise, qui est si modeste que l'on ne peut la découvrir que si le vent du sud vous en apporte le parfum.

— Et Luce?

— Quoi Luce?

— Quelle est la fleur de Luce?

— Eh bien, répond en souriant l'oncle Tom, la fleur de Luce ne serait point une fleur... ou, plutôt, cette fleur serait un champignon...

— Un champignon ! Lequel? Lequel?

— Le mousseron... Car on dit que les mousserons, dans la tremblante buée des nuits, dansent des danses. Ils viennent des coteaux boisés dans les salons à bécasses ornés de primevères. Et là, ils organisent des pas si gracieux qu'ils ne peuvent se désenlacer, et que l'aube les surprend en cercles... Luce est la reine de la danse.

— Oh ! oncle Tom... Que c'est joli ce que vous dites... Et la fleur de Mariquita?

— C'est la fleur de la farouche sanglante...

— Comment cela?

— On dit qu'elle chante... qu'elle chante si tendrement que les hommes ne la peuvent ouïr, mais seulement les animaux et les choses qui se recueillent... ce qui provoque le grand silence de midi.

— Mais, monsieur des Arbailles, dit Johannès, c'est délicieux de vous entendre ainsi parler de botanique...

— D'une botanique, ajoute M. d'Atchuria, dont il est le roi...

— Eh bien, demande Mme d'Atchuria, puisque M. Tom est le roi des fleurs, quelle est la reine?

— J'ai deviné ! s'écrie Pomme d'Anis. C'est la reine des prés !

Ainsi, à ce jeu futile et charmant, le temps passe jusqu'à bien près de l'heure du goûter. Et l'oncle Tom propose :

— Si vous apportiez vos paniers dans les bois? Je ne vais pas très loin d'ici... simple-

ment cueillir une *parnassie* et visiter mes *rosées-du-soleil,* autrement dit : mes *rossolis.* C'est à deux pas... Venez-vous, mes enfants?

— Allez... Je resterai, fait Pomme d'Anis.

— Ah ! Par exemple ! Comment cela?

— Je ne veux pas vous encombrer... Vous seriez obligés d'aller trop lentement.

— Elle est bonne, celle-là !... Oh ! la vilaine Pomme d'Anis qui veut se laisser désirer.

Avec mélancolie, elle se lève. Son épaule droite se hausse un peu, de ce que la main s'appuie sur la jolie canne. Pomme ravit ainsi. Pourquoi cette gêne légère semble-t-elle donner par la langueur un charme de plus à la grâce? Est-ce de la commisération ou de la pitié que l'on voue à cette enfant? Ah ! Certes pas. La clarté de ces dents et de ce sourire, le pâle argent de ce menton levé provoquent d'autres sentiments chez qui, pareil à Johannès à cette heure, sent couler sur soi ce regard dont l'iris est gris. Elle pose sa petite casquette sur ses cheveux de cendre fine et rajuste sur son corsage le médaillon de cristal où s'étale un pétale de giroflée.

Oncle Tom, Pomme d'Anis, Luce, Mariquita et Johannès gagnent un vallon tout proche. Luce, qui est décontenancée par la présence de Johannès, semble le fuir. C'est ainsi que les premières pudeurs sont pareilles à ces corolles qui se ferment à l'approche de l'orage qui les rafraîchit. Mais le jeune homme cause avec Mlle d'Anis, un peu en arrière des autres.

— Où logiez-vous, monsieur Arnoustéguy, durant votre séjour à Lira?

— Non loin d'une ancienne propriété qui avait appartenu aux d'Elgorriaga, à la famille de ma mère... juste à l'angle de la place San Juan, du côté du jeu de paume.

— Ah!... je vois où cela est. Je l'aime, ce quartier... et son odeur d'huile cuite et de fenouil, et les rames suspendues auprès des lauriers bénits, et les cris des sardinières, et la sonnerie de San Marcial.

— Êtes-vous demeurée longtemps en Espagne, mademoiselle?

— Non... deux mois à peine... rien qu'à Lira, avec mon oncle Tom.

— Vous revoyez peut-être alors cette propriété d'Elgorriaga dont je parle?

Pomme d'Anis rougit.

— Est-ce qu'elle ne domine pas la mer? demande-t-elle.

— Précisément.

— ... Et il y a un grand jardin triste entouré d'une vieille muraille? Attendez?...

— C'est cela.

— Et un énorme blason de pierre qui s'écroule au-dessus de la porte?

— Oui.

— ... C'est au-dessous de ce blason que j'ai cueilli la giroflée dont je porte un pétale dans ce cœur de cristal.

— Ce sont les armes des d'Elgorriaga.

— Les d'Elgorriaga sont venus de Galice, n'est-ce pas, monsieur?

— Non, mademoiselle... De la province de Murcie, de Carthagène. Ils étaient corsaires au service du roi.

Pomme regarde Johannès, ces yeux d'océan, ce teint un peu boucané. Et la vive imagination de la jeune fille le reporte à cette époque lointaine. Hardi, souple et beau, il eût grimpé aux cordages, il se fût balancé dans la tempête en guettant sur la mer... C'est singulier... C'est singulier comme il ressemble à Luce... à part les yeux... Ils ont l'air de même race... Il est vrai que les d'Atchuria sont Basques...

— Monsieur Johannès?

— Mademoiselle?

— Ne trouvez-vous pas que mon amie Luce est très Espagnole?

— Très Espagnole.

— N'est-ce pas qu'elle est belle?

— Très belle, en effet... Mais sans doute goûterais-je davantage encore sa beauté si je ne la sentais de même origine que moi.

— Alors...

Oncle Tom pousse une exclamation :

— Ma parnassie!

Il élève au-dessus de sa tête la fleur qu'il vient de cueillir, cette fleur dont la tige ne supporte qu'une seule feuille adorable, et dont les pétales semblent d'un cristal rodé et veiné de lumière, ornés en dedans d'aigrettes de soie dorée et verte, pareilles à celles que les paons laissent osciller sur leur crâne de métal bleu. Voyez! voyez... s'écrie le botaniste. C'est la plante des Muses. La parnassie... Dans cet échantillon que je guettais, toutes les étamines ont été remplacées par des staminodes... Allons à la recherche des rossolis, nous goûterons ensuite...

Et Pomme d'Anis demande à Johannès :
— Quelle est la fleur que vous préférez?

Il répond :
—... La violette grise.
Il demande :
— Et vous?
Elle répond :
— La giroflée.

Oncle Tom s'exalte de plus en plus. Il prononce un vrai discours devant les rossolis qu'il vient de déraciner d'un terrain détrempé, et devant quelques petits fossiles marins qu'il vient de découvrir.

— Asseyez-vous, dit-il, et faites votre dînette auprès de cette source, dans ce bois dont la mousse est jaspée de safrans. Que c'est curieux !... Voyez dans ce ravin, pourtant si éloigné de l'océan, combien le déluge a laissé de coquillages !

— Ils datent du déluge? interroge Mariquita.

— Oui, mon enfant, du déluge... Et, plus tard, lorsque la mer reviendra, lorsque, au-dessus de la cime de ces chênes, les hommes rameront à nouveau, les langoustes s'étonneront de rencontrer dans ces parages... le collier neuf que cet idiot de Vendredi vient de perdre !

IV

Grand'maman d'Anis et Mme d'Anis font de la tapisserie. Tante Virginia des Arbailles, qui arbore à son bonnet un pétunia violet, qui rime à son prénom, et Pomme d'Anis font de la dentelle. Oncle Tom est allé à la serre.

L'Août dure encore, couronné de cigales et d'abeilles, debout dans la vendange. Par les fenêtres du salon, on distingue les chaumes du blé, ces flûtes légères des cailles.

Pomme d'Anis songe aux jours derniers qu'elle a passés avec Luce... à Johannès.

Après l'aveu que celui-ci a fait à Pomme d'Anis, dans le vallon où l'on herborisa, que sa fleur préférée est celle à qui l'oncle Tom compara sa nièce, elle se trouve tout émue, toute gênée... D'autant plus que Luce d'Atchuria continue de

lui ouvrir son cœur depuis la confidence qu'elle lui fit dans le potager de la ferme. Maintenant, l'assurance que croit avoir la petite amoureuse que son amie n'est pas éprise de Johannès la porte à moins de réserve et, à mesure, que diminue cette réserve, la passion augmente.

Or, Pomme d'Anis est trop subtile pour n'avoir point compris que cet amour n'est point partagé par Johannès, bien qu'il soit empressé auprès de Luce. Et, sans vouloir attacher plus d'importance qu'il ne faut à des gentillesses que lui a décochées le jeune Basque, Pomme d'Anis peut s'avouer cependant que, de toutes les deux, c'est elle la préférée...

Pomme songe.

Elle songe que, si elle n'était point boiteuse, Johannès la demanderait peut-être en mariage... C'eût été si bien... A deux pas les uns des autres... Johannès est fort sympathique à l'oncle Tom et à maman... Johannès se mariera jeune... Il l'a dit... Son père, très âgé, ne peut plus s'occuper du domaine d'Arnoustéguy... Donc il fau-

dra bientôt que Johannès le remplace... D'ailleurs, la perspective ne déplaît pas au jeune homme de cette claire existence qui commence au point du jour avec les cris des chiens courants, et qui finit à l'heure où les cœurs de bronze suspendus aux colliers des bestiaux cessent de battre... Mais il est impossible que Johannès l'aime jamais d'amour parce qu'elle est boiteuse. Boiteuse. Elle est boiteuse. Mon Dieu, délivrez-moi, pense-t-elle. Seigneur, vous avez guéri les paralytiques, vous avez rendu la vue aux aveugles, vous avez ressuscité Lazare, le frère de Madeleine... Elle répandait à vos pieds ses cheveux parfumés qu'elle inondait de larmes... Mon Dieu, vous accomplissez ces miracles au coin des foyers obscurs parce que vous aimez les pauvres... Mon Dieu, peut-être que nous ne sommes pas assez pauvres.. Mon Dieu, peut-être que si la Vierge ne m'a point guérie à Lourdes, c'est parce que je ne suis pas née dans une crèche misérable, et parce que je n'ai pas été exposée, toute nue, n'ayant pour me réchauffer que le souffle mystérieux du bœuf et de l'âne. Mon Dieu, je vous offre mon cœur dans mes mains jointes... Je

vendrai, pour distribuer son prix aux pauvres, le saphir que m'a donné tante Virginia. Je suis votre servante. Je voudrais pouvoir m'agenouiller devant vous comme, sur l'ombre bleue des dalles, s'agenouillait sœur Madeleine des Arbailles qui avait l'air d'un grand paon...

— Petite-maman?

— Chérie?

— Cela vous contrariera-t-il beaucoup, si je vous demande quelque chose?

— Parle, mon enfant.

— Que nous allions tous à Lourdes pour le grand pèlerinage...

V

Et, comme aux jours de l'enfance, la voici à Lourdes avec bonne maman d'Anis, maman, tante Virginia et oncle Tom. Et comme alors, hélas ! je ne sais quel douloureux hasard, quelle gêne mystérieuse, quels élancements plus aigus à la hanche font qu'elle ne pourra suivre à pied la procession.

Le matin du grand pèlerinage ! Ces cœurs du ciel, les cloches, s'interpellent. Qui sait? Peut-être, durant la nuit, ont-elles été visitées par les anges guérisseurs et tiennent-elles des conciliabules. De son lit, Pomme d'Anis regarde le ciel de la montagne, et elle ne sait pourquoi ses yeux se mouillent de joie. Il lui semble voir, au delà de la terre, le reposoir du Paradis, un reposoir plus clair qu'une nuit de Noël, tout écroulé sous

des pivoines d'un violet pâle comme la neige.

L'après-midi, ils sont quatre à la porter sur leurs épaules: deux jeunes gens inconnus, oncle Tom, et Johannès qui est brancardier. Oh! le pauvre cœur, alors martyrisé, de Pomme,..

Un bourdon tonne dans le soleil. Une cloche lui répond, crie vers Dieu, une cloche qui a la voix d'une prime communiée. La foule bouge, s'ordonne, se déroule comme un fleuve de feu qui charrierait des chasubles d'or. L'âme de la douleur s'exalte dans les supplications. Une trombe d'encens, de lumière et de cantiques s'élève dans l'azur qu'elle dévore. Des estropiés, des cancéreux, des malades dont les maladies n'ont plus de nom, tendent leurs bras en croix vers les clochers devenus fous. Un enfant, dans une voiture, a les yeux et le nez rongés par une lèpre... Et la voix frêle de la petite cloche se distingue toujours au milieu de l'assourdissante batterie des autres, semble demander à Dieu sa part d'éternité. Et je ne sais quelle bonté plane sur ces misères.

Et Pomme d'Anis domine la foule. De sa civière elle aperçoit les têtes nues des hommes,

les mouchoirs des Béarnaises, les coiffes bretonnes inclinées dans la brise comme les voiles des bateaux dans la tempête. Maintenant, elle se sent heureuse, à peine balancée par Johannès et l'oncle Tom comme une fleur de mousseline aux pieds du Seigneur.

Au moment de la bénédiction, elle croit qu'elle va mourir frappée par l'amour de Dieu. Un frisson pareil à celui que propage le tonnerre des orgues parcourt ses bras, passe dans ses cheveux comme une brise glaciale.

Quand elle sort de la piscine, elle boite encore. Mais au moment où Johannès élève le brancard où on l'a recouchée, la jeune fille sent son oreille ravissante caressée par un souffle aussi doux que les cantiques. Et elle entend une voix, venue du ciel peut-être, qui lui murmure :

— Je vous aime.

On la ramène, folle d'une silencieuse joie. Et, toute la nuit, son rêve n'est qu'un délire divin... Elle est avec Johannès à Tombouctou.

Un jeune missionnaire à barbe blanche, le frère Sébastien, je pense, bénit leur union sous des lianes ardentes. Et, penchée sur un arbre semblable à ceux du Paradis terrestre, sœur Madeleine, la Réparatrice morte, laisse pendre parmi les feuillages sa traîne bleue et dorée.

Mais, de retour au château, Pomme d'Anis est en proie à une dépression aussi forte que l'avait été l'exaltation des jours derniers. Dans ce même salon où elle demanda à sa mère la grâce d'aller à Lourdes, elle songe de nouveau à Johannès :

On n'aime point une infirme, se dit-elle... C'est la pitié qui a fait parler Johannès... Johannès ne m'aime point... Mais il doit avoir un cœur religieux... Quand il a ses sandales, son burnous et son béret, il ressemble à ces pèlerins qui allaient à la Terre Sainte... Oui, oui... Elle se rappelait qu'à Lira elle avait longuement contemplé le blason de pierre des d'Elgorriaga.. Il y avait des coquilles de Saint-Jacques... Les ancêtres de Johannès avaient

dû passer par les chemins frais qui vont à Compostelle et par les déserts calcinés de la Palestine... Johannès avait hérité d'eux cette passion de secourir les malades... C'était le bon Samaritain... Il avait versé, comme une huile précieuse, sur la plaie d'une déshéritée, ces trois mots : « Je vous aime... » Mais ce n'était pas de l'amour; ce ne peut être de l'amour... Car, si c'eût été de l'amour, cela l'aurait choquée sans doute... Tandis qu'elle avait senti, au fond de son cœur, une tendresse reconnaissante... Comme la permission de Dieu...

Et cette idée que Johannès n'a dû obéir qu'à la pitié ronge la jeune fille. Et elle qui doutait naguère de l'amour de Johannès pour Luce d'Atchuria, elle y croit à présent. Ce n'est point par indifférence pour Luce, pense-t-elle, que le jeune homme se prononça ainsi dans le vallon poétique où l'oncle Tom cueillait ses fleurs chéries... Non... simplement, dans son excessive délicatesse, il voulait épargner à une estropiée la rancœur de lui montrer sa préférence pour celle dont les jambes agiles

et rondes savaient fouler le vin des danses espagnoles....

— Oui, se dit-elle encore, c'est par un sentiment trop haut pour être analysé, que Johannès, à Lourdes, dans un esprit de charité, de sacrifice et de pitié, parce qu'il la voyait revenir boitant de la piscine, a murmuré ces mots...

Pomme d'Anis se réfugie dans la serre. Elle aide parfois à l'oncle Tom. La graine d'héliotrope issue du sarcophage égyptien a germé. Ainsi le cœur se recueille longtemps parfois avant d'éclater. Mais alors il recherche la rosée comme la recherche la plante, et s'il ne trouve point de rosée, il demande à Dieu de l'abreuver de larmes.

C'est par un gris après-midi que le hasard fait que Pomme d'Anis se trouve seule dans la serre avec Johannès qui a, pour je ne sais quelle raison, devancé la visite de sa sœur Mariquita. Et l'oncle Tom vient d'être rappelé au château pour une question de métayage.

— Je vous laisse seuls, mes enfants... Amusez-vous à feuilleter les dernières planches de l'herbier...

Distraitement, Johannès ouvre l'herbier où,

en première page, s'étale cette admirable parnassie que l'oncle Tom avait cueillie au jour que Johannès avait fait comprendre à Pomme d'Anis quel sentiment très doux il lui avait voué.

— Vous souvenez-vous?... Vous souvenez-vous? répète-t-il.

Et comme elle se tait :

— Vous souvenez-vous que je vous aime?...

Quelque absurde que cela puisse paraître, la franchise de cet aveu blesse la jeune fille. Ses trop longues méditations, — hélas! comme celles qui ont trait à la jalousie — ont échafaudé un douloureux système qui se résume en ceci : Je suis boiteuse. Je ne puis pas inspirer d'amour. Et encore : Johannès m'aime par pitié. Sans cela il épouserait Luce...

Elle tremble cependant comme une source au soleil. Que répondre?... Ah! Mon Dieu, elle n'avait pas prévu...

Johannès lui dit :

— Voulez-vous me donner la main?

Elle tend la main droite, ayant fait passer dans la gauche la petite canne d'ébène à tête de sarcelle. Mais bientôt, rougissante, elle retire la main qu'elle a donnée. Deux larmes roulent de ses yeux gris...

Dans l'un des tièdes bassins de la serre, deux fleurs se penchent avec amour l'une sur l'autre. Celles-là, rien ne les empêche de s'unir, car elles ne sont frappées que de l'innocence de Dieu.

O graines que le vent de la montagne transporte sur son aile, que vous soyez les filles de la gentiane amère ou du myrtil agréable, vous possédez une égale douceur à l'heure où les pollens se marient à la rumeur joyeuse des abeilles !

— Laure, continue Johannès, donnant avec gravité à Mlle d'Anis ce prénom qui est celui de son baptême... Laure... Voulez-vous être ma femme?

Elle fait un violent effort. Elle répond tout doucement :

— Non...

et s'affaisse, la chérie... Elle laisse choir sa pauvre canne... Les bras de Johannès retiennent l'enfant évanouie, dont il sent, contre sa poitrine robuste, les petits seins et le cœur qui bat à peine.

Elle revient à elle.

— O mon amie, demande-t-il... mon amie... Je vous ai fait mal?...

— Oui, ne me reparlez plus de cela, je vous prie... jamais... jamais... Je sais... Cela est impossible... J'ai promis à Dieu... Jamais je ne serai la femme de personne. O Johannès, promettez-moi que jamais vous ne me reparlerez de cela?

— Jamais... Resterez-vous mon amie, dites?

— Je serai... votre sœur.

Dans le silence parfumé de la serre, sur le stigmate d'une fleur de bégonia à laquelle manque un pétale, une guêpe laisse tomber de son aile un baiser de poussière d'or.

VI

C'est quelques mois après, dans un rendez-vous matinal que les jeunes filles se sont donné à mi-chemin des deux châteaux, à la cure de Noarrieu, chez le grand-oncle de Pomme d'Anis, que Luce apprend à Pomme :

— Ma chère, mon cœur éclate de joie... M. Johannès Arnoustéguy a fait demander ma main...

Pomme d'Anis rougit à peine et répond simplement :

— O ma chérie...

Mais, intérieurement, un flot de pensées diffuses l'assaillent :

Que signifie tout cela? Quel est le sens de

cette vie? Qu'est-ce qu'elle fait là, elle, Pomme d'Anis? Qu'est-ce que c'est que cette froide salle à manger où elle se trouve? Comment son grand-oncle Hubert a-t-il le courage de vivre là? Comment cette vieille servante sourde, qui allume du feu dans la cuisine à côté, a-t-elle la force de s'intéresser aux choses de l'existence? Qu'est-ce que ça fait que l'on meure ou non de froid? Que le bruit de la chaîne du puits est triste!... Voici, là, des poussins réfugiés sous la table à manger. Ils se cachent sous la poule. Pauvres petits! Que c'est lamentable... On les tuera un jour... On les saignera... Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux mourir que de naître boiteuse?... Il y a des roses du Bengale, quoique ce soit l'hiver... Que signifient les roses du Bengale? Elle se souvient de la fable de l'oncleTom, de la bruyère estropiée. Elle a la bouche sèche. La tête lui fait mal...

Elle répond, sans même prêter attention à ce qu'elle dit :

— O ma chérie... que je suis heureuse....

— Oui, je savais que tu serais heureuse, parce

que tu es de celles qui se réjouissent du bonheur des autres... Tu es aussi jolie que bonne. Je vais te dire... Avant que tu m'aies dit que tu n'aimais pas Johannès,... tu sais, dans cet enclos où sont les dindons blancs... figure-toi... j'étais jalouse. Oh! ma Pomme délicieuse... pardonne-moi. C'est le seul vilain sentiment que j'aie éprouvé vis-à-vis de toi... Mais je ne le faisais pas exprès... Mon amie, je me suis repentie cependant de ces pensées. Je les ai confessées, quoique je n'en fusse pas maîtresse. Tu sais que l'on est égoïste quand on aime... Oh! vois-tu, cependant, si Johannès t'avais aimée, et que tu lui eusses rendu son amour, je crois, ô ma Tendresse, que je t'aurais caché ma passion pour lui... et je crois que si tu l'avais adoré sans qu'il répondît à cette adoration, j'aurais refusé sa main pour t'éviter de la peine...

Un petit chat saute sur les genoux de Pomme d'Anis. Elle demande :

— T'avait-il fait part de son projet de te demander en mariage?

— Oui. Il y a huit jours à peine... Il me dit :

— Il te dit?...

— Il me dit : Je me trouve très seul à la maison... Mariquita se mariera bientôt... Mon père ne gère plus la propriété... J'ai des moments d'insondable tristesse depuis quelques mois. Je sens que vous serez une femme sûre. Je me sens pour vous non de la passion, mais un sentiment de sympathie très vive... Il me semble que, dans le mariage, cette sorte d'affection vaut mieux qu'un caprice violent et irréfléchi.

Sur le palier, le lent balancier de cuivre de la haute horloge luit, va et vient dans sa cage de bois ornée de tulipes en feu et de crocus d'or, comme un encensoir balancé par la main des heures. On entend chuter une bûche contre le chenet de la cuisine et le pas lourd du grand-oncle Hubert au-dessus de la salle à manger. Pomme d'Anis demande :

— C'est tout ce qu'il t'a dit, mignonne?

— Pourquoi cela?

— Pour rien...

— Curieuse, va! Il m'a dit, lorsqu'il a su que je consentais : Mademoiselle Luce, je ne serai peut-être pas très gai, les premiers temps.

Je dois à ma loyauté de vous faire un aveu... Presque tous les jeunes gens ont eu des crises de cœur qui les ont blessés... Il faut un peu de temps pour que ces plaies se cicatrisent... Mais je suis certain que vous serez la meilleure des Sœurs de Charité....

—... Et sais-tu quelle crise de cœur il a eue?

— Alors... oui... J'ai essayé de savoir un peu... Ce doit être quelque jeune fille qu'il aura connue à Paris, car il a ajouté : la seule personne à laquelle j'aie pu songer en dehors de vous s'est vouée à Dieu...

VII

Le mariage de Mlle Luce-Hermance-Visitation d'Atchuria avec M. Johannès-Tristan Arnoustéguy a été béni en la petite chapelle de Noarrieu, à onze heures du matin, le onze mars dix-neuf cent trois.

C'est près de ladite chapelle, enfouie au milieu des bois, qu'une enfant nommée Clara d'Ellébeuse, frappée de folie, trépassa, et c'est vers cette chapelle encore qu'un poète accablé de douleur allait errer souvent. D'aucuns disent l'avoir aperçu tenant par la main une enfant brune couronnée de cyprès. Que demandaient-ils à Dieu l'un et l'autre? Mais qui sait ce que l'on demande à Dieu?

Pomme d'Anis remit elle-même à Luce, de

la part de l'oncle Tom, entre autres cadeaux, l'héliotrope enfin fleuri issu de la couche funèbre de la princesse égyptienne. L'harmonium gronda. Des discours furent prononcés. Les oiseaux des forêts vinrent becqueter jusque près de la table dressée dans la grange le pain que Dieu donne aux plus pauvres...

Mais, la cérémonie terminée, le soir même, lorsque Pomme d'Anis et l'oncle Tom se retrouvèrent seuls dans la serre mystérieuse, un sanglot secoua l'enfant vêtue de rose comme la bruyère vagabonde. L'oncle Tom comprit-il? Peut-être, car, tenant Pomme d'Anis entre ses bras, il éclata aussi en sanglots en entendant ces mots :

— O oncle... Que je suis malheureuse... Je couperai mes cheveux... Je serai Réparatrice comme sœur Madeleine... J'aurai l'air d'un grand paon...

(1903)

TABLE DES MATIÈRES

—

Chartres. — Imprimerie Félix LAINÉ. 88.2.23.

Chartres. — Imprimerie Félix LAINÉ.



